



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

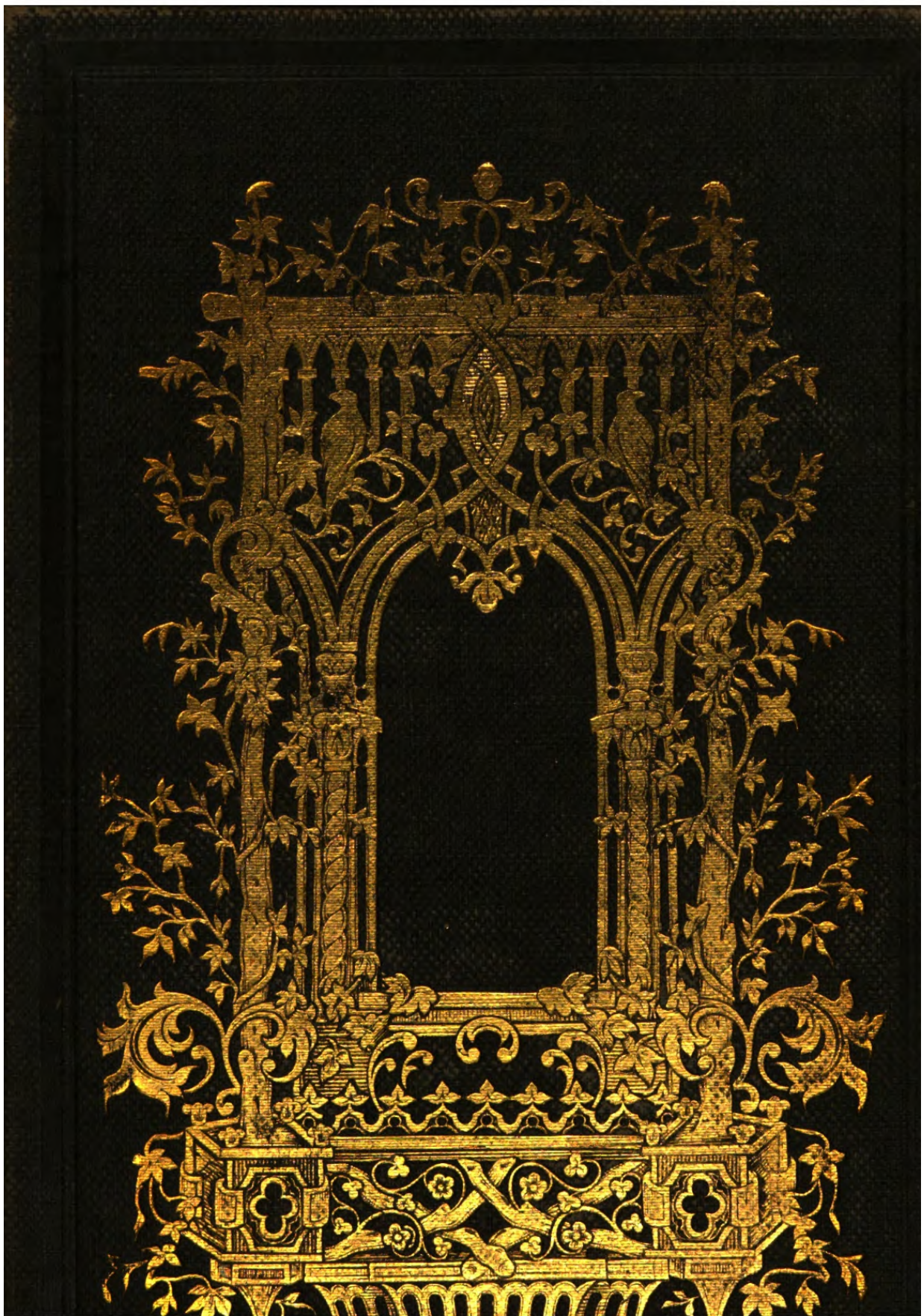
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



COLLATIONNÉ - COMPLET



17

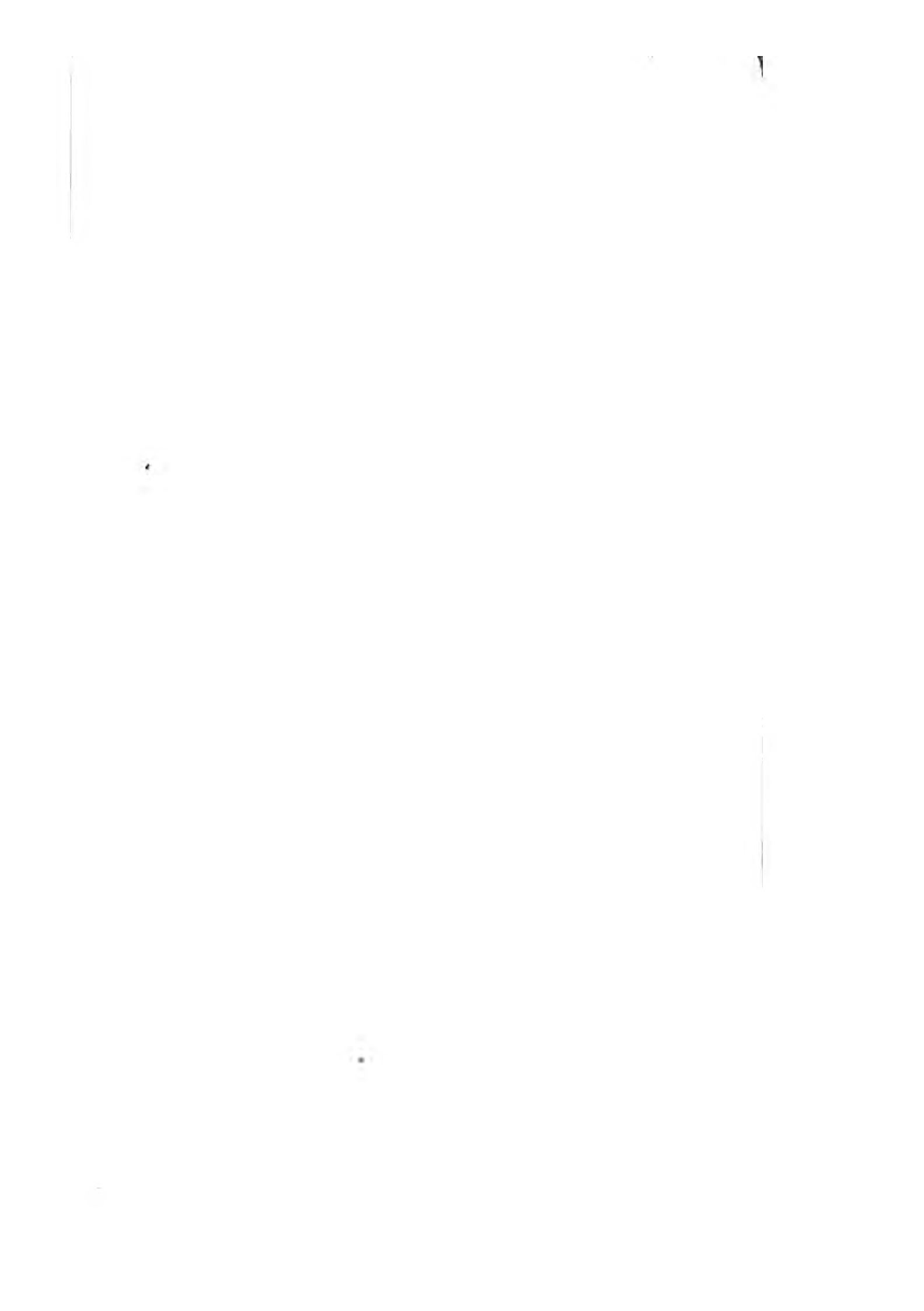
~~UNS. 132 ADDS. C. 19~~



Vet. Fr. III A. 917







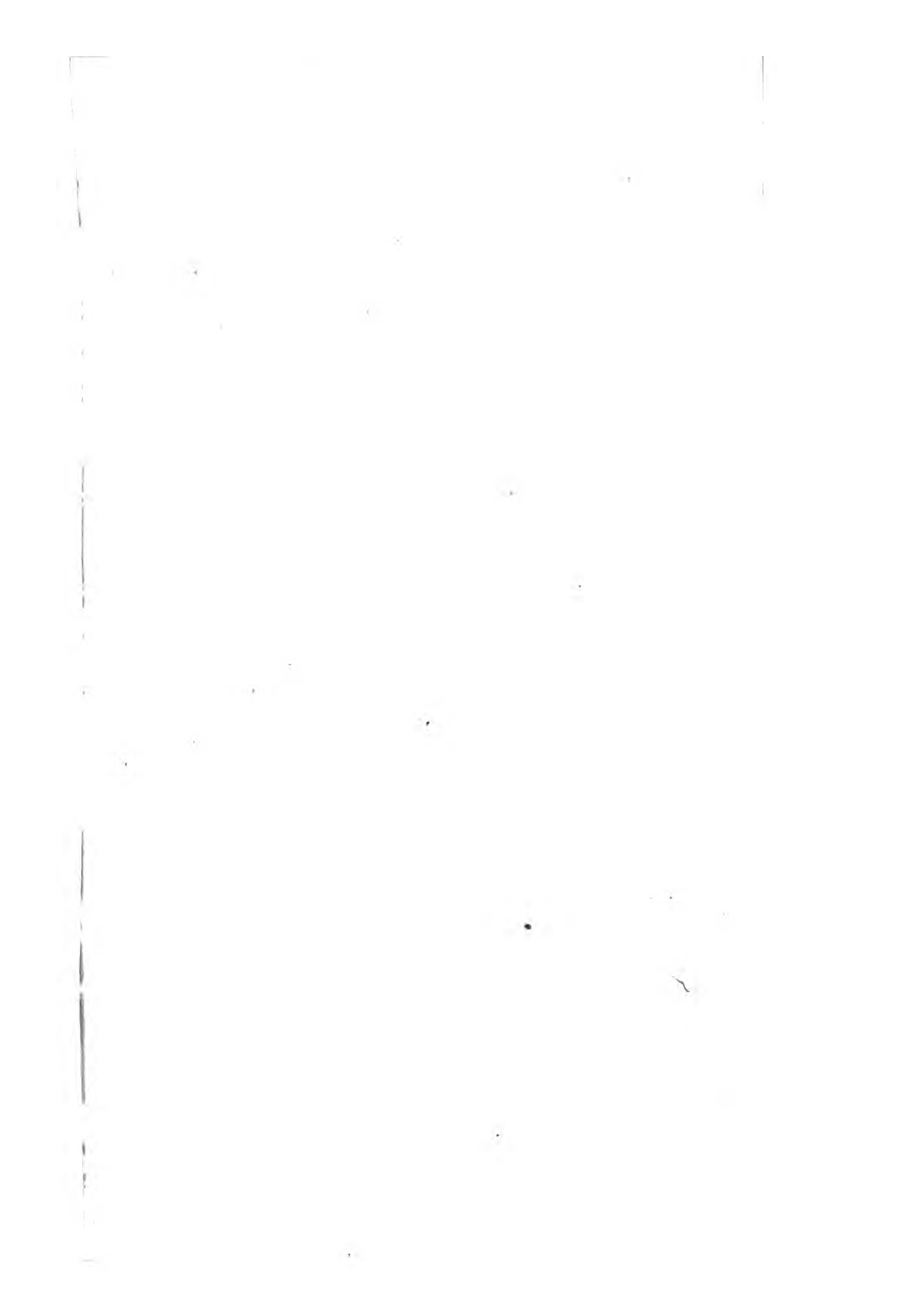
MES

**RÉCAPITULATIONS.**

Paris.

**IMPRIMERIE DE DUCESSEIS,**

Quai des Augustins, 55.







MIÉHUIL.

Page 1.

Publié

NS

au fond de la cour.

M. É. H. U. L.

Page 1.

Publié

MES

# RECAPITULATIONS

PAR

**J. N. BODILLE**

Membre de plusieurs Sociétés littéraires.

**DEUXIÈME ÉPOQUE**

1791-1812



. . . . . *Ille potens sui  
Lanquam deget, cui licet in diem  
Dixisse : vixi !*

(Horace.)

• Heureux et maître de soi, qui chaque  
» jour peut dire : J'ai vécu ! »



**PARIS**

**LOUIS JANET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,**

**RUE SAINT-JACQUES, 59,**

au fond de la cour.



MES

## RÉCAPITULATIONS

---

### RENCONTRE AVEC MÉHUL.

---

Depuis la mort d'Antoinette Grétry, je fréquentais rarement le théâtre de l'Opéra-Comique. Je ne pouvais pénétrer dans son enceinte, sans que mes yeux ne se portassent sur cette loge où tant de fois cette angélique créature avait attiré les regards du public; où

elle avait été saluée par son auguste marraine, en assistant à mon premier succès ; où j'avais enfin reçu d'elle ces regards pleins de charme et de confiance, qui me révélaiient les droits si glorieux et si ravissans que chaque jour j'acquerais sur son cœur. Grétry lui-même, tout entier à sa douleur paternelle, avait en quelque sorte abandonné le champ de tant de victoires. Les répétitions de son opéra intitulé *Guillaume-Tell*, avaient été suspendues ; et sa lyre immortelle couverte d'un crêpe mouillé de tendres larmes, n'exhalait plus aucun son harmonieux. Je le quittais le moins qu'il m'était possible : j'étais de ses nombreux amis, celui qui partageait le plus sa souffrance et pouvait en connaître, en mesurer l'étendue. Je passais toutes mes soirées auprès de cet homme célèbre qui, croyant retrouver en moi l'époux de sa fille, me comblait de bontés, me permettait de confondre mes

pleurs et mes regrets avec les siens, et cherchait, pour ainsi dire, à soulager sa douleur en la confondant avec la mienne.

Un nouveau météore s'éleva sur l'horizon lyrique : un jeune élève de Gluk, nommé *Méhul*, jusqu'alors connu seulement par quelques compositions de piano, mais qui portait sur sa figure expressive l'empreinte du génie et des grandes passions, offrit sur la scène de l'Opéra-Comique son premier ouvrage ayant pour titre : *Euphrosine et Coradin*, ou *le Tyran corrigé*. Cette composition avait produit la sensation la plus forte et la plus universellement éprouvée. Science, grace, esprit, fraîcheur, énergie, tout s'y trouvait réuni. Les échos de la renommée ne cessaient de répéter chaque jour les éloges de ce chef-d'œuvre qui, selon les gens de l'art, devait faire époque dans l'école française, en ajoutant la richesse de



l'harmonie à la vérité de l'expression dramatique.

On conçoit facilement que je fus empressé de connaître cette grande innovation ; et je me rendis un soir de bonne heure au théâtre, où je me plaçai sur le second rang d'une des loges de la galerie. Bientôt vinrent s'asseoir derrière moi, sur la banquette du fond, trois spectateurs parmi lesquels se trouvait un jeune homme à peu près de mon âge, d'une figure maigre et pâle ; mais d'une expression remarquable. L'ouverture se fait entendre, et le public applaudit avec transport, des motifs gracieux, élégans, puis tout-à-coup des modulations graves, harmonieuses, et d'un effet entraînant. Habitué à me défier de mes premières impressions qui souvent produisent en moi trop d'enthousiasme, je réprime mes applaudissemens, jusqu'à un examen plus approfondi des diverses situations du

poème que déjà le compositeur annonçait avoir su peindre avec talent et vérité. Je découvre en effet à chaque morceau du premier acte, et pour ainsi dire, à chaque note, l'expression de la nature, le véritable accent qui convient à chaque personnage. Un quatuor entre autre, chanté par les trois jeunes sœurs et le médecin *Alibour* qui les instruit sur le caractère du Tyran difficile à dompter, me ravit, me transporte ; et je ne puis m'empêcher d'exprimer par des applaudissemens réitérés, tout le plaisir que j'éprouve, et la haute idée que je conçois du talent du jeune artiste.

Entre le premier et le second acte, je m'entretiens avec mes voisins qui partagent mon admiration, de la belle carrière que doit parcourir l'auteur de cette admirable composition. « C'est » une grande époque pour notre scène » lyrique. » dit une des trois person-

nes qui occupaient le fond de la loge.  
« L'Opéra-Comique avait jusqu'à ce  
» jour, ravi ses auditeurs par la vérité  
» du chant et le charme de l'expression.  
» Grétry, Monsigny, Dalayrac et Ber-  
» ton nous ont fait éprouver des émo-  
» tions ravissantes et variées, où l'ame  
» et l'esprit jouissent, pour ainsi dire,  
» au même degré; mais Méhul unit à  
» ces dons si précieux, celui d'une fac-  
» ture large et savante : son orchestre,  
» sans nuire à ses chants, présente une  
» force d'harmonie, une richesse de  
» modulations qui annoncent un grand  
» savoir, en même temps qu'un senti-  
» ment profond. C'est en un mot l'œu-  
» vre d'un grand maître. — Attendez  
» donc, messieurs, pour vous pronon-  
» cer de la sorte, » dit à son tour le  
troisième personnage tapi tout au fond  
de la loge; « attendez les actes suivans,  
» et ne vous pressez pas de classer si  
» haut le nouveau compositeur. » Le

ton prononcé et l'expression vivement articulée de l'inconnu, nous firent soupçonner à mes voisins et à moi, que c'était un de ces envieux de toute nouvelle célébrité, de ces critiques implacables de toute création moderne; et nous nous tîmes en garde contre son opinion.

Le deuxième acte commence : un air ravissant sur ces paroles : « *Mi-  
» nerve, ô divine sagesse!* » chanté par le médecin, produit un enchantement universel. Mais bientôt après, un duo entre Coradin et la comtesse d'Arles, jalouse de l'empire que la jeune Euphrosine prend sur le cœur du tyran; ce duo, dis-je, chef-d'œuvre de l'école moderne, et dont l'énergique expression n'a jamais eu, et n'aura peut-être jamais d'effet d'orchestre aussi entraînant, aussi rapide, produit sur tous mes sens une si forte commotion; qu'à ce mot : « *Tremblez!* » je crus que la

salle de spectacle était frappée de la foudre : un mouvement électrique, irrésistible, me jette en arrière ; et je tombe sur les genoux de l'inconnu dont la figure paraissait être dans la plus grande contraction. « Excusez-moi ! » lui dis-je, d'une voix altérée et dans une irritation de nerfs qu'il m'était impossible de calmer. « Je n'aurais jamais » cru, je l'avoue, que la musique pût » à ce point s'emparer de tout notre » être... Excusez-moi, de grace ! je ne » sais plus où j'en suis. »

Pour toute réponse, l'inconnu m'observe, attache sur moi des regards dévorans, et garde un silence convulsif. « Ne partageriez-vous donc pas mon » enthousiasme et celui de tous les » spectateurs ? » ajoutai-je en observant cet étrange personnage dont je cherchais à interpréter le silence. « Voyez » l'ivresse, le délire de tous ceux qui » m'entourent ; entendez leurs ap-

» plaudissemens, leurs acclamations.  
» Ah ! jamais je n'ai mieux senti qu'en  
» ce moment, la vérité de ces vers  
» d'Horace<sup>1</sup> : « Rien n'est impossible  
» à l'homme. »

L'inconnu ne me répond rien encore ; mais il me presse dans ses bras ; et des larmes de joie s'échappent de ses yeux. « Seriez-vous donc, m'écriai-je, » l'auteur de ce nouveau chef-d'œuvre ; » et parlerais-je à Méhul ? » Il ne me répond encore que par un serrement de main. Cette scène étrange attire sur nous tous les regards ; et Méhul, car c'était lui-même, s'échappe de la loge en me disant d'une voix altérée : « Je » sais qui vous êtes : comment n'être » pas heureux de votre suffrage ? »

Dès le lendemain matin ce grand compositeur vint me rendre visite, me traita comme le collaborateur de Gré-

<sup>1</sup> Nil mortalibus arduum est.

try dont il honorait, approuvait la renommée, et me demanda mon amitié en échange de la sienne. J'acceptai ce traité qui m'offrait tant d'avantages; et à partir de cette mémorable entrevue, je n'ai cessé pendant vingt-huit ans, d'être lié d'attachement et de haute considération avec celui qui fut en France le peintre des grandes passions dont il aimait à se distraire par les compositions les plus fraîches, les plus variées. *L'Irato, une Folie, les Aveugles de Tolède, le Jeune Sage et le Vieux Fou*, ne tardèrent pas à amener le plus gracieux sourire sur les traits des nombreux spectateurs qu'avaient comprimés par de vives et profondes émotions, *Euphrosine et Coradin, Stratonice, Ariodant, Phrosine et Mélidore*. Méhul est celui des compositeurs français avec lequel j'ai fait le plus d'ouvrages : après Grétry, c'était lui qui sentait le mieux une situation dramatique, qui s'identi-

fiait le mieux avec l'auteur d'un poème, et qui savait apporter dans une pareille association tout le charme d'un fidèle collaborateur, tous les épanchemens de la plus sûre, de la plus séduisante amitié. J'eus le bonheur de le présenter à Grétry; et l'accueil qu'il reçut de cet homme célèbre, voyant en lui un digne héritier de sa gloire, acheva de le convaincre qu'il était appelé, dès cette époque, à devenir un des plus fermes soutiens de l'école française.

Ne voulant point anticiper sur mes relations avec le compositeur dont le beau talent fit valoir mes ouvrages, et surtout dont l'amitié me fut si chère, je borne ici notre première entrevue, fruit d'un heureux hasard. Sa mémoire sera plus d'une fois reproduite dans ces récapitulations : tout ce qui peut lier étroitement deux hommes sur la terre, et conserver en dépit de la mort, une secrète identité entre l'ami qui n'est



plus, et l'ami qui le pleure, m'a constamment uni, et m'unit encore avec Méhul. Ses traits d'une expression pénétrante, sont devant mes yeux : sa voix frappe mon oreille ; sa main presse la mienne... mais l'imagination, quelque ardente qu'elle puisse être, le cède à la réalité ; et lorsque j'entends exécuter les chefs-d'œuvre de ce grand maître, je répète avec Tacite<sup>1</sup> : « Les traits » du visage sont périssables ! ceux de » l'ame sont éternels. »

<sup>1</sup> *Simulacra vultûs mortalia sunt : forma mentis æterna.*



\_\_\_\_\_



SIEDAINE.

---

En toutes les circonstances  
possibles, l'ordre de service  
sera donné, et le commandant  
n'aura plus de doute d'ordre  
de sa subordination, par  
l'empressement de son  
subordonné, qui sera

بِسْمِ اللّٰهِ الرَّحْمٰنِ الرَّحِیْمِ  
الحمد لله رب العالمین  
والصلاة والسلام على  
سيدنا محمد وآله الطيبين  
الطاهرين

۱۱۱

۱۱۱

۱۱۱



LE

**SECRET DE SÉDAINE.**

—

De toutes les personnes qui s'empressaient d'offrir à Grétry des consolations, aucune, on le conçoit aisément, n'avait plus de droits d'arriver au cœur de ce malheureux père, que son vieux compagnon de gloire, son collaborateur et son ami. Sédaine n'était point de ces

hommes mielleux, cherchant à caresser l'oreille par des adulations et des condoléances étudiées qui fatiguent l'être souffrant : c'était au contraire un simple interprète de la vérité, portant la franchise jusqu'à la brusquerie, et qui, dans les rigueurs du sort, semblait avoir pris pour devise cet axiome de Cicéron <sup>1</sup> : « Tout consiste à savoir être » maître de soi. »

Il ne se passait pas de jour que je ne rencontraisse Sédaine chez mon père adoptif. Dans ces fréquentes entrevues, j'eus le bonheur d'augmenter l'intérêt qu'il m'avait témoigné lors de mon début dans la carrière dramatique, où toujours il me prédisait que je lui succéderaï. Désirant à cet effet me révéler d'importantes observations qu'il avait faites sur un art à la fois si séduisant et si chanceux, il m'invita cordialement

<sup>1</sup> Totum in eo es, ut tibi imperes.

à le visiter, comme son élève chéri, comme celui de tous les jeunes auteurs qui savait mieux le comprendre.

Je me présentai donc chez le patriarche des peintres de la nature, et j'en reçus un accueil franc et paternel. Sédaine était de ceux-là qui prennent tout au comptant et paient dans la même monnaie. Chez lui, l'or était sans alliage : sa bouche, parfois très caustique, n'exprimait jamais que sa pensée ; et tout ce qu'il jugeait faux ou guindé, fût-il revêtu d'une enveloppe imposante, il le frondait sans pitié ; aussi s'était-il fait un grand nombre d'ennemis parmi les écrivains prétentieux et musqués qui pullulaient à cette époque. Sa réception à l'Académie française causa la plus grande rumeur ; elle excita même des représentations faites au roi. Il était impossible, disait-on, d'admettre au sein des quarante immortels, un homme du peuple qu'on avait vu



dans Paris, taillant la pierre et construisant sous les ordres d'entrepreneurs de bâtimens. « C'est justement » pour cela, » s'écriait Grétry, « qu'il » est si habile dans ses charpentes dramatiques. » Enfin un jour, au pavillon de la reine, plusieurs académiciens gourmés, et dont les lourdes productions se ressentaient de celles de Pradon et de Chapelain, témoignaient avec tant d'humeur et de mépris leur mécontentement de compter Sédaine parmi les membres de leur illustre compagnie, que Grétry, qui se trouvait présent à cette scène remarquable, et préférait les ouvrages tant critiqués de son collaborateur à ceux de ces grands aristarques, ne put s'empêcher de leur dire avec ce sourire malin qui donnait encore plus de piquant à sa physionomie fine et observatrice : « Allons, allons, messieurs, » un peu plus d'indulgence pour un » auteur devenu le soutien de notre

» scène lyrique !... Eh bien , quand en  
» passant , vous admettez parmi vous  
» un homme de génie..... cela ne sau-  
» rait tirer à conséquence. » Cette mor-  
dante plaisanterie fit beaucoup rire la  
reine. Les académiciens eurent tous les  
rieurs contre eux ; et Sédaine alla pai-  
siblement s'asseoir au milieu des qua-  
rante , et leur prouva cette grande vé-  
rité de Tacite , qu'on ne saurait trop  
répéter aux savans gourmés et à tous  
les détracteurs du style simple et natu-  
rel <sup>1</sup> : « Car il en est des productions du  
» génie , comme de celles de la terre :  
» les unes demandent de longues pré-  
» parations de culture, de semence ;  
» les autres viennent d'elles-mêmes ,  
» et ce sont les plus agréables. »

Ce qui distinguait Sédaine dans ses  
créations dramatiques, et contribuait

<sup>1</sup> Nam in ingenio quoque sicut in agro , tanquam  
alia diù serantur, atque elaborantur, gratiora tamen  
quæ suâ sponte nascuntur.

tant à leur succès, c'était l'art de la préparation, soit pour arriver à telle scène imprévue, entraînant; soit pour annoncer tel personnage formant le principal ressort de l'ouvrage, et le peindre en peu de mots. Fait-il paraître une ingénue facile à duper, et sortant pour la première fois, de la demeure d'un tuteur soupçonneux et jaloux, il lui fait dire en entrant en scène : « *Ah! ma bonne, que c'est beaux les rues!* » Assurément l'écrivain-orateur, le puriste pointilleux rira de ce début de la jeune *Lise*; et d'un ton superbe et tranchant, dira que c'est *une niaiserie..... une platitude.....* mais l'observateur impartial, le véritable interprète de la nature, dira que c'est un trait de génie; et cette opinion se trouvera confirmée par le sourire unanime de ce parterre composé de bonnes gens qui se laissent aller aux impressions qu'ils éprouvent. C'était pour eux qu'écrivait *Sédaine*: il préférait, disait-il souvent, les

applaudissemens des mains nues et même durillonnées, à ceux des mains gantées, effleurant un éventail, ou frappant à peine avec les deux premiers doigts, moins pour rendre hommage à l'auteur, que pour étaler un gros brillant qui les pare. « Nous autres faiseurs d'opéras-comiques, » disait-il encore, « nous prenons le plus souvent nos personnages dans un site agreste, ou dans l'humble atelier de l'artisan : nous copions le langage naïf et touchant d'une villageoise amoureuse, d'un fermier Roger-Bontemps, ou celui d'une innocente bachelette et d'un gai ménestrel ; nous ne cherchons, en un mot, qu'à exciter l'intérêt du peuple que nous représentons et que nous essayons de rendre meilleur, sans qu'il s'en doute. Gardons-nous donc bien de prétendre à un laurier littéraire, et n'ambitionnons jamais qu'une simple fleur des champs. »

C'était ce langage de l'homme vrai,

du juste appréciateur de son mérite, qui me ravissait et m'attachait à sa personne ; et quand je comparais cette simplesse des mœurs antiques, cette classification modeste de soi-même, à cette morgue insolente des littérateurs s'imaginant occuper le sommet du Parnasse, je les laissais errer dans leurs orgueilleuses prétentions, et m'asseyais à côté du bon Sédaine, soit dans une chaumière, soit sur le bord d'un ruisseau où nous respirions un air pur et libre ; où bientôt les accords de sa lyre populaire nous entouraient de la gaie et brillante jeunesse des environs, tandis que ses présomptueux détracteurs se trouvaient isolés, et se fourvoyaient dans les sentiers tortueux qui conduisent à l'immortelle demeure des Corneille et des Molière.

Je demandais un jour à celui que j'avais choisi pour mon modèle et mon maître, comment il pouvait parvenir à

nous offrir dans ses ouvrages un intérêt toujours croissant, à maintenir le spectateur dans une attente qu'il savait toujours satisfaire par des situations neuves, hardies, amenées naturellement et formant un ensemble qui captivait le cœur et charmait l'imagination. « C'est, » me répondit Sédaine, « qu'un œuvre » dramatique me produit l'effet d'un » voyage que j'entreprends, et dans » lequel je m'attends à rencontrer des » lieux escarpés, des plaines monotones, des orages à essuyer, de mauvaises auberges où je serai contraint de m'arrêter; enfin tous les hasards, tous les dangers auxquels s'expose celui qui veut se frayer un chemin dans un pays aride et parmi la meute affamée d'animaux dévorans prêts à le déchirer. — Cette définition, » lui dis-je, « est effrayante pour celui qui se dispose à voyager; et, selon moi, » il ferait beaucoup mieux de rester

» dans ses foyers. — Fi donc ! » reprit ce grand maître ; il faut bien céder à » son instinct. Tout gît dans la ma- » nière de se mettre en route : voici » mon secret que je vous confie, et qui » me fut d'un grand secours dans mes » excursions dramatiques..... » A ces mots il tire de son secrétaire un large rouleau de papiers, où il avait écrit le canevas de ses pièces, en forme de voyage et de carte géographique. Il les étale sous mes yeux et me dit : « Je pose » d'abord les deux points principaux » de mon entreprise : celui d'où je pars » et celui où je veux arriver. Je mesure » dans ma pensée l'espace que j'ai à » parcourir, je consulte mes forces, et » me décide à faire en vingt-quatre » heures, une, deux, trois, quatre ou » cinq courses. En général, c'est le » nombre trois que je préfère, et dans » lequel j'ai toujours obtenu le plus de » succès. Cette division est en effet la

» plus heureuse, en ce qu'elle offre la  
» véritable gradation dramatique: c'est-  
» à-dire l'exposition, le nœud et le dé-  
» nouement. Si je n'ai qu'une ou deux  
» courses à faire, je marche sans gêne  
» et sans empressement, étant sûr d'ar-  
» river de bonne heure au gîte. Dans ce  
» cas-là seulement je cherche à m'amu-  
» ser en chemin; je ramasse tout ce qui  
» s'offre à ma vue; je cueille jusqu'aux  
» plus simples fleurs que je trouve sur  
» mon passage; et si je fais causer en-  
» semble deux jeunes amoureux, ou  
» deux bons pères de famille, je file,  
» autant qu'il m'est possible, l'entre-  
» tien, comme je l'ai fait dans *Rose et*  
» *Colas*. Enfin ce que tant d'autres re-  
» gardent comme des niaiseries, comme  
» des inutilités, je m'en empare; et  
» cela me profite, captive les specta-  
» teurs, non des baignoires et des pre-  
» mières loges, mais ceux du parterre  
» et des galeries, dont le suffrage est



» ma seule ambition, parce que rien  
» ne leur échappe; et que se laissant  
» aller sans contrainte, aux mouvemens  
» du cœur, ils saisissent tout ce qui est  
» vrai, tiennent compte d'un trait de  
» nature, d'un épanchement d'ame;  
» et deviennent par cela même, les ju-  
» ges les plus impartiaux et le plus  
» ferme appui d'un ouvrage. J'en ai fait  
» bien souvent l'heureuse expérience.

» Si j'ai trois courses à faire, je m'oc-  
» cupe dans la première, à diviser ma  
» route de manière à m'arrêter là juste-  
» ment où mes compagnons de voyage  
» éprouvent comme moi le besoin de  
» se reposer et de reprendre haleine.  
» Dans ma seconde course, mon prin-  
» cipal soin est de varier les sites que je  
» leur fais parcourir. A peine ont-ils  
» marché quelques minutes, que je les  
» distrais par un mot piquant, ou par  
» une ingénuité qui les prépare à s'é-  
» mouvoir. Dès que je suis parvenu,

» mais insensiblement et sans effort, à  
» exciter leur intérêt, certain alors  
» qu'ils me suivront partout où je vou-  
» drai les conduire, je me laisse aller  
» moi-même à toutes les impressions  
» que j'éprouve : il en est quelquefois  
» de bizarres, de hardies, qui surpren-  
» nent mes co-voyageurs et les font mur-  
» murer : je ne m'en effraie point. Mais  
» au moment où l'ennui pourrait naî-  
» tre, lorsque l'impatience est suffi-  
» samment excitée, pour doubler le  
» plaisir d'une surprise, d'une vive  
» secousse, je lance aussitôt la situa-  
» tion forte que j'avais préparée, et  
» j'arrive au cœur. On me tient compte  
» alors de mon courage qu'on prenait  
» pour de l'impuissance ; on me par-  
» donne quelques expressions hasar-  
» dées qu'on avoue être le cri de la  
» nature ; on oublie les momens d'at-  
» tente que j'ai prolongés avec inten-  
» tion ; on s'abandonne à mes volontés,

» à mes caprices même, qu'on recon-  
» naît être le fond du métier; et sitôt  
» que dans cette seconde course, j'ai  
» pu réussir à capter la confiance, à sa-  
» tisfaire et même à dépasser l'attente  
» de mes nombreux auditeurs, je de-  
» viens, dans ma dernière course,  
» comme un vieux berger que suivent  
» ses moutons qui viennent de paître  
» au gré de leur désir, et regagnent avec  
» lui l'étable où il les conduit par le  
» sentier le plus court. C'est ce que j'ai  
» fait dans *le Déserteur, le Roi et le Fer-*  
» *mier, et Richard Cœur-de-Lion.*

« Enfin me faut-il faire le grand  
» voyage composé de quatre ou cinq  
» courses, je ménage mes forces pen-  
» dant la première : j'avance doucement  
» et me contente de désigner les lieux  
» que j'ai le dessein de parcourir, le  
» caractère et la position morale de  
» mes principaux personnages; mais  
» sans confusion, et surtout sans éta-

» lage : tout ce que j'ambitionne, c'est  
» le silence et l'attention. Je borne donc  
» ici mes efforts à planter les pre-  
» miers jalons qui doivent me guider  
» dans ma route ; et le public encore  
» tout neuf de patience et d'attente,  
» ne me gêne en aucune manière,  
» pourvu que je ne le heurte pas en  
» passant, ou que je ne le conduise pas  
» à travers des sentiers rebattus. Dans  
» ma seconde course, je continue l'ex-  
» position de mon entreprise, et je  
» commence à parcourir quelques dé-  
» tours, en excitant la curiosité du spec-  
» tateur qui me suit encore avec com-  
» plaisance, mais qui exige que j'occupe  
» son imagination et lui fasse entrevoir  
» le but qu'il désire atteindre, ainsi  
» que moi. Dans cette seconde course,  
» j'ai grand soin de ne pas m'amuser  
» en route, afin d'arriver à ce sommet  
» escarpé que vous voyez-là sur mon  
» plan ; et qui doit m'élever assez haut

» pour planer au-dessus des orages et  
» pour encourager ceux qui m'ont suivi.  
» Arrivés avec moi au second gîte, ils  
» s'y reposent avec complaisance : il ne  
» faut pas toutefois les retenir plus  
» long-temps à l'hôtellerie ; car bientôt  
» ils trépigneraient comme des cour-  
» siers attelés qui brûlent de s'élancer  
» dans la lice. Commence alors la troi-  
» sième course, la plus importante de  
» toutes : aussi voyez-vous cette partie  
» la plus élevée, cette montagne pres-  
» que à pic, hérissée de rochers et de  
» broussailles ? C'est là qu'il me faut  
» trouver le sentier, le seul sentier qui  
» puisse me conduire au sommet, et  
» faire découvrir à ceux qui m'escor-  
» tent, l'étendue de l'horizon que j'ose  
» parcourir. C'est là qu'ils se décident  
» à me suivre ou à m'abandonner ; en  
» un mot c'est là que je les associe à  
» ma destinée, et que se forme ce nœud  
» d'intérêt et de dévouement sans le-

» quel je ne ferais plus que m'égarer  
» dans ma route où je me trouverais  
» isolé, dépourvu de tout secours et  
» perdu sans ressource. C'est donc au  
» sommet de cette montagne que se  
» réunissent toutes mes combinaisons  
» et toutes mes espérances. Après cette  
» troisième course, pour laquelle j'ai  
» employé mes forces morales et phy-  
» siques, je fais une halte avec sécurité.  
» L'intérêt que j'avais préparé dans mes  
» deux premières marches, se trouve ici  
» réalisé : il ne me reste plus qu'à dé-  
» velopper, qu'à agrandir, s'il est pos-  
» sible, cet intérêt qui me concilie déjà  
» tous les suffrages ; et à conduire ceux  
» qui daignent me les accorder, non  
» dans un site plus élevé, ce serait une  
» erreur ; mais dans cette plage vaste  
» et fertile où par des situations im-  
» prévues, par des tableaux vigou-  
» reux, attachans, et toujours resser-  
» rant le nœud fondamental de la troi-

» sième course, j'identifie les spectateurs  
» à tous les sentimens que j'éprouve.  
» Les faisant alors se reposer avec moi  
» pour la quatrième fois, je jouis du  
» bonheur inexprimable de voir que de  
» mes chers compagnons de voyage, il  
» n'en est pas un seul qui m'ait aban-  
» donné. Après un repos que je ne ris-  
» que rien de prolonger; parce que  
» après de fortes secousses, on a besoin  
» de respirer, je me dispose à faire ma  
» cinquième et dernière course qui  
» doit être un résumé des quatre pre-  
» mières, et nous conduire par un sen-  
» tier droit et facile, au but tant désiré.  
» Vous voyez sur mon plan que cette  
» dernière course a lieu dans une des-  
» cente rapide à laquelle ne vient abou-  
» tir aucun sentier détourné. Elle con-  
» duit droit au terme décisif où j'ai le  
» dessein d'entraîner, sans qu'ils puis-  
» sent s'en défendre, tous ceux qui  
» m'ont suivi. Mais pour cela point

» d'ornement superflu, point de fleurs  
» qu'on pourrait s'amuser à cueillir,  
» point de site où l'on voudrait s'arrê-  
» ter quelques instans. Il n'y a pas une  
» minute à perdre : l'imagination vi-  
» vement occupée des diverses sensa-  
» tions qu'elle a franchement éprouvées,  
» et qu'elle récapitule, est avide d'en  
» obtenir le résultat. La patience est  
» à son terme ; elle attend son salaire :  
» une conclusion obscure, prolix, em-  
» barrassée, la contrarierait... Il me  
» faut donc arriver au dernier gîte en  
» satisfaisant l'attente, la curiosité ; il  
» me faut porter à l'ame un coup vi-  
» goureux, imprévu, s'il est possible,  
» et qui soit le complément de tout ce  
» qu'elle a ressenti. Il me faut enfin  
» dénouer clairement, inopinément  
» tout ce que j'ai présenté, mêlé, cal-  
» culé ; tout ce que j'ai posé, tantôt sur  
» le premier, tantôt sur le second plan  
» de mon tableau ; et faire dire aux



» spectateurs : voilà ce que nous atten-  
» dions ; nous sommes contents de notre  
» voyage....» C'est ce que je crois avoir  
» fait dans *le Philosophe sans le savoir*.

» Voilà mon secret, ajouta Sédaine :  
» voilà la marche que j'ai suivie ; et  
» presque toujours je m'en suis bien  
» trouvé. J'aime à voir d'un coup-d'œil  
» sur ma carte *géographico-dramatique*,  
» l'espace que je veux parcourir, l'en-  
» droit où je puis m'arrêter sans dan-  
» ger, les lieux escarpés qu'il me fau-  
» dra gravir, le terrain solide où je  
» pourrai mettre le pied, le sommet de  
» la montagne qu'il ne m'est pas per-  
» mis de dépasser, et le sentier le plus  
» sûr pour en descendre sans trébucher.  
» Ce secret pourra sembler puénil à nos  
» grands faiseurs dont le système est  
» que l'imagination ne doit avoir au-  
» cune entrave ; et qui vont par bonds  
» et par sauts, au risque de se four-  
» voyer et de se donner une entorse.

» Aussi je n'ai divulgué mon secret à  
» personne ; et vous êtes le seul à qui  
» je le confie , parce que vous m'avez  
» semblé digne de le comprendre. Usez-  
» en donc , et vous vous en félicitez.  
» Souvenez-vous que la verve d'un au-  
» teur dramatique est fougueuse , alors  
» même qu'elle est féconde ; et que si  
» l'on n'a pas la prudence de poser des  
» jalons sur sa route , et d'indiquer les  
» limites qu'elle ne doit pas dépasser,  
» elle se perdra dans l'espace, comme  
» un ballon brillant qui s'élève au gré  
» des vents dont il devient le jouet ,  
» jusqu'à ce que s'enflammant tout-à-  
» fait , il retombe en poussière. »

Je remerciai mon vénérable maître de la communication si précieuse qu'il avait bien voulu me faire. Je m'empressai de l'écrire telle à peu près que je la rapporte ici , pour l'offrir à mon tour à ceux de mes successeurs qui essaieront sur la scène des tableaux na-

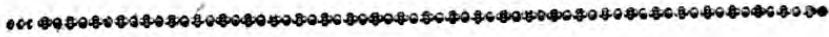
turels , toujours plus frappans et plus durables que ceux qui , surchargés d'ornemens littéraires , de richesses historiques , sont dénués de cet heureux agencement des figures , de cette harmonie des couleurs qui forment le mérite fondamental d'une grande composition. Mes lecteurs, peut-être, trouveront ce secret de Sédaine, un peu diffus; et à la première vue, ils le prendront pour le radotage d'un septuagénaire; mais qu'ils daignent le relire avec attention, le commenter avec patience : ils y trouveront des aperçus ingénieux, une grande connaissance du métier dramatique, l'art de construire avec solidité, de bien charpenter un édifice, avant d'y poser les embellissemens d'une riche architecture. Ils reconnaîtront avec moi, que si Sédaine ne fut pas un des écrivains de son siècle, remarquables par la pureté du style et l'élévation de la pensée, il doit être

compté parmi ceux de nos auteurs dramatiques dont les productions, par cela même qu'elles intéressent et frappent le plus grand nombre, ont un succès durable et tiennent rang dans le répertoire des divers théâtres dont elles sont encore le soutien, en dépit de la mode, de l'oscillation du goût et du dédain souvent affecté de tous les novateurs. Je terminerai enfin cette révélation du secret de Sédaine, par cette vérité qu'a si bien exprimée Boileau qui peut-être malgré toute son austérité, n'eût pu s'empêcher de sourire à *la Gageure* et à *Rose et Colas*.

Le naturel toujours sort et sait se montrer :  
Vainement on l'arrête, on le force à rentrer ;  
Il rompt tout, perce tout, et trouve enfin passage.

Boileau lui-même avait puisé ces vers dans Horace dont il avait traduit les suivans :

*Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret ;  
Et mala perumpet furtim fastidia victrix.*



## La mort de Berquin.

—

Je n'entretiendrai point le lecteur de la douleur déchirante que me fit éprouver la mort si prématurée d'Antoinette Grétry. Ce fut alors que je reçus de Berquin, tout ce que peut l'amitié douce, insinuante, qui pénètre dans un cœur malade, comme les rayons du soleil sur les plantes qu'un ouragan terrible a renversées sur la

terre. Chaque jour auprès de l'ami des enfans, je faisais l'épreuve de ces deux jolis vers d'Ovide <sup>1</sup> :

« De même qu'on éprouve l'or au  
» feu; de même on éprouve un ami  
» dans le malheur. »

Mais tout en recevant de Berquin les secours et les consolations dont j'avais si grand besoin, je m'apercevais que chaque jour sa santé s'altérait. Au chagrin profond que lui avait causé la mort de sa mère, dont il regrettait sans cesse de n'avoir pu recevoir les derniers adieux, se joignait la fatigue d'un travail assidu. A l'*Ami des enfans*, il avait fait succéder l'*Ami des adolescents*, l'*Instruction familière à la connaissance de la nature*, *Sandfort et Merton*, le *Petit Gradisson* et le *Livre de Famille* : ouvrages d'un mérite rare et

<sup>1</sup> Scilicet ut fulvum spectatur in ignibus aurum ,  
Tempore sic duro inspicienda fides.

d'une morale attachante ; tableaux charmans , où la grande scène du monde est représentée frappante de vérité ; où le mouvement des premières passions humaines , est retracé avec une admirable fidélité. Personne n'avait mieux suivi que cet admirable peintre de la nature , ce précepte d'Horace : « Il faut » étudier avec soin les mœurs de cha- » que âge<sup>1</sup>. »

C'est en effet le premier devoir de tout écrivain moraliste , qui veut pénétrer dans l'ame de ses lecteurs , gagner leur confiance , et voir ses écrits répandus dans toutes les classes de la société. Honneur au savant dont les découvertes contribueront à la gloire , à la prospérité de sa patrie ! Honneur à l'historien impartial dont le burin grave au temple de mémoire les grandes leçons des peuples et des rois ! Honneur

<sup>1</sup> *Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores.*

au poète noblement inspiré, qui, soit au temple de Melpomène ou de Thalie, soit au cirque académique, enrichit notre domaine littéraire de nouveaux chefs-d'œuvre, et contribue à l'amélioration de l'espèce humaine, en tourmentant le vice, en peignant les travers du siècle !.... Mais comment refuser son estime et sa reconnaissance à l'écrivain modeste, laborieux, dont la seule ambition est d'être utile ; qui consacre ses forces, ses veilles à semer dans les jeunes intelligences, tout ce qui peut les épurer, les agrandir ; et parvient sous l'attrait d'une narration variée, attachante, à conduire l'enfance par des sentiers couverts de fleurs, à cette dignité d'homme, à ces hautes qualités de citoyen, sources intarissables de la prospérité publique et de la gloire nationale ?

Tel fut l'auteur de tant d'ouvrages recueillis par les chefs de famille, les



instituteurs, et déposés par eux avec sécurité, dans les mains du premier âge. Tel fut cet *ami des enfans*, dont le nom ne périra jamais. Il faut avoir connu Berquin dans sa vie privée, avoir étudié son caractère et ses douces habitudes, pour savoir tout ce qu'il valait, pour se faire une juste idée de cette douce philanthropie, de cet inaltérable amour de l'enfance, de cet entier dévouement à l'amélioration, au bonheur de ses semblables.

Aussi Berquin recueillait-il chaque jour le prix de ses veilles : Il ne pouvait sortir du modeste asile qu'il habitait, sans trouver sur son passage un grand nombre de jeunes habitans du quartier, qui pour jouir de sa présence, se formaient en groupes, provoquaient son regard, enviaient son serrement de main. « *Notre ami !* » tel était le cri de ralliement, le mot d'ordre de tous ses jeunes lecteurs dont il lui fallait rece-

voir les hommages, les félicitations. L'un lui disait qu'il n'avait pu lire *Jacquot*, sans pleurer. L'autre soutenait que son chef-d'œuvre était *le Petit joueur de violon*; celui-ci préférait *le Nid de moineaux*; celui-là ne pouvait se lasser de relire *la Petite glaneuse*. Les adolescents lui parlaient de ses écrits plus étendus; et chacun d'eux, par sa prédilection particulière, donnait à l'heureux auteur de tant d'ingénieuses productions, la plus douce récompense qu'il pût ambitionner.

Je fus plusieurs fois témoin de ces honorables, de ces délicieuses jouissances de l'homme de lettres; et la trace profonde qu'elles ont laissée dans ma pensée, n'ont pas peu contribué sans doute à m'inspirer dans mes ouvrages. J'ai osé les décrire dans les *Encouragemens de la jeunesse*, où j'ai relaté la plus intéressante anecdote de la vie de Berquin; et je demande à mes lecteurs, la

permission de les y renvoyer, n'ayant ni l'habitude, ni la patience de me répéter. Elle leur prouvera qu'il n'est aucun rang dans le monde, aucunes prérogatives sociales qui soient au-dessus d'un nom répété dans tous les rangs, par tous les sexes, par tous les âges, avec une expression d'estime et de reconnaissance. Puisse le mien, être de même prononcé par les jeunes filles et les jeunes femmes auxquelles j'ai spécialement consacré mes veilles, le fruit de mes observations ! mon ambition la plus chère, j'en fais ici l'aveu, c'est de m'endormir avec l'espoir de laisser quelques traces de mon passage sur la terre.

Tout offrait à Berquin cette heureuse certitude ; et d'avance il se voyait inscrit au temple de mémoire. Il avait débuté dans la carrière littéraire, par des idylles et des romances pleines de grace et de sentiment. On chantait alors au

palais des rois et dans la cabane du pauvre :

Dors , mon enfant... clos ta paupière... etc.

Tout jeune amant , quelque passionné qu'il fût , apprenait à respecter l'objet de son amour , en répétant :

O lit charmant où ma Mirthé... etc.

Et la femme de bien que la calomnie voulait atteindre , bravait ses traits en disant avec Geneviève de Brabant :

Tel qui vous les peint infidèles ,  
Ne se plaint que de leurs vertus.

A ces essais d'une ame tendre , d'une imagination féconde en pensées délicates , succédèrent des conceptions plus étendues , des travaux plus substantiels. Berquin traduisit d'abord les *Tableaux anglais* , dans lesquels il puisa les moyens d'instruire en amusant. Bientôt

il imita la majeure partie des ouvrages de *Veiss*, moraliste allemand. Il s'appropriâ si bien les charmes de son style et la candeur de ses sentimens, qu'il répandit en France avec un succès prodigieux, ces écrits périodiques qui, sous le titre heureux de *l'Ami des enfans*, offraient d'utiles leçons cachées sous le prestige de scènes familières, inspiraient en un mot ce désir de bien faire et de devenir meilleur; et tout cela par le seul instinct de la nature, et sans les austères remontrances du pédantisme et de la routine, qui ne font que rétrécir l'ame, assombrir la pensée et détruire le germe du talent et des vertus.

Parvenu, par le produit de ses œuvres et son économie, à une honnête aisance qui lui procurait souvent le bonheur de donner, Berquin, aussi simple dans ses goûts que dans ses manières, n'eût pas échangé son humble retraite contre le palais le plus somptueux. Il n'ambi-

tionnait aucun titre, ne réclamait aucune récompense du gouvernement : et ce fut avec autant de surprise que de modestie, qu'il apprit que l'académie française venait de lui décerner le prix d'utilité. Il n'avait aucunement sollicité ce triomphe, qui lui fut annoncé devant moi, par *Ginguené*, son ami. Je vis sa figure expressive se couvrir tout-à-coup de ce vif incarnat que produit l'émotion de l'ame. Il avoua sans détour, que ce prix librement décerné, lui devenait d'autant plus cher, qu'il croyait l'avoir mérité. Il appartient au vrai talent de savoir s'apprécier soi-même : la noble candeur peut se rendre justice, sans être soupçonnée de vanité.

La renommée de Berquin était alors dans tout son éclat. Satisfait de son sort, fier de son utile et honorable carrière, ce qu'il chérissait le plus, c'était son indépendance qui le dispensait

de tout devoir assujétissant, de la plus simple démarche à faire ; et lui permettait de vivre séparé du commerce des hommes, dont les passions devenaient chaque jour plus tumultueuses. Nous touchions à cet époque funeste où l'anarchie commençait à pousser des cris séditieux, à répandre ses poisons corrupteurs. Les amis d'une sage liberté, les dignes fondateurs de l'égalité des droits civiques, se voyaient en butte aux attaques virulentes, aux morsures vénimeuses de cette faction dévastatrice qui voulait tout renverser, pour s'en approprier les débris, et faire de notre belle France encore si féconde en hommes célèbres, un repaire affreux de brigands sans courage, de magistrats sans équité, d'administrateurs sans savoir et d'administrés sans aucun frein. La famille royale était exposée dans Paris, aux dédains, aux insultes, aux menaces de ceux-là même qu'elle

avait comblés de bienfaits. Louis XVI, perdait par degrés son pouvoir et sa dignité. Son aversion pour le moindre coup d'état, et l'extrême timidité de son caractère, enhardissaient l'intrigue audacieuse et donnaient un champ vaste à l'insatiable ambition. L'héritier de son trône, le jeune dauphin comptait à peine huit printemps. Tous les jours sur la partie du jardin des Tuileries, au bas de son appartement, et qu'entourait une balustrade, le royal enfant s'amusait aux exercices de son âge. Sa figure était ravissante : il y avait dans son regard je ne sais quelle expression qui pénétrait le cœur. Berquin et moi nous nous étions plus d'une fois arrêtés, comme tant d'autres, à contempler ce jeune prince royal; et lorsqu'assis sur sa brouette remplie de sable, il se reposait en essuyant la sueur qui coulait sur sa figure charmante, et qu'alors avec cette grace



naïve de l'enfance et cette bonté ravissante empreinte sur tous ses traits, il nous gratifiait d'un sourire, nous éprouvions ce dévouement français, cet élan spontané qui, dans ce moment, nous aurait fait sacrifier notre vie, pour défendre ce rejeton de nos rois.

Cependant la tourmente révolutionnaire augmentait chaque jour : bientôt Louis XVI ne fut plus le maître dans le palais de ses pères ; et les sections de Paris qui formaient chacune une autorité, s'arrogèrent le droit de contrôler, de gouverner la maison du roi. On prétendit que le jeune héritier de la couronne, devait être élevé dans des principes de popularité, de véritable civisme ; et l'on s'occupa de lui désigner un précepteur. Un soir que Berquin s'entretenait avec moi, dans notre paisible retraite, des progrès effrayans de l'anarchie et des maux que produit la faiblesse des rois, accourt le proprié-

taire de l'hôtel, ivre de joie; il apprend à l'ami des enfans que sur la proposition de la section Saint-Joseph, il vient d'être désigné par toutes les autres, pour être le précepteur du fils de Louis XVI. Berquin pâlit de surprise, de frayeur; et me serrant la main, il laisse échapper ces mots : « Je suis » perdu; car j'aimerai cet enfant.... » Paroles mémorables et touchantes ! admirable aveu de l'ame la plus noble et la plus dévouée à l'honneur de son pays !

Bientôt cette nouvelle répandue dans tout le quartier, attire un grand concours d'habitans chez Berquin. Les uns le félicitent de la justice qu'on a rendue à son mérite; les autres félicitent plus encore le monarque, d'avoir pour guide et pour instituteur de son fils, le plus habile interprète de la nature et le meilleur des hommes. Mais de tous ces hommages, ce qui flattait

le plus celui-ci, c'était la joie, c'était le triomphe des enfans dont il était environné, répétant à l'envi les éloges les plus ingénus et formant des vœux pour la gloire et le bonheur de leur ami.

Berquin passa le reste du jour dans la plus cruelle agitation. Il se voyait déjà placé entre les anarchistes et le jeune prince royal, cherchant à le garantir de leurs atteintes dangereuses, et résolu de lui servir de bouclier dans tous les dangers dont il serait environné. « Ah ! pourquoi, » me disait-il, « vient-on m'arracher à ma vie solitaire, à mes chères habitudes ? je suis si peu fait pour la cour ! j'y serai si gauche et si mal à mon aise ! ah ! c'en est fait pour jamais de mon repos, de mon bonheur. — Rassurez-vous ! » lui dis-je : « le poste éminent où l'on vous appelle, est de nature à exciter l'envie, à chatouil-

» ler l'ambition. Ne faites aucune dé-  
» marche : ne vous montrez point en  
» public, d'ici à quelque temps ; et  
» peut-être, malgré votre renommée  
» et le choix libre du peuple, vous  
» échapperez à l'honneur qu'on veut  
» vous faire ; et vous éviterez le dépôt  
» sacré qu'on prétend vous confier. »

En effet, l'ami des enfans retiré dans son humble demeure, évitant avec soin tout ce qui pouvait le mettre au grand jour, apprit bientôt qu'on avait placé auprès du fils de Louis XVI, un autre instituteur que lui. Le calme aussitôt revint dans son ame : il reprit avec sécurité ses travaux chéris ; mais sa bonté naturelle lui faisait dire quelquefois, tout en se félicitant de n'être point chargé de l'instruction du dauphin : « Pourvu qu'on ait mis un honnête » homme auprès de ce royal enfant ! »

J'ai cru devoir rapporter fidèlement cette anecdote, en offrir tous les dé-

tails, parce qu'elle seule donne une juste idée du noble caractère de Berquin; parce qu'elle prouve que l'ami des enfans fut toujours sans ambition, comme sans envie. Le vrai mérite qui sent toute son influence et son utilité, craint d'être distrait de ses occupations qu'il n'échangerait pas contre le pouvoir et les honneurs. Rien ne peut remplacer, pour le vrai philanthrope, l'indépendance qu'il ne doit qu'à son travail et à sa juste renommée.

Berquin devint un des premiers rédacteurs du *Moniteur*, de ce redoutable et précieux dépôt de tous les événemens et de toutes les opinions; de cette galerie parlante de tant d'hommes d'état, victimes de leur zèle; de publicistes égarés, d'orateurs corrompus, d'intrigans démasqués; en un mot, de ces *annales civiques* où l'impartiale vérité fait justice de chaque réputation, assigne les rangs et donne à chacun,

le prix du bien , ou du mal qu'il a fait.

L'ami des enfans, en traçant pour la postérité ces grands mouvemens historiques , éprouvait une souffrance , une terreur dont souvent il me faisait part. Sa plume si naïve et si naturelle , vacillait dans sa main, quand il lui fallait peindre le flux et le reflux des passions qui , à cette époque , faisaient présager les plus horribles tempêtes. Il ne put résister à voguer au milieu de tant d'orages , et reprit ses pinceaux chéris , ses couleurs accoutumées. Il se joignit à *Ginguené*, à *Grouvelle*, pour fonder un écrit périodique dont le style et les principes pussent contraster avec les vociférations et les grossières esquisses du *Père Duchêne*. Berquin osa neutraliser les poisons que répandaient parmi le peuple les feuilles impudiques de cet éhonté saltimbanque , en créant *la Feuille villageoise* qui , pendant qu'on exaspérait les habitans des villes,

porterait du moins dans les campagnes cet esprit de concorde et ce respect pour les mœurs, préservatif de la contagion générale.

Berquin se livrait à cette honorable entreprise avec tout le zèle dont il était capable. Son nom, son style toujours simple, attachant, et sa douce philanthropie, donnèrent à ce nouvel écrit périodique une vogue qui semblait s'accroître chaque jour, lorsque les fauteurs de l'anarchie, déjà tout-puissans, arrêterent le cours de ces feuilles qui répandaient dans les hameaux, les principes d'une morale pure et d'une sage liberté. Berquin fut dénoncé comme *girondin*, parce qu'il recevait chez lui plusieurs députés de Bordeaux, ses dignes compatriotes. On l'accusa de s'entendre avec eux pour s'opposer au renversement de l'aristocratie : on lui fit même un crime d'avoir été désigné pour être le précepteur du jeune dau-

phin ; on chercha , par la plus atroce calomnie , à déprécier ses ouvrages si répandus , non-seulement en France , mais dans l'Europe entière. On leur attribua des idées nuisibles à la cause du peuple , un attachement coupable aux anciens préjugés , une tendance évidente à soutenir , à défendre les droits de l'autel et du trône ; enfin sa personne fut menacée , et il ne put que par la fuite , se soustraire aux fureurs de ceux-là même dont les enfans lisaient encore ses ouvrages. Le chagrin qu'il éprouva fut profond : il épuisa ses forces qu'avaient affaiblies ses efforts généreux et un travail trop assidu. Il ne répondit que par un silence modeste , aux anarchistes jaloux de ses succès ; car à cette époque , toute renommée attirait la proscription. Il ne tarda pas à être vengé par l'opinion publique , à se voir défendu par ces mêmes ouvrages , que déchiraient sans pitié la



licence et l'envie; et revint à Paris où il revit avec joie sa paisible retraite. Il crut toutefois s'apercevoir, lorsqu'il était forcé de quitter sa demeure, d'un espèce d'embarras et de crainte qu'inspirait sa présence. Les enfans du quartier, qu'il aimait tant, auxquels il avait consacré toutes ses veilles, ne s'arrêtaient plus sur son passage. Quelques-uns même, pour obéir à leurs parens qu'aveuglait l'esprit de parti, quelques-uns ne voyant plus en lui qu'un *fédéraliste*, qu'un *girondin*, tournaient la tête à son aspect, pour éviter de le saluer. L'ame expansive de Berquin fut déchirée : l'habitude d'être aimé devient le premier besoin du cœur; et ce besoin pour l'auteur de tant de tableaux attachans, pour le fidèle ami de l'enfance, ne pouvant plus trouver d'aliment, le conduisit au tombeau. Il s'éteignit comme une douce lumière à qui manque tout-à-coup ce qui la fai-

sait luire. Il légua la majeure partie de ce qu'il possédait, à de pauvres familles; mais son legs le plus beau, le plus durable, où se trouvent réunis les trésors de l'esprit et de l'ame, ce sont ses ouvrages qu'en vain l'aveuglement révolutionnaire voulut proscrire; qu'en vain les grands faiseurs, les soi-disant esprits forts, traitèrent d'enfantillages, de *niaiseries*; les nombreuses productions de Berquin, sont encore et seront toujours dans les mains de tous ses petits amis. Tant qu'il se trouvera des cœurs purs et dégagés de tous préjugés de partis ou de coteries, Berquin amusera, instruira, guidera le premier âge; son nom sera chéri, salué par tous ceux qui savent raisonner et sentir; sa tombe modeste ne sera point isolée; chaque jour seront renouvelées les fleurs qu'y dépose la jeunesse reconnaissante; et les mânes paisibles de l'écrivain le plus utile et du meilleur des

hommes, exhaleront de la terre légère  
qui les couvre, ces paroles de Salluste :  
« Les détracteurs s'éloignent; le mérite  
» seul reste; et son ascendant croît  
» d'âge en âge. <sup>1</sup> »

<sup>1</sup> *Demtis obtrectionibus ipsa se virtus magis,  
magisque extollit....*





RÈGNE

**DE LA TERREUR.**

—

Comment les retracer avec fidélité, ces temps affreux où l'exécrable anarchie avait brisé tous les liens, rompu toutes les digues et du bon sens et de la raison, avili tous les cœurs, épouvanté toutes les consciences ? Comment donner une juste idée de ce cahos épouvantable, de cette horrible tempête

décimant la population; de cette inconcevable frénésie de tout détruire pour rebâtir avec des larmes, du sang et de la boue? Comment peindre la plus brillante, la plus aimable nation de l'univers, transformée tout-à-coup en bandes éhontées de dénonciateurs affamés, de saltimbanques politiques, de populaciers ambitieux, d'envahisseurs de souveraineté? Comment énumérer enfin tant d'erreurs, d'absurdités et de crimes qui s'entassaient chaque jour, comme par une magie infernale, et qu'enduraient tête baissée et frémissant de stupeur, les plus nobles ames formant l'immense majorité de la nation?... Tant sont frappantes de vérité ces paroles que faisait entendre au sein des discordes civiles, un des plus grands historiens de l'antiquité : « Tous » jours dans un gouvernement, ceux » qui n'ont rien, envient les bons, » exaltent les méchants, crient contre

» tout ce qui est ancien, désirent avec  
» ardeur tout ce qui est nouveau <sup>1</sup>. »

J'avais été nommé par le corps électoral d'Indre-et-Loire, un des administrateurs de ce département, que présidait alors mon digne et courageux beau-père. Il fut bientôt désigné comme fédéraliste, et à ce titre, il gémit pendant quinze mois dans les prisons où l'on entassait pêle-mêle tout ce qui s'opposait à la tyrannie révolutionnaire. Ce fut par un miracle incompréhensible que je n'éprouvai pas le même sort; car soit à la réunion populaire qui avait lieu tous les jours, soit dans les places publiques de la ville de Tours où j'allais souvent dissiper des attroupe-ments, apaiser des émeutes, je ne cessais de répéter au peuple qu'on

<sup>1</sup> *Semper in civitate, quibus opes nullæ sunt, bonis invident, malos extollunt, vetera odere, nova exoptant.....*

cherchait à corrompre , et dont j'avais le bonheur d'être aimé , ce que Salluste adressait aux Romains qu'on voulait faire renoncer à leur ancienne indépendance : « Vous la masse de la nation , souffrirez - vous qu'on vous passe de main en main , comme un vil bétail , ne conservant plus rien de ce que vous ont laissé vos pères<sup>1</sup>? »

Cette courte harangue dont la vive expression ne pouvait être sans effet sur les bons et paisibles habitans du jardin de la France , m'attirait tous les suffrages , m'environnait d'une confiance et d'une estime qui me procuraient les forces nécessaires pour combattre les agens de la terreur. Je ne décrirai point ici tout ce que m'inspira le vrai patriotisme ; et ce que j'eus le

<sup>1</sup> *More pecorum , vos multitudo , singulis habendos fruendosque præbetis , exuti omnibus quæ majores reliquère....*

bonheur d'oser pour préserver la ville de Tours des assassinats révolutionnaires que semblait provoquer le voisinage de la Vendée. Plus le danger devenait imminent, plus je m'y dévouais avec courage et résolution. Ni les conseils d'amis prudents, ni les menaces des puissans du jour, ni surtout les larmes de mon excellente mère qui n'avait plus que moi pour soutien, pour consolation, ne pouvaient arrêter l'élan de mon ame, tempérer l'exaltation de mon dévouement à la cause sacrée des nombreuses familles dont j'étais environné. C'était surtout lorsque j'avais la jouissance de sauver des ci-devant nobles et de grands propriétaires, que je faisais rugir la haine de leurs persécuteurs, que j'exaspérais ceux qui voulaient les dépouiller; car la peine de mort à cette horrible époque, emportait la confiscation des biens. Que de menaces, grand Dieu! il me fallut braver! que de dé-



nonciations il me fallut combattre ! à combien de passions et d'intérêts particuliers je me vis opposé ! Oh ! quelle étude désespérante je fis alors du cœur humain ! Sans le dévouement héroïque des femmes de tous les rangs, de tous les âges ; sans leur inépuisable constance à servir le malheur, je n'eusse pas eu peut-être la force de supporter la barbarie et l'avilissement des hommes qui m'offraient alors l'affreux spectacle de loups affamés pénétrant dans une bergerie. Il me fallut donc me résigner aux morsures venimeuses des uns, aux affreux rugissemens des autres, pour les empêcher de fondre sur leur proie. Que d'orages s'amoncelaient chaque jour sur ma tête ! que de calomnies inventées, de fausses suggestions répandues !... Mais au milieu de ce combat terrible et sans cesse renaissant, le destin me ménageait une honorable et douce récompense... Parmi les dénon-

ciations qui pleuvaient sur mon bureau de travail, je remarque un écrit de la main d'un nommé *Héron*, agent du comité de sûreté générale, qui signalait à l'administration du département d'Indre-et-Loire l'honorable famille *Mercier*, dont le chef échevin de la ville de Paris, à l'époque de la révolution, venait d'acheter la terre de *La Plaine*, située à une lieue de la ville de Tours, sur les coteaux de la Loire. La femme de cet ancien magistrat alors sexagénaire, était encore dans tout l'éclat de la beauté; ce qui chez elle ne pouvait être comparé qu'à la grace la plus ravissante, à l'esprit le plus fin dont elle offrait le rare et séduisant assemblage. Femme d'un échevin de Paris, anobli au sacre de Louis XVI; répandue dans la plus haute société de la capitale, dont elle faisait le charme et l'ornement; possédant enfin une belle fortune: que de motifs pour être au rang des sus-

pects, pour exciter la convoitise des révolutionnaires!... Je résolus donc de prendre moi-même les renseignemens nécessaires sur ces nouveaux dénoncés; et je me rendis à la délicieuse habitation de La Plaine où je trouvai la réunion des meilleurs citoyens, de ces bons et loyaux négocians d'autrefois, aucunement imbus des préjugés du rang et de la naissance; partisans sincères et dévoués de l'égalité des droits civiques, de l'extinction des privilèges; et n'ayant quitté Paris que pour se soustraire aux plaintes, aux murmures des mécontents dont ils ne partageaient ni les erreurs ni les principes.

Je ne savais à quoi pouvoir attribuer la cause de suspicions aussi fortement manifestées par l'agent du comité de sûreté générale; mais j'en eus l'explication de madame Mercier elle-même dont l'élocution piquante et la gracieuse malice avaient un charme inexprimable. Elle

m'apprit que ce même *Héron* devenu l'agent secret des tyrans de la France, était le débiteur de son mari, d'une somme assez importante ; et qu'il s'était pris pour elle d'une grande et malheureuse passion à laquelle elle avait eu la cruauté de ne pas répondre ; et que plein de ressentiment contre une honnête femme qui avait trouvé plus naturel de rester fidèle à ses devoirs, que de s'abandonner à un vil intrigant, celui-ci cherchait à s'en venger, en lui faisant couper la tête : moyen naïf et commode mis en usage à cette époque, parmi les grands faiseurs du jour, pour se défaire de ceux qui osaient leur déplaire, ou avec lesquels ils avaient des comptes à régler.

On conçoit sans peine que je formai la résolution de mettre cette honorable famille à l'abri des poursuites d'un homme dont la perfidie m'était démontrée ; et comme l'exercice de la police

générale était encore entre les mains de l'administration de chaque département, je parvins à mettre la famille Mercier sous la sauve-garde des hommes d'honneur qui tenaient avec moi, dans la ville de Tours, les rênes du gouvernement. Mon dévouement toutefois fut mis à une forte épreuve. Un membre de la convention envoyé par elle dans tous les départemens de l'ouest; vint établir sa résidence à Tours. C'était un de ces hommes dont la bonté naturelle était comprimée par la crainte; et qui s'armait d'une apparente rigueur, pour intimider ceux qui auraient le courage de l'entraver dans la mission cruelle dont il était chargé. Peu de jours après son arrivée, il me fit venir dans son cabinet particulier; et me reçut avec la plus révoltante dureté, me traitant de vil suppôt des ennemis de l'état; et me menaçant de me faire plomber la cervelle... Je lui répondis

par un grand éclat de rire ; et le toisant à mon tour de la tête aux pieds d'un air qui le déconcerta , je lui dis que je le défiais de me faire fusiller, ainsi qu'il avait la gracieuseté de m'en faire la menace ; et que je n'avais qu'un mot à dire, qu'un signe à faire, pour être entouré dans l'instant même de trois à quatre mille gardes nationaux qui ne laisseraient jamais porter les mains sur leur compatriote et leur ami. « Je suis ici plus fort que toi : » ajoutai-je avec un ton calme et un sourire ironique. « Crois-moi, quitte ce masque pénible qui sied mal à ta figure où je crois démêler quelques traces d'homme de bien : nous sommes seuls ; personne ne peut nous entendre ; parlons à demi-voix ; et laisse-moi te sauver toi-même d'une mort inévitable , si tu étais assez insensé pour attenter à mes jours. Depuis plusieurs mois j'en ai fait le sa-

» crifice , mais je suis bien déterminé à  
» vendre cher ma vie que je crois utile  
» à mes semblables ; et que toi-même  
» honoreras peut-être , quand je t'aurai  
» détrompé. »

Je l'instruisis donc que dix habitans de la ville de Tours , appartenant aux plus honorables familles plébéiennes , tous fils de magistrats et de légistes , de riches commerçans et de grands propriétaires , avaient , à l'exemple des trois illustres Suisses réunis au valon de *Rieden* , formé dans l'île *Simon* , à peu de distance du pont de Tours , par une belle nuit d'automne , une fédération tendant à préserver , au péril de leurs têtes , le jardin de la France des ravages révolutionnaires : que pour cela les dix confédérés , forts de talens oratoires , d'un inaltérable dévouement et d'une grande popularité , avaient fait , les mains enlacées , et les yeux levés au ciel , qu'ils prenaient pour garant , le

serment inviolable de remplir les emplois les plus importans , les postes les plus périlleux , pour en écarter les agitateurs ; de se porter partout où la sédition pourrait naître , afin d'éclairer le peuple sur ses véritables intérêts ; de former en un mot un faisceau civique soutenu par les chefs de la force armée, afin de repousser tous les agens de la terreur..... « J'ai l'honneur , ajoutai-je, » d'être un de ces fédérés ; et je ne » cesserai de leur appartenir, que lors- » qu'un horizon moins sinistre viendra » luire sur ma patrie ; ou lorsque j'au- » rai cessé de vivre en la défendant. Tu » nous trouveras toujours disposés à » faire le sacrifice de nos fortunes , de » notre repos et de notre existence , » pour le maintien de l'ordre public ; » et nous te seconderons de tous nos » efforts , à combattre les ennemis de » la France ; mais si tu nous comman- » des des meurtres , si tu as promis de



» faire couler le sang dans nos murs,  
» crois-moi, fuis au plus vite ; car à  
» l'instant même tu paierais de ta tête  
» l'affreuse mission dont tu te serais  
» chargé... Je m'expose, je le sais, en  
» te parlant de la sorte ; mais, je te le  
» répète, j'ai fait le sacrifice de ma  
» vie ; et c'est à toi, d'après les aveux  
» que je te fais, à te décider sur le rôle  
» que tu veux jouer parmi nous. — Ce  
» sera celui de votre admirateur et de  
» votre ami, » me répondit le procon-  
sul en me tendant la main. « Si les prin-  
» cipaux habitans de chaque chef-lieu  
» de département en France, avaient  
» votre énergie et votre patriotisme,  
» le règne de la terreur serait terminé  
» sous peu de temps. Crois bien qu'il  
» me pèse autant qu'à vous, et que le  
» masque dont je suis forcé de me ser-  
» vir, me brûle souvent le visage ; mais  
» il est indispensable à mon salut....  
» Moi attenter à tes jours ! va, ils me

» sont devenus trop chers, trop res-  
» pectables.... L'épanchement de ton  
» ame brûlante provoque celui de la  
» mienne : ne trahis pas mon secret ;  
» il est devenu le tien.... Et je ne puis  
» résister à presser sur mon cœur un  
» véritable ami de l'humanité. » A ces  
mots, il me tend les bras : je m'y pré-  
cipite ; et nos larmes se confondent...  
Cet excellent homme se nommait *Guim-*  
*berteau*, député de la Charente. Je croi-  
rais manquer à la reconnaissance, si je  
laisais échapper ici l'occasion d'hono-  
rer son souvenir.

A partir de cet heureux moment, le  
calme revint dans mes esprits ; un rayon  
d'espérance fit luire à mes yeux un ave-  
nir moins effrayant. Je devins le confi-  
dent et le conseil secret du proconsul  
dont je savais interpréter les dehors  
sévères qu'il était obligé de prendre,  
pour couvrir ses généreux desseins.  
Souvent même il affectait de me heurter

avec rudesse à l'administration départementale, et surtout au club populaire, afin d'écarter tout soupçon de notre intimité qui, divulguée, nous eût infailliblement conduits tous les deux à l'échafaud. Mais nous nous comprenions d'un geste, d'un coup-d'œil. Que de pièges astucieux je lui fis découvrir ! que de maux j'eus le bonheur de lui faire éviter ! J'en reçus bientôt le plus doux prix : il parvint à faire rendre la liberté à mon digne beau-père qui vint reprendre ses fonctions ; et me seconda puissamment à mettre l'honorable famille Mercier à l'abri des poursuites de leur vil dénonciateur dont *Guimberteau* se fit un devoir de dévoiler l'infâme conduite au comité de sûreté générale ; et qui fut réduit à aller cacher sa disgrâce en pays étranger.

On devine aisément que mes relations avec la famille Mercier devinrent plus fréquentes. Toutefois je ne la visi-

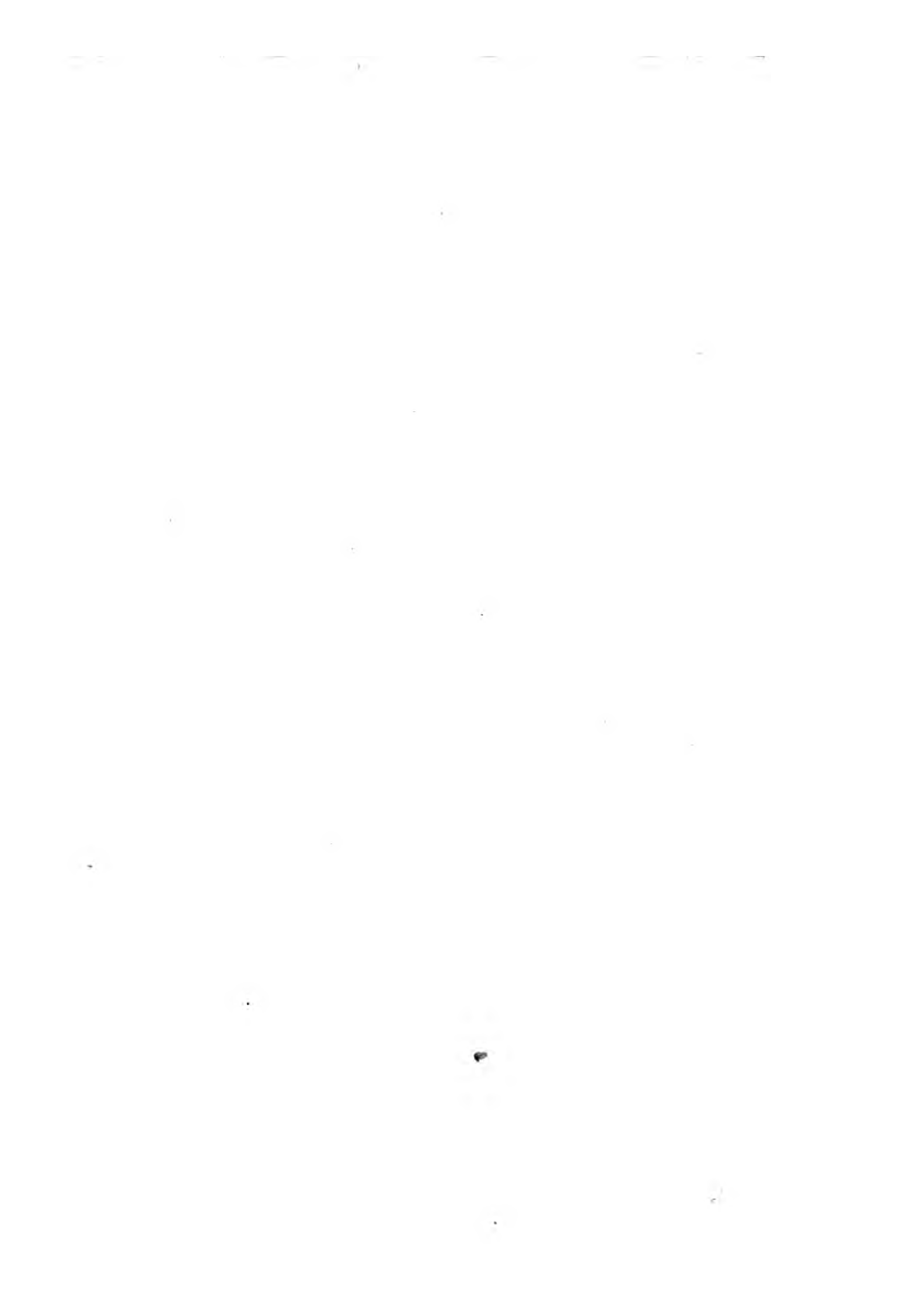
tais qu'avec discrétion, tant j'étais entouré d'espions et d'agens de l'anarchie, qui ne cherchaient que l'occasion de me dénoncer. « *Vile espèce*, comme dit » Tacite : *formée pour la ruine publique*<sup>1</sup>. » — Madame Mercier dont la brillante imagination et l'habitude constante d'être chérie, admirée, semblaient écarter d'elle tout danger, n'avait pu toutefois s'empêcher de frémir à celui qu'elle avait couru ; elle ne cessait de nous témoigner à mon beau-père et à moi, tout ce que la reconnaissance a de plus flatteur. Ce sentiment établit entre ceux qui en connaissent les charmes, une mutuelle jouissance à laquelle il est difficile de résister ; et je m'abandonnai d'autant plus facilement à la société de cette dame devenue la *Sévigné* de la Touraine, que j'y trouvais

<sup>1</sup> Delatores, genus hominum publico exitio repertum.

beaucoup de souvenirs de Paris, cette gracieuse urbanité qui bannie de toutes les réunions publiques, s'était réfugiée dans l'intérieur des familles. Dès que la nuit couvrait de son ombre tutélaire les belles rives de la Loire, je les parcourais en secret, et j'arrivais au bout d'une heure de marche, au délicieux séjour de La Plaine, où je me délassais des travaux de la journée; où je racontais ce que j'avais fait avec *Guimberteau*, pour adoucir le sort des prisonniers, et calmer la terreur des innocens accusés. Mes récits étaient la fidèle expression de mon ame que je sentais chaque jour s'agrandir davantage : ils produisaient, à ce moyen, une impression dont je ne me doutais pas moi-même; en un mot je m'impatronisai dans cette honorable et nombreuse famille au point que je fus remarqué d'une dame *Langlois*, tante de madame Mercier qu'elle avait élevée avec sa fille unique *Eugénie* dont la

beauté ravissante avait été citée dans la capitale, et qui joignait à ce don précieux de la nature, une ame expansive à laquelle il était difficile de ne pas rendre hommage. J'avais éprouvé à son premier aspect, une vive émotion, par certains traits de ressemblance qu'elle avait avec l'ange adoré que j'avais perdu depuis près de deux ans; mais qui toujours était présent à mon souvenir. Je retrouvais la belle chevelure blonde d'Antoinette Grétry, ses grands yeux d'une expression pénétrante, sa taille svelte aux mouvemens nobles et gracieux, son port de tête d'une imposante dignité et pour ainsi dire, le même son de voix; mais ce n'était plus ce reflet enchanteur de la fille d'un homme célèbre, ce n'était plus enfin ce que la mort m'avait ravi, ce que j'étais certain de ne plus rencontrer sur la terre... Je résistai donc à ce premier mouvement qu'inspire une belle personne; et je

n'eus pas d'abord la moindre idée que le destin m'offrait celle qui devait enchaîner, embellir mes destinées. *Eugénie-Rével* (elle était fille d'un premier lit), n'eut pas, de son côté, la moindre pensée que je pourrais devenir son mari. Il est de ces affinités que le hasard prépare sans qu'on s'en doute : il est de ces rapports que forment les circonstances, mille riens qui s'entassent insensiblement, et font naître un désir d'union, là où l'on ne voyait qu'une communication sociale. Eugénie Rével, belle-fille d'un maître des comptes, répandue dans la haute magistrature, habituée à tous les prestiges de l'opulence; proche parente et amie d'enfance de la brillante madame Mercier si courue, si fêtée dans Paris : Eugénie Rével, en un mot, ne pouvait voir en moi qu'un jeune auteur dont la carrière était interrompue par la tempête révolutionnaire; qu'un jeune plébéien se







EUGÉNIE REVEL.

*Page 77.*

Publié  
par Louis Janet

pays qu'elle habitait, des fureurs révo-



EUGÉNIE RÉVEL.

*Page 77.*

Publié  
par Louis Janet.

dévouant au salut de son pays, mais exposant, par cela même, sa liberté, sa modique fortune, son repos et sa vie.

Cependant je ne tardai pas à m'apercevoir que madame Langlois, mère de la belle Eugénie, et dont la santé se trouvait affaiblie par les terreurs qu'elle avait éprouvées dans Paris, me faisait un accueil remarquable, soit par la haute idée que lui donnait de moi mon dévouement à la cause des nombreuses victimes de l'anarchie, soit par cette franchise de cœur et ces habitudes du grand monde que m'avaient procurées mes premiers succès dramatiques. Un heureux hasard voulut que cette dame si distinguée avait assisté dans la loge de madame Mercier, sa nièce, à la première représentation de *Pierre-le-Grand* : elle était enthousiaste du talent de Grétry ; et son jeune collaborateur s'occupant sans relâche à préserver le pays qu'elle habitait, des fureurs révo-

lutionnaires dont elle avait une si grande frayeur, lui paraissait un phénomène qui l'intéressait vivement. Jamais je ne l'abordais sans recevoir de ces éloges qui partent du cœur ; de ces protestations de haute estime ; et toujours elle savait y joindre, avec une expression ravissante, la certitude que j'en aurais la récompense. Sa fille, qui l'entourait des plus tendres soins, unissait alors ses prédictions à celles de sa mère ; et je m'imaginai lire dans ses beaux yeux que c'était là qu'était la récompense qu'on daignait me prédire.

Plusieurs mois se passèrent dans ces délicieuses communications, où, pour nous distraire des orages de la terreur, nous recourions au prestige consolant des arts. Eugénie exécutait sur la harpe les morceaux les plus remarquables des partitions modernes ; et lorsqu'elle chantait avec expression les beaux airs dont Grétry avait embelli *Pierre-le-*

*Grand*, j'éprouvais une secrète émotion dont il m'était impossible de me défendre. La musique était entremêlée de lectures attachantes. Je travaillais à cette époque, autant que mes laborieuses fonctions pouvaient me le permettre, je travaillais à ma pièce intitulée : *Léonore, ou l'Amour conjugal* : trait sublime d'héroïsme et de dévouement d'une des dames de la Touraine, dont j'avais eu le bonheur de seconder les généreux efforts ; ouvrage qui, peu de temps après le règne de la terreur, eut au théâtre Feydeau un succès de vogue, tant par l'expression vraie de la musique de *Gaveaux*, que par l'admirable talent de madame *Scio*, devenue la nouvelle *Saint-Huberti* de notre scène lyrique. Ce fut donc à La Plaine que je fis la première lecture de cet ouvrage : elle produisit un effet très remarquable sur tous mes auditeurs ; mais aucun d'eux ne me parut sentir aussi vivement le

noble élan de mon héroïne, que la belle Eugénie. Ses regards attachés sur les miens, semblaient me dire qu'elle ne serait pas moins dévouée à son époux, que ne l'était *Léonore*; et je crus entendre en ce moment l'ombre d'Antoinette Grétry me dire tout bas : « Voilà » celle qui seule peut me remplacer » dans ton cœur. » Un tressaillement involontaire s'empara de moi, lorsque mademoiselle Rével vint me féliciter sur ma pièce, et surtout sur le choix du sujet. Elle-même ne put réprimer le trouble extrême qu'on remarquait dans tout son être; et la clairvoyante madame Mercier ne douta plus que nous éprouvions l'un et l'autre un secret sentiment, une parfaite sympathie qu'elle projeta de diriger de manière à produire une union qui devenait l'objet de ses vœux. Quelques jours après, en effet, cette femme adorable qui fut, pendant trente ans, ma plus aimable et ma plus

digne amie, me confia que sa cousine avait éprouvé l'impression la plus profonde à la lecture de mon ouvrage ; et que cette impression était de nature à laisser dans son ame une trace qui ne s'effacerait jamais. A ces mots, elle me fit, avec toute la grace et la délicatesse qui la distinguaient, plusieurs questions sur mes projets de destinée future, et finit par m'avouer que toute sa famille serait heureuse de me confier le bonheur de sa chère Eugénie. Je répondis que je n'aurais jamais osé, sans un pareil aveu, porter mes regards aussi haut ; mais, qu'encouragé par une autorisation aussi flatteuse qu'honorable, je m'abandonnerais avec plus d'espérance au penchant qui m'entraînait, et dont il ne m'était plus permis de faire mystère.

Dès le soir même je me fis un devoir de tout révéler à mon beau-père, à mon guide chéri : je le trouvai prévenu lui-



même en faveur de mademoiselle Rével dont il avait étudié les goûts, le caractère, et dont surtout il avait remarqué la piété filiale. Jamais, en effet, une tendre fille n'avait entouré sa mère de soins plus assidus, de prévenances plus touchantes; et cette vertu, bien qu'elle ne soit qu'un devoir, n'avait pas moins excité mon admiration. Il fut donc arrêté que la proposition de mariage serait faite par mon père adoptif: il ne tarda pas à s'en acquitter avec cette franchise de cœur et cette ivresse qui prouvaient qu'en s'occupant de mon bonheur, il assurait le sien. Sa demande fut agréée avec la plus flatteuse cordialité. Madame Langlois témoigna combien elle était heureuse de voir le sort de sa fille se fixer pour toujours; et soit désir de hâter un si doux moment pour une mère, soit pressentiment que la maladie dont elle était atteinte, devait la conduire au

tombeau, elle voulut que ce mariage fût célébré promptement. Mon guide prudent lui représenta que ce serait exciter de sérieuses dénonciations contre moi, et m'exposer à de nouveaux dangers ; que les agens secrets de la terreur ne manqueraient pas de dire que si je m'étais montré le défenseur et le garant de la famille Mercier, c'était moins par justice, que par un amour ambitieux ; qu'enfin la tourmente révolutionnaire étant à son comble, et, par cela même, ne pouvant durer longtemps, il fallait remettre ce mariage à une époque où l'on pourrait en savourer sans crainte toutes les jouissances. Cet avis prévalut, et l'on convint, pour plus de sûreté, de le tenir secret, dans la crainte que sa révélation n'attirât des orages et ne troublât deux familles.

Cependant la maladie de madame Langlois faisait chaque jour des progrès effrayans ; et les gens de l'art

consultés, déclarèrent qu'il y avait un épanchement dans la poitrine. La malade n'eut plus alors qu'un désir, ce fut de retourner à Paris, quelque tourmenté qu'il fût, et de se remettre dans les mains d'un médecin célèbre, son ami depuis trente ans. Un hasard favorable voulut qu'à cette même époque, mon excellent beau-père fut envoyé par l'administration départementale auprès du ministre Rolland, pour prévenir les malheurs d'une disette qui déjà se faisait sentir. Il offrit à madame Langlois de l'emmenner en poste avec sa fille, et d'être leur protecteur et leur garant pendant le voyage. Sa proposition fut acceptée ; et le départ précipité d'Eugénie Rével, me rappelant celui d'Antoinette Grétry pour Lyon, j'éprouvai, par cet étrange rapprochement, un trouble qui tout à la fois me retraçait l'ange que j'avais perdu, et me faisait suivre avec une pensée douloureuse,

le second ange qui s'éloignait de moi.

Mes pressentimens n'étaient pas vains : dix à douze jours à peine s'étaient écoulés depuis le départ de mon beau-père, qu'il m'apprit que le sort de la malade venait d'être prononcé par une assemblée de médecins qui, d'une voix unanime, avaient déclaré que l'hydropisie de poitrine était formée, et que ma future belle-mère n'avait au plus qu'un mois à vivre. Il ajoutait que cette femme charmante, calme et résignée, n'avait qu'une seule pensée : c'était de déposer sa fille dans mes bras avant de quitter la vie ; que son cœur m'appelait sans cesse ; et qu'elle m'attendait avec toute l'impatience que peut inspirer l'amour maternel. Je communiquai cette lettre à mes chers confédérés dont j'avais juré de ne point me désunir : ils furent les premiers à reconnaître qu'il m'était impossible de ne pas répondre à un si tendre, à un si

honorable appel ; et je partis muni du consentement de ma mère, et d'un passe-port visé par le représentant du peuple *Guimberteau* ; mais sous la promesse que je resterais à Paris le moins de temps possible, tant ma coopération était nécessaire pour résister aux infernales machinations des révolutionnaires.

J'arrivai donc auprès de madame Langlois et de ma belle fiancée avec lesquelles mon beau-père avait d'avance, par ses soins et sa bonté, préparé les liens qui devaient nous unir. La malade pressait notre mariage : chaque jour elle sentait ses forces diminuer. Mais comment satisfaire à son impatience ? Tous les temples catholiques étaient désertés, leurs ministres proscrits et cachés : le moindre exercice du culte devenait un crime qui conduisait dans les fers ou à l'échafaud. Le seul autel où deux nouveaux époux

prononçaient le serment de s'aimer et d'être fidèles, était une estrade élevée dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville, au bas d'une énorme statue de la Liberté. Là un officier municipal en vile carmagnole et le bonnet rouge sur la tête, lisait la loi, comme si c'eût été un arrêt de condamnation ; et recevait le *oui* sacré de trente à quarante couples placés sur des banquettes ; lesquels se confondant pour aller signer le registre de l'état civil, formaient le spectacle de ces saturnales où les Romains se livraient pêle-mêle aux orgies de la licence. Aucun vœu n'était émis en faveur des nouveaux époux ; aucune prière n'était proférée : c'était un simple accouplement charnel qui flétrissait l'ame, attristait l'imagination et faisait rougir la pudeur. Aussi, dès que nous fûmes sortis de cette halle républicaine, Eugénie et moi nous nous rendîmes auprès de sa mère ; et là, sous les aus-

pices de nos plus proches parens , témoins de nos sermens mutuels , nous reçûmes la bénédiction du vieux pasteur de l'île Saint-Louis , que poursuivaient déjà les commissaires de la section ; et qui faillit payer de sa vie , ce devoir pieux qu'il avait rempli avec autant de zèle que de discrétion .

Peu de jours après cette union qui semblait ranimer les forces de la malade , mon beau-père ayant terminé sa mission auprès du ministre Rolland , retourna prendre ses fonctions au département d'Indre-et-Loire ; me promettant bien d'obtenir une prolongation de congé du représentant du peuple Guimberteau , pour seconder ma chère Eugénie dans les soins qu'elle prodiguait à sa mère , et la préparer à une séparation cruelle qui , d'après les gens de l'art , ne pouvait tarder plus d'un mois . Cependant l'orage révolutionnaire éclatait chaque jour : l'horrible faction de la monta-

gne plus redoutable et plus terrible que le Vésuve roulant ses laves dévorantes, remplissait la France entière d'agens, d'espions et d'assassins qui portaient de tous côtés le deuil et la terreur. *Guimberteau* dénoncé comme modéré, fut rappelé par le comité de sûreté générale, et faillit payer de sa tête les bénédictions qu'il emportait du jardin de la France. Il avait été remplacé par deux infâmes proconsuls qui firent mettre la ville de Tours en état de siège, destituèrent tous les fonctionnaires publics, et convoquèrent de nouvelles assemblées électorales pour les remplacer ; mais je fus renommé à mon poste, ainsi que mes neuf confédérés, devenus si chers à tous les gens de bien ; et je reçus l'ordre d'aller reprendre mes fonctions. Il y avait trois semaines que j'avais uni ma destinée à celle de la plus belle et de la plus aimable créature. Il me fallut m'en séparer, faire un éternel



adieu à la femme si bonne et si distinguée qui m'avait donné son unique enfant, et cela dans le moment où ses forces épuisées annonçaient sa fin prochaine... Je vois encore son dernier regard maternel; je sens sa main défaillante presser la mienne, et je l'entends me dire : « N'est-ce pas que j'ai » bien fait de vous donner ma fille ? »



---

**NAISSANCE DE FLAVIE.**

Je me séparai donc, non sans un pénible effort, de ma chère Eugénie, et la laissai près de sa mère agonisante, sous les auspices de sa tante et sa marraine, madame veuve Agéron, la plus aimable sexagénaire que j'aie connue de ma vie, et dont je parlerai par la suite. J'arrivai désespéré dans ma patrie que je trouvai bouleversée et en proie à toutes les fureurs des partis que

les nouveaux proconsuls étaient parvenus à fomenter parmi le peuple. « Ils » s'attachaient, » comme dit Salluste, « à gagner tous ces chefs d'attroupe- » mens qui, pour de l'argent, étaient » toujours prêts à troubler l'état <sup>1</sup>. »

Cependant je trouvai mes confédérés toujours fermes à leurs postes; et je me joignis à eux pour combattre de tous nos moyens et de toutes nos forces les exagérations du parti révolutionnaire. Notre nouvelle nomination par le corps électoral, prouvait que nous jouissions tous de l'estime générale; et c'était cette même estime qui nous rendait suspects aux agens de la terreur. Ils résolurent donc de nous faire enlever tous les dix pendant la nuit, et de nous envoyer à Paris payer de nos têtes l'influence que nous exercions sur une

<sup>1</sup> Partim exquirebant duces multitudinum, qui pretio rem publicam vexare soliti erant.

population bonne et paisible qu'il était impossible d'égarer sans notre participation. Cet horrible complot fut répandu parmi le peuple ; et, à notre insu, se forma sur-le-champ une députation d'ouvriers au nombre de douze à quinze, qui, la chemise retroussée au-dessus du coude, le tablier de travail à la ceinture, et tous le bonnet de laine rouge sur l'oreille, se rendirent à la chute du jour, sans attroupement et sans bruit, dans les cours de l'hôtel qu'occupaient les deux membres de la convention, et leur firent demander une prompte audience au nom du *peuple souverain* : expression dont les proconsuls se servaient à chaque instant. Ils furent introduits, et l'orateur de la bande, garçon serrurier et mari de ma sœur de lait, grand gaillard de cinq pieds neuf pouces, dont les yeux noirs étincelaient à travers sa figure charbonnée, leur dit

qu'ils étaient instruits qu'on devait faire conduire à Paris , c'est-à-dire à la mort, les dix premiers fonctionnaires de la commune que les électeurs venaient d'honorer encore de leurs suffrages ; que ces citoyens étaient chéris de la classe ouvrière, tant par les noms qu'ils portaient, que par les nombreux services qu'ils avaient rendus et rendaient chaque jour au pays ; qu'enfin , si l'on ne respectait pas en eux les choix du peuple , le peuple, à son tour, ne respecterait plus ceux qui se disaient ses représentans ; et qu'à l'instant même où l'on arrêterait les soutiens, les vrais amis des honnêtes gens , les deux têtes des proconsuls tomberaient, et seraient clouées à la principale porte de la maison commune.

Cette déclaration, faite sans colère et de sang froid, appuyée par l'assentiment de quinze ouvriers qui se disaient les délégués de trois mille, fit

pâler les proconsuls , dont l'audacieuse férocité fit place au langage le plus modéré. Nous ne savions à quelle cause attribuer le nouvel accueil qu'ils nous faisaient. A cette morgue insolente , à ce ton brusque et despote qu'ils avaient eus jusqu'alors , succédaient une communication presque familière, une confiance apparente dont nous cherchions vainement à nous rendre compte... Cependant nous apercevions chaque soir un ouvrier qui , la pique en main, faisait sentinelle à la porte de nos habitations , et nous invitait à nous livrer avec sécurité au repos dont nous avons besoin. De nombreuses patrouilles de la garde civique , armes chargées , circulaient pendant la nuit dans les différents quartiers que nous habitons ; et à moins qu'on n'eût fait le sac de la ville de Tours , il était impossible qu'on s'emparât de nos personnes , et qu'on nous fit sortir de son enceinte.

On conçoit quel élan nous donnaient à remplir nos devoirs , ces véritables récompenses nationales. Elles m'embrasèrent ; elles élevaient mon ame ; et je leur dus , par la suite , et mes succès dans ma carrière littéraire , et le bonheur de ma vie... Eugénie vint me rejoindre à cette époque. Sa mère avait cessé de vivre dans la quinzaine qui avait suivi mon départ de Paris ; et dès qu'elle eut terminé des affaires importantes , elle avait éprouvé la juste impatience de se rendre auprès de moi , de revoir madame Mercier , sa sœur adoptive et sa première amie , de retrouver les douces affections de son ame aimante ; en un mot , de partager les dangers qui , chaque jour , s'élevaient sur nos têtes. La présence de ma belle et fidèle compagne me fut d'autant plus chère , que depuis quelques mois elle portait dans son sein l'heureux fruit de notre hymen. Mais ce gage

d'amour, si ardemment désiré, charmera-t-il mes yeux ? fera-t-il tressaillir mon cœur de l'ivresse paternelle ? Hélas ! tout semblait m'en refuser le présage. L'infâme *Ronsin*, général de l'armée révolutionnaire, chargé d'aller mettre la Vendée à feu et à sang, s'arrêta quelque temps à Tours, avec plusieurs bataillons des vils brigands qu'il avait ramassés. Il seconda les deux membres de la convention à se venger de la résistance qu'ils avaient trouvée parmi nous, et surtout de la frayeur que leur avait fait éprouver la députation des ouvriers. Une grande partie de ces dignes gens fut incarcérée : tous ceux dont nous avons fait prononcer juridiquement l'innocence, furent de nouveau mis aux fers ; la loi martiale fut proclamée, et les traîneurs de sabres, composant l'état-major de *Ronsin*, parcouraient les rues, les places publiques, vouaient à la vengeance



nationale tous ceux qui avaient pris le parti des fédérés , qui les avaient soutenus de leur dévouement et de leurs armes. Chaque citoyen se retirait dans son humble foyer, et n'osait plus prendre notre défense. Quelques-uns alors cédant à la stupeur qui les égarait, allaient jusqu'à nous reprocher d'avoir compromis le sort de la ville , en résistant trop obstinément aux volontés des deux conventionnels. Enfin, ce qui toujours a lieu dans les troubles civils , ceux-là même qui nous avaient approuvés , admirés , applaudis , nous blâmaient tout haut, et nous dénonçaient comme les secrets agens des ennemis de la liberté.

Cependant la saine portion du peuple , et l'universalité de la milice citoyenne , juraient de nous défendre et de nous faire un bouclier de leurs corps. Une nouvelle députation d'ouvriers se rendit auprès de Ronsin ,

et ne craignit pas de lui prédire le même sort dont ils avaient menacé les deux proconsuls, s'il ne faisait pas mettre en liberté leurs braves camarades; ils allèrent même jusqu'à lui déclarer que, dès ce moment, il était gardé à vue et leur prisonnier; que déjà la majeure partie de ses soldats étaient désarmés par la garde nationale; qu'enfin l'effervescence était au comble, et que des torrens de sang allaient couler, s'il ne se rendait pas sur l'heure aux avis qu'ils lui donnaient, à la ferme résolution que manifestait la grande majorité des habitans de repousser la force par la force.

Ronsin, tout audacieux qu'il était, sentit que sa position n'était pas tenable, et se rendit aux vœux de la classe ouvrière; mais il en conserva dans son ame féroce un ressentiment dont nous éprouvâmes bientôt les terribles effets. Il alla dans la Vendée, où il exerça tout

ce que le brigandage et la barbarie ont de plus cruel et de plus révoltant ; après ces horribles excès qui ne faisaient qu'irriter les passions et qu'exciter les vengeances , il revint à Tours à la tête d'une partie de ses soldats gorgés de sang et de rapine. Il fit de nouveau proclamer la loi martiale , et donna l'ordre d'arrêter un grand nombre de suspects , à la tête desquels étaient désignés les dix fédérés. Cependant l'administration départementale résistait à l'oppression avec un mâle courage ; et soutenue non-seulement par la garde civique , mais par la troupe de ligne en garnison , elle résolut de défendre , au péril de la vie , les nombreuses victimes désignées par Ronsin. Elle décerne donc contre lui un mandat d'amener , et le fait paraître dans son sein , au milieu d'une force imposante , ainsi que son état-major ; et lui déclare que là où se trouvent deux commissaires de la con-

vention , il n'a point d'autorité à exercer , si ce n'est sur les troupes qu'il commande. Il rugit de colère , porte la main à son sabre. Ses vils satellites l'imitent : aussitôt les gardes nationaux les entourent , les serrent de près ; et le carnage allait commencer , lorsque les deux proconsuls , amenés de force par la députation des ouvriers , pâles de frayeur , et connaissant l'énergie des administrateurs et le dévouement que leur portait toute la population de la ville et des faubourgs , ordonnent à Ronsin de se retirer et de quitter Tours sous trois heures. Il part en effet avec ses dignes affidés , jurant de s'en venger ; et court dénoncer au comité de salut public, alors dirigé par Robespierre, l'affront que lui ont fait éprouver les deux commissaires de la convention. Bientôt ceux-ci sont mandés à la barre pour rendre compte de leur conduite : ils s'éloignent en nous reprochant de

les avoir compromis, en nous accablant de leurs menaces, de leurs lâches malédictions. Peu de jours après, en effet, nous arrive un nouveau délégué du comité de salut public, atroce et digne émissaire de l'infâme tyran qui dépeuplait la France. Il ne parlait pas moins que de trois cents têtes qu'il devait faire tomber dans la ville de Tours dont il ordonnerait ensuite pillage par l'armée révolutionnaire, si l'on osait lui faire la moindre résistance. L'épouvante s'était emparée de tous les habitans : la domination de Robespierre inspirait une terreur générale ; un crêpe lugubre se répandait par degrés sur le beau jardin de la France ; et mes chers confédérés et moi nous nous attendions chaque jour à nous voir arrachés de nos demeures, de nos familles, pour grossir le nombre des victimes qui tombaient sous le fer des bourreaux. Eugénie elle-même, quoique rassurée par

le dévouement que me portait le peuple, ne pouvait s'empêcher de frémir aux vociférations des anarchistes dont s'entourait le proconsul; puis reprenant tout-à-coup sa confiance en celui qui dirige nos destinées, elle s'écriait : « Non, tu ne me seras point enlevé au moment où tu vas devenir père... » Non, Dieu ne te privera pas du bonheur d'embrasser, de bénir ton enfant... » A ces mots, mon intrépide beau-père, dont la tête n'était pas moins menacée que la mienne, nous affermissait dans notre courage, et ranimait notre espoir en nous citant cet adage d'un grand historien : « Plus les dominations sont cruelles, moins elles sont durables <sup>1</sup>. » En effet, un matin du mois de juillet que je m'abandonnais encore aux douceurs d'un

<sup>1</sup> *Cuncta imperia crudelia magis acerba, quam diuturna.*

sommeil réparateur de tant de tourmens et de travaux, Eugénie entend heurter vivement à la porte de notre appartement, et se lève haletante de saisissement, s'imaginant qu'on venait m'arracher à mon heureux foyer. Mais soudain elle fut rassurée en reconnaissant la voix de mon digne mentor qui s'écriait avec l'accent de la joie : « C'est » moi, mes enfans ; ouvrez et respi- » rez!... Le monstre a payé de sa tête » le sang qu'il a fait couler : Robes- » pierre n'est plus!... » A ces mots, il nous serre dans ses bras avec toute l'effusion paternelle, et nous apprend qu'un courrier extraordinaire envoyé à l'administration du département, vient d'apporter cette nouvelle officielle qui, déjà répandue dans la ville, y cause une allégresse qu'il est impossible de dépeindre. « Viens, » ajoute-t-il, « viens » jouir de ce spectacle, juste prix de » ton dévouement et de ton noble

» courage !... » Je l'accompagne, et nous trouvons sur notre passage tous nos concitoyens s'enlaçant et s'embrassant : jamais fête publique ne fut plus unanime et plus spontanée. Nous reçûmes, mon beau-père et moi, les félicitations de nos voisins, de nos affidés : le mari de ma sœur de lait était dans une joie délirante ; et ce ne fut que dans ce moment de renaissance générale, que j'appris tout ce que je lui devais. On conçoit combien ce brave et excellent homme me devint cher. Je lui proposai de nous accompagner à l'administration départementale à qui je le présentai comme mon libérateur ; et j'eus par la suite la jouissance de voir que ce titre lui valut un des beaux établissemens de serrurerie de la ville de Tours.

Mais ce qui me causa la plus vive émotion, ce furent les félicitations que toutes les classes des habitans adres-



saient aux dix fédérés qui, restés fidèles au pacte sacré qu'ils avaient fait, et bravant les menaces, les dangers, les dénunciations, les calomnies, avaient contribué si énergiquement au salut de tant d'honorables accusés. Que de bénédictions nous étaiens adressées au milieu des cris de l'allégresse publique ! Que de serremens de main nous reçûmes ! Que de protestations d'estime et de reconnaissance ! Ce spectacle enivrant, est encore présent à ma pensée, et me rappelle cette vérité que Tacite exprime si bien : « Le plus beau des jours, est » le premier qui suit un mauvais » règne <sup>1</sup>. »

Le mois d'août venait de commencer : déjà le beau jardin de la France était enrichi de ses belles productions ; mais la plus précieuse et la plus impa-

<sup>1</sup> Optimus est, post malum principem, dies primus....

tiemment attendue m'était réservée. Le *huit* de ce beau mois qui dore les moissons et mûrit les fruits, j'avais quitté de bonne heure Eugénie qui ressentait quelques légères atteintes du travail de la nature ; et je m'étais rendu au comité général, tenu à l'Hôtel-de-Ville, pour faire un rapport sur la mise en liberté d'un grand nombre de parens d'émigrés, qu'on désignait alors sous le titre de *suspects*. J'en offrais le tableau touchant ; j'indiquais les moyens de les délivrer au plus vite, de l'horrible oppression sous laquelle ils gémissaient.... lorsque la vieille bonne de ma mère, qui m'avait vu naître, entre dans la salle, protégée par les sentinelles qu'elle venait d'instruire du sujet de sa mission ; et me dit bas à l'oreille : « Votre femme vient de mettre au » monde la plus belle petite fille.... elle » vous attend pour vous la présenter. » Le saisissement que j'éprouve, me fait

pâlir et me coupe la voix : je veux continuer mon rapport d'où dépend la liberté de tant d'honorables victimes ; ma bouche n'est plus que l'interprète du délire où je suis, et dont je ne saurais m'empêcher de divulguer la cause. Tous mes amis m'entourent, déclarent que la séance est suspendue pendant une heure ; et m'autorisent d'un assentiment unanime à me rendre auprès de la nouvelle mère. Je cours, je vole à ma demeure ; et mon Eugénie plus belle que jamais, me désignant notre enfant, me dit d'une voix pénétrante, et avec ce calme inexprimable que produit la subite transition de la douleur à la joie :  
« Le plus grand bonheur que j'aie  
» éprouvé de ma vie, c'est de te voir  
» père, et de t'offrir ce gage de notre  
» mutuel amour. »

Comment trouver des expressions qui puissent peindre tout ce qui se passait en moi?.... avec quelle ivresse,

avec quelle avidité mes regards s'arrêtaient sur ce charmant petit être, qui n'avait pas une heure d'existence; et qui déjà semblait m'offrir mes traits, ma physionomie, mon ame, et me donner une seconde vie? oh! qu'il fut délicieux le premier baiser que je déposai sur ces lèvres de roses! qu'il fut pénétrant ce souffle filial que j'aspirai pour la première fois, quel baume vivifiant il portait dans tout mon être!.... mais ce qui mit le comble aux délicieuses sensations dont j'étais assailli, transporté, ce fut de voir cette bouche mi-close dont le premier instinct cherchait déjà le lait nourricier, humer doucement une des larmes de joie qui s'échappaient de mes yeux; et faire un mouvement si gracieux, qu'il fit dire à la garde: « Elle » a donné son premier sourire à son » père.... » Le tressaillement que j'éprouvai, fut à la fois si électrique et si enivrant, que prenant tout-à-coup

mon enfant sur mes bras, et l'élevant vers le ciel, je m'écriai : « Mon Dieu ;  
» c'est un ange que vous nous envoyez,  
» pour nous annoncer que nos dangers  
» ont cessé, que nos maux sont finis.  
» Vous avez voulu que le calme revînt  
» dans ma belle patrie, avant d'y faire  
» éclore cette tendre fleur dont vous  
» me confiez la culture.... mon premier  
» soin sera de l'instruire à vous adorer,  
» à vous rendre grace.... Conservez-la  
» bien cette fleur naissante, ce trésor  
» si précieux qui contient, mon sang,  
» mon amour, ma joie, mon avenir,  
» toute mon existence!.... Vous pou-  
» vriez me donner un fils, qui peut-être  
» eût fait mon bonheur et ma gloire ;  
» mais une fille, une fille!.... c'est l'é-  
» manation du sentiment le plus pur,  
» le plus durable que l'homme puisse  
» éprouver sur la terre. Une fille!....  
» c'est un nouveau lien qui nous atta-  
» che plus que jamais à son sexe ado-

» rable. Une fille!.... c'est le riant  
 » présage de tout ce qui doit embellir  
 » notre destinée, nous ravir dans la  
 » fleur de l'âge, nous guider dans sa  
 » maturité, nous consoler et nous sou-  
 » tenir dans la vieillesse. Une fille!....  
 » c'est l'émissaire de la mère des anges,  
 » qu'elle a chargé d'adoucir nos maux,  
 » de dompter nos passions, de préve-  
 » nir nos erreurs, de doubler notre  
 » pouvoir par l'attrait de l'obéissance.  
 » Une fille! ô mon Dieu, une fille!....  
 » ah! c'est le don le plus précieux que  
 » puisse recevoir un père de ta céleste  
 » bonté. »

A ces mots, je reporte l'enfant auprès de sa mère qui l'enlace ainsi que moi dans ses bras caressans; et après avoir rempli ces premiers devoirs d'un père, je retourne à l'Hôtel-de-Ville, m'acquitter de ceux d'un citoyen. Avec quelle force nouvelle et quelle vive expression je plaidai la cause des nombreux

détenus, surtout des jeunes mères qui allaitaient leurs enfans ! Les juges les plus austères ne purent résister à l'élan de mon éloquence paternelle : je croyais défendre et ma femme et ma fille. Jamais expressions plus touchantes, n'étaient sorties de ma bouche, ne s'étaient exhalées de mon cœur : aussi, dès le jour même, un grand nombre de victimes respirèrent enfin l'air pur de la liberté, et retournèrent dans leurs foyers.... Pouvais-je mieux célébrer la naissance de ma fille ?

Ce fut le lendemain de ce beau jour, qu'elle fut inscrite au registre des enfans du jardin de la France ; et qu'elle reçut l'eau du baptême, sous les auspices de mon père adoptif qui fut son parrain, et de la charmante madame Mercier sa marraine, qui la dota de sa grace, de son esprit et de son nom ; « *Flavie.* » Outre que ce nom me rappelait une jeune Romaine qui mourut victime

de son dévouement et de sa piété ; il me plaisait tout-à-fait , parce qu'il m'offrait à moi l'anagramme de deux mots latins qui peignaient si parfaitement l'amour que je portais à ma Flavie : « *Flamen vitæ*, le souffle de ma vie.... » Chaque fois en effet que je m'approchais du berceau de mon enfant , et que , mes regards attachés sur cette figure angélique , je la voyais sommeiller avec le calme de l'innocence , je ne respirais qu'après qu'elle avait respiré ; mon existence me paraissait tellement adhérente à la sienne , qu'on eût pu voir sur me traits , se refléter tous les mouvemens qu'elle exprimait sur les siens : c'était surtout , lorsque son regard commençait à se fixer , et qu'elle arrêtait ses yeux sur moi , que j'éprouvais ce rayon filial , cette identité ravissante qui me faisait sentir plus délicieusement encore , le bonheur d'être père. Je répétais alors le nom de *Flavie* , avec un



charme inexprimable ; et je me disais : Ah qu'elle est bien nommée !.... oui, c'est bien là, « *Flamen vitæ*, le souffle » de ma vie. »

Oh ! si je ne craignais pas d'ennuyer le lecteur, avec quelle fidélité je peindrais ici les craintes, les jouissances, les niaiseries enchanteresses de l'amour paternel ! Combien de fois, lorsque ma fille dormait, j'allai m'assurer en aspirant son souffle, en posant la main sur sa poitrine, qu'elle existait encore ! Dès qu'elle jetait des cris aigus, premier tribut de notre enfance, je voulais absolument savoir d'où elle souffrait ; et je faisais à la berceuse mille sottises questions ; qui la faisaient pâmer de rire. Lorsque je la présentais moi-même au sein nourricier de sa mère, l'abondance du lait et l'avidité de l'enfant, me faisaient craindre qu'il n'en fût suffoqué. Je portais ma Flavie dans toutes les pièces de l'appartement ; je

la descendais dans la cour de notre habitation ; je la sortais dans la rue, la faisant admirer à tous nos voisins qui avaient la bonté de me faire accroire que c'était la plus belle petite fille qu'on eût jamais vue.... Et cet intrépide ami du peuple, qui avait osé braver de féroces proconsuls ; ce fédéré fidèle, qui jamais n'avait pâli devant le danger le plus imminent, pleurait comme un insensé, remplissait avec orgueil l'humble emploi de berceuse, en répétant ces belles paroles de Sénèque : « O nature ! » par quels liens tu sais attacher les » pères à leurs enfans ! <sup>1</sup> »

<sup>1</sup> Quanto parentes sanguinis vinclo tenes, natura!..



**COMITÉ GÉNÉRAL****D'INSTRUCTION PUBLIQUE**

—

L'horrible chaos d'où sortait la France, l'avait plongée dans l'oubli de tous les liens sociaux, dans la négligence de tous les devoirs. La jeunesse livrée à elle-même, suivait les traces de ceux qui, chargés de la diriger et de l'instruire, s'égarèrent dans le tourbillon des discordes civiles. Il y eut donc dans

l'instruction publique un vide immense, un interrègne effrayant. L'anarchie avait tout dénaturé, tout détruit. Le plus simple artisan était devenu magistrat; le jongleur de tréteaux, orateur du peuple; le vil ambitieux, son représentant; le bavard de section, candidat d'un ministère, et l'ex-frère ignorantin, chef d'institution. Il faut avoir vu, de ses propres yeux vu cette bigarrure d'intrigans parvenus, pour se faire une juste idée de l'aveugle prétention, de l'audacieuse assurance de tous ces envahisseurs de places, dont une grande partie s'imaginait avoir déjà quelques droits à l'immortalité. Comment alors cette jeunesse égarée n'eût-elle pas adopté des erreurs qui lui faisaient croire à son tour qu'il n'était plus nécessaire de s'instruire pour arriver à la fortune, à une éminence sociale? Les pauvres jeunes étudiants étaient entourés de tant de médiocrités arrogantes,

de tant de nullités revêtues d'un certain pouvoir, qu'ils s'imaginaient parvenir de même sans étude et sans effort; car nous le dit Horace : « La jeunesse prend » comme la cire l'impression du vice <sup>1</sup>. »

Le gouvernement provisoire succédant au règne de la terreur, sentit que c'en était fait de la génération nouvelle, si des mesures promptes, efficaces, ne venaient arrêter le désordre épouvantable régnant dans tous les rangs de la société. Le premier objet qui réclama ses soins, fut l'instruction publique. On créa donc un comité central composé de *Garat*, *Clément de Ris* et *Ginguené*. Ceux-ci désirant former un édifice utile et régénérateur, s'entourèrent des hommes de lettres qu'avait épargnés la hache révolutionnaire, et demandèrent à chaque département de la France qu'il eût à leur désigner un

<sup>1</sup> Cereus in vitium flecti (juvenis).

manières aisées , sa communication

gracieuse et les expressions choisies qui semblaient lui échapper malgré lui, faisaient soupçonner que c'était un homme distingué, forcé par les circonstances de prendre une enveloppe salubre... Je ne tardai pas en effet à m'apercevoir, soit à la rédaction de plusieurs rapports importans faits par le citoyen Blondel, soit à des citations savantes et littéraires qu'il avait grand soin de n'adresser qu'à moi seul, je ne tardai pas, dis-je, à m'apercevoir que cet humble citoyen Blondel était un personnage très remarquable, et que mon modeste sous-chef méritait d'être chef à ma place. Lui, de son côté, s'aperçut aisément que je le devinais, mais que je savais respecter son secret. Ma discrétion lui plut, le toucha; et, dans un de ces épanchemens où souvent la prudence est moins forte que le plaisir qu'on éprouve, le citoyen Blondel se croyant sûr que j'étais incapable

de le trahir, me confia qu'il était le chevalier de Parny que j'avais rencontré chez M. Necker. Il m'apprit que sa tête avait été proscrite ; et que dénué de toute ressource, comme colon américain, il avait été placé dans mon bureau par son ami Garat qui, pour le mettre à l'abri de tout soupçon, de tout danger, feignait de ne pas le connaître, et l'avait fait présenter au comité par *de la Chabeaussière*, littérateur très connu ; et chef ainsi que moi, dans une autre partie de l'administration de l'instruction publique.

Cette révélation me fit éprouver une vive jouissance que j'ai déjà décrite dans les *Encouragemens de la Jeunesse*. Je ne retracerai donc point ici le charme que j'éprouvai dans mes relations avec le *Tibulle* français et le meilleur des hommes ; et je me bornerai à décrire la scène à la fois la plus comique et la plus originale qui me soit arrivée



pendant le cours de ma carrière littéraire.

La grande influence qu'exerçait le comité d'instruction publique sur les esprits éclairés, sur les amis de l'étude et des lettres, fut enviée par le directoire qui voulait que tout émanât de son autorité. Il supprima donc cette administration bienfaisante et déjà si vantée dans toute la France ; et sous prétexte que ses attributions exerçaient un grand empire, et qu'elles devaient par cela même, contribuer essentiellement à la sûreté publique, le directoire l'adjoignit au ministère de la police générale ; ce qui déplut aux principaux employés. De Parny, quoique ignoré, ne pouvait, pas plus que moi, s'habituer à l'idée pénible, humiliante, d'appartenir à la police, et peut-être de passer dans le monde pour faire partie de ses secrets agens. Nous nous promîmes donc de nous retirer à la première oc-

casion favorable qui se présenterait. Un singulier hasard nous la procura.

Le directoire, à l'exemple de tous les gouvernemens de transition, portait souvent la défiance jusqu'au despotisme. Effrayé de quelques célébrités populaires qui s'élevaient, soit dans l'armée, soit à la tribune publique, il avait mis à la tête du ministère de la police un de ces hommes à coup de main, un de ces séides à qui l'on dit : « Frappe ! » et qui sur l'heure immolent toutes les victimes qu'on leur désigne. Nous en avons déjà sauvé plusieurs, de Parny et moi ; et cette audace avait contrarié le ministre, dont la médiocrité présomptueuse et la morgue insolente nous donnaient souvent la comédie. Un jour que je lui avais fait remettre un rapport concernant deux malheureux pères de famille, qu'on voulait déporter pour un fait dont ils étaient innocens ; et que j'avais basé mon travail sur ce-

lui de mon sous-chef, dont le noble élan de l'ame répondait à la pureté de son style, je reçois l'ordre de me rendre à l'instant même avec le citoyen Blondel, au cabinet du ministre. Nous y descendons; moi, bien déterminé à soutenir la cause des deux opprimés; et le chevalier de Parny, craignant toujours de se découvrir et d'attirer les regards sur sa paisible et modeste existence. Nous trouvons le chef suprême de la police couvert d'une ample douillette de satin puce, et mollement étendu sur un long sofa. On eût dit un soudan qui faisait introduire à ses pieds deux esclaves. Mon sang bouillait dans mes veines; et de Parny, plus prudent que moi, me faisait signe de m'observer. Rien ne l'amusait comme d'être morigéné par la médiocrité parvenue, ou par la sottise exerçant un pouvoir éphémère. « C'est vous, citoyens : » nous dit le ministre en nous toisant de la

tête aux pieds avec un sourire dédaigneux. « Je suis très mécontent de » vous. — En quoi donc , répondis-je, » avons-nous pu nous attirer votre disgrâce? — Vous avez osé prendre la » défense de deux folliculaires ennemis » de la liberté. — Le journal qu'on a » proscrit, ne leur appartient plus depuis un an. L'acte de vente, passé » devant notaire, est joint aux pièces. » — Cet acte est une supercherie ; » l'acquéreur n'est qu'un prête-nom. — » — J'ose attester, » répliquai-je avec chaleur, « que l'acte est légal, authentique ; et que les deux malheureux » qu'on veut exiler, n'ont d'autre tort » que celui d'être créanciers de l'homme puissant qui les poursuit, d'une » somme de vingt-sept mille francs » qu'il ne peut acquitter. — Vous oseriez soutenir !... — Qu'on ne proscrit » ces deux infortunés, que pour les empêcher de recourir en personne aux

» tribunaux. C'est une infamie que je  
» rendrai publique, et dont je ne sau-  
» rais croire que vous soyez le complice.  
» — Songez-vous à quel point tant d'au-  
» dace peut vous compromettre? — A  
» rien, car dès ce moment, je n'ap-  
» partiens plus à votre ministère. Mon  
» sous-chef et moi, nous venions vous  
» déclarer qu'il ne nous convient pas  
» d'être confondus parmi des agens de  
» police. — Eh bien ! j'accepte vos dé-  
» missions... aussi bien suis-je depuis  
» quelque temps, fort mécontent de vo-  
» tre manière de rédiger ; et plus d'une  
» fois j'ai remarqué que vous négligez  
» tous les deux votre style.... » A ces  
mots, il m'échappe un éclat de rire  
qui surprend, irrite le ministre. « Je  
» ne vois pas, » reprend-il avec l'ac-  
cent de la colère, « ce qu'a de si plai-  
» sant ce que je viens de dire. Oui, ci-  
» toyens, vous surtout, » ajouta-t-il en  
s'adressant à mon sous-chef, « vous

» avez dans votre rédaction des phra-  
» ses incohérentes, des termes impro-  
» pres ; en un mot, un style qui ne me  
» convient pas... » Un fou rire m'é-  
chappe de nouveau : mon modeste col-  
laborateur ne peut lui-même retenir  
un mouvement de lèvre, qui exprimait  
si bien à quel point l'amusait le grave  
délit dont il était accusé. « Si vous sa-  
» viez, » dis-je au ministre stupéfait,  
« combien cette scène est divertissante,  
» vous ne pourriez peut-être pas vous  
» empêcher d'en rire avec nous... Sa-  
» chez donc, » continuai-je en riant  
toujours, « sachez que cet homme, si  
» simple en apparence, que cet obscur  
» sous-chef... bien supérieur à vous,  
» ainsi qu'à moi... nous donnerait à  
» tous les deux de hautes leçons de  
» style, de goût, de mérite littéraire...  
» apprenez enfin que ce bon, ce timide  
» citoyen Blondel... est le Tibulle fran-  
» çais... en un mot, le ci-devant che-

» vant chevalier de Parny, dont je m'honoreraï toujours d'avoir été le camarade, et dont je défendrai jusqu'à mon dernier soupir, et la correction du style et le charme créateur de la lyre la plus pure et la plus expressive.»

Le ministre, à l'aspect du poète célèbre que je dévoilais à ses yeux, éprouva la confusion la plus grande. Il voulut réparer par des éloges aussi maladroits que l'avait été son accusation, l'outrage fait au premier poète érotique de la France; mais celui-ci l'assura qu'il n'en était point blessé, puisqu'il avait pris un nom qui prêtait à la méprise. Il avoua même, qu'il pouvait avoir mis dans le rapport de l'affaire en question, quelques expressions chaleureuses, pour sauver deux innocens, comme lui, pauvres colons ruinés. « Le moyen, » ajoutait leur digne défenseur, « de ne pas accorder à des com- patriotes, ce dévouement en quelque

» sorte fraternel , cet élan du cœur  
» qu'inspire l'amour de son pays? ..  
» Le voilà ! » ajouta-t-il en l'offrant  
aux yeux du ministre , « le voilà ce bil-  
» let de vingt-sept mille francs, sous-  
» crit à mes deux compagnons d'infor-  
» tune , par leur vil débiteur, et qui  
» devient leur unique ressource.... Il se  
» peut que ma juste indignation se soit  
» exhalée en termes expressifs qui  
» pouvaient vous étonner et vous dé-  
» plaire ; je suis, j'en fais l'aveu , fort  
» gauche en fait d'administration....  
» — Mais vous êtes le peintre trop fi-  
» dèle des nobles sentimens, » m'é-  
criai-je , « pour souffrir qu'on con-  
» damne deux innocens : cette preuve  
» authentique de la lâcheté de leur  
» dénonciateur, que vous avez en votre  
» pouvoir, suffit pour le confondre ;  
» et je m'en charge. Dès demain , je vais  
» communiquer cette preuve irrécusa-  
» ble , au directeur Gohier, mon com-



patriote et l'ancien ami de ma famille,  
» à Gohier, le protecteur des opprimés,  
» et qui déjà m'a procuré le bonheur  
» d'être utile à tant d'honorables pros-  
» crits : je lui démasquerai sans pitié,  
» l'infâme persécuteur des deux créan-  
» ciers qu'il ne peut satisfaire : je prou-  
» verai que depuis long-temps ils ne  
» sont pour rien dans le journal des  
» *Colonies*, qu'on a frappé de réproba-  
» tion; et quelles que soient l'astuce  
» et l'audace de l'homme puissant qui  
» médite leur perte, je l'attaquerai de  
» front, son billet à la main ; et je se-  
» rais bien trompé, si Gohier dont je  
» connais la droiture du cœur et l'aus-  
» tère probité, ne vengeait pas nos  
» deux protégés d'une odieuse machi-  
» nation qui, mise au grand jour,  
» pourrait coûter cher à ceux qui n'au-  
» raient pas rougi d'en être les com-  
» plices. »

En achevant ces mots, je jette un

dernier regard sur le ministre qui pâlit ou de colère, ou de frayeur. Immobile et les yeux baissés, il nous laisse sortir de son cabinet sans nous adresser une seule parole; et nous remontons à notre bureau, mon sous-chef et moi, où nous disposâmes tout, pour n'y plus reparaitre. « Il pourrait se faire, » me dit mon honorable ami, « qu'en sortant tant d'ici, le ministre nous fît arrêter, » et saisir sur moi le billet dont je suis » dépositaire : ces grands faiseurs politiques sont capables de tout; je vais » le remettre à mon commis d'ordre, » homme sûr, qui me le rapportera ce » soir chez moi. — Je crois comme » vous, » lui répondis-je, « le chef de » la police digne d'un tel coup de main; » Toutefois, il a tellement changé de » visage et d'attitude à la vue du billet, » que je ne pense pas qu'il poursuive » cette horrible déportation qui finirait » par le perdre. Ces hardis révolution-

» naires fléchissent bien souvent à l'as-  
» pect du danger; et celui-ci me paraît  
» trop insolent, pour ne pas être un lâ-  
» che.... Au demeurant la précaution  
» dont vous parlez, est nécessaire. »  
De Parny remet donc le billet en ques-  
tion à l'employé investi de sa confiance;  
et nous sortons de l'hôtel du ministère,  
nous donnant le bras, et regardant de  
tous côtés si quelque agent secret ne  
nous aborderait pas. Nous gagnâmes  
paisiblement chacun notre demeure.  
Dès le lendemain matin, je courus à  
la rue du Bac où demeurait le Tibulle  
français; et à peine étais-je entré dans  
sa modeste demeure au quatrième  
étage, que nous entendons frapper vi-  
vement à sa porte : nous nous crûmes  
un moment sous la main de la police ;  
mais quelles furent notre surprise et  
notre joie, lorsque nous vîmes nos deux  
chers protégés se jeter dans nos bras,  
en nous disant qu'ils nous devaient la

liberté qu'on venait de leur rendre....  
Ce délicieux moment nous vengea de  
tout ce que nous avons éprouvé d'arrogant dans le cabinet du ministre ; et serrant aussitôt la main de mon illustre sous-chef, je lui dit : « Avouez qu'au »  
» risque de passer pour *négliger son*  
» *style*, il est permis d'être heureux et  
» fier de se préparer un aussi doux  
» souvenir. »





**LECTURE**

**DE L'ABBÉ DE L'ÉPÉE**

**AU THÉÂTRE-FRANÇAIS.**

—

Satisfaits l'un et l'autre, d'être sortis de l'ancre de la police, nous nous occupâmes, de Parny et moi, des moyens de retrouver dans la culture des lettres une ressource pécuniaire indispensable à nos besoins. La dépréciation du

papier-monnaie devenait chaque jour plus alarmante ; et je me rappelle qu'à cette époque, un pot-au-feu me coûtait environ douze cents francs. J'ai conservé par curiosité, un mémoire de mon bottier, montant à vingt-huit mille francs, pour de simples fournitures qui pourraient aujourd'hui s'élever tout au plus à soixante-dix. Aussi les propriétaires et les rentiers se trouvaient-ils réduits à la misère. J'avais alors à nourrir ma femme allaitant notre enfant, ainsi que sa tante, ou plutôt sa mère adoptive, cette adorable madame veuve *Agéron*, dont j'ai déjà parlé, et avec laquelle nous habitons. Jamais je n'ai rencontré dans tous les rangs de l'ordre social, une femme qui réunît mieux qu'elle, ce charme de tous les instans, cette urbanité gracieuse et communicative, cette intarissable gaîté narguant tous les événemens de la vie ; en un mot, cette véritable

philosophie sans calcul et sans prétention, qui parvient en souriant à se tracer un sentier paisible, au milieu du labyrinthe effrayant des discordes civiles et des fureurs de l'anarchie.

Cette aimable femme dont le souvenir me fait éprouver encore un tressaillement filial, avait vu, sans le moindre regret, sans la plus simple inquiétude, diminuer la grande aisance dont elle avait joui si long-temps. Elle était passée stoïquement et sans se plaindre, d'une brillante position dans le monde, à une existence qui devenait de plus en plus insuffisante à ses besoins. Ce fut donc pour moi un devoir de les adoucir; et je résolus de chercher des ressources là où j'avais trouvé déjà tant de jouissances : je me livrai tout entier à la carrière dramatique.

L'avocat Tronçon-Ducoudray, qui m'avait présenté en 1787 au barreau français, et dont le talent remarquable

et le noble caractère causèrent à la fois l'exil et la mort, Tronçon-Ducoudray, mémorable victime des devoirs de l'avocat, qui paya de sa liberté et de sa vie à la Guyane française, l'honneur d'avoir défendu la reine Marie-Antoinette au tribunal révolutionnaire, m'honorait, ainsi que je l'ai déjà dit, d'un intérêt particulier, et se plaisait à m'initier à tous les secrets de l'orateur. Souvent il m'entretenait des premières causes qu'il avait plaidées; et dans cette énumération il revenait souvent sur la mémorable affaire de l'abbé de l'Épée, réclamant les droits et le nom légitime d'un jeune sourd-muet qu'il avait admis parmi ses élèves. Tronçon-Ducoudray avait plaidé pour la famille qui persistait à rejeter de son sein cet infortuné; et dans l'instruction de ce grand procès, il fut convaincu que l'élève de l'abbé de l'Épée, était bien véritablement l'unique rejeton de la



race illustre qui refusait de le reconnaître. Ce trait sublime de charité, de philanthropie; cet admirable dévouement d'un prêtre sexagénaire parcourant à pied, seul avec son jeune élève, les principales villes du midi de la France; s'abandonnant à la fouguese imagination d'un adolescent entraîné par le désir de retrouver ses foyers, et peut-être une grande fortune; ce pénible et long pèlerinage que dut faire le vénérable fondateur de l'institution des sourds-muets en France; en un mot, cette pieuse confiance en Dieu pour supporter tant de fatigues, pour surmonter tant d'obstacles, tout se réunissait pour échauffer, pour agrandir ma pensée, et me faire espérer un succès qui peut-être me rendrait l'aisance, le bonheur, et me classerait parmi les auteurs capables d'une grande conception dramatique. Je me livrai donc sans relâche au travail; et bien-

tôt je fus en état de demander lecture à l'administration du Théâtre Français. Elle se composait alors de tous les artistes sociétaires ; et déjà connu d'eux par la comédie historique de *René Descartes*, que j'avais fait représenter, et dans laquelle le célèbre, l'inimitable *Monvel* avait déployé toute l'énergie et tout le prestige du grand comédien, je fus admis promptement à paraître devant le redoutable aréopage composé, tant en hommes qu'en femmes, de toutes les notabilités qui jouissaient de la faveur du public, et sans cesse attiraient la foule au double temple de Thalie et de Melpomène. Je me vois encore assis seul devant un grand bureau, entouré de vingt-cinq à trente juges, qui tous, les yeux attachés sur moi, épiaient le moindre geste qui m'échappait, recueillaient le moindre mot que proféraient mes lèvres tremblantes. Molé, justement placé en face

du bureau, causait tout bas avec *Grand-ménil* assis auprès de lui, et semblait m'écouter avec un intérêt qui me disait clairement que c'était à lui que je destinais le principal rôle de ma pièce. *Baptiste* aîné et *Saint-Fal*, placés l'un à côté de l'autre, me paraissaient avoir chacun pour soi, le même espoir. *Dazincourt* et *Dugazon*, quoique séparés par la place qu'ils occupaient, autant que par l'envieuse rivalité qui existait entre eux, convoitaient le rôle d'un vieux domestique officieux et malin, dont la couleur semblait convenir à leur talent respectif. Madame *Talma-Vanhove*, assise sur un canapé auprès de la belle mademoiselle *Contat*, semblait me dire par son regard pénétrant, que personne comme elle, ne pourrait donner à mon jeune sourd-muet, cette expression, ce jeu de physionomie, cette interprétation de tous les mouvements de l'âme, sans le prestige de la

parole. Non loin d'elle, *Armand*, paré de toutes les graces de la jeunesse, écoutait la lecture et les indices du rôle du jeune sourd-muet, avec cette avidité qui décelait clairement l'envie de représenter mon intéressant orphelin. Enfin *Damas*, dont la chaleur entraînant et le zèle infatigable, avaient déjà contribué si efficacement au succès d'un grand nombre d'ouvrages, regardait déjà le rôle de Saint-Alme, comme sa propriété.

Parmi les dames qui daignaient également m'accorder leur attention, la ravissante *Mézerai* portait un intérêt très remarquable au rôle de *Clémence*; et l'excellente madame *Suin*, qui joignait à la connaissance profonde de la scène, une instruction remarquable, et surtout une grande dignité de caractère, se reconnaissait dans le personnage altier de la sénéchale Franval.

Ce qui m'enhardissait à lire ma pièce,

et me donnait l'espoir d'une réception favorable, c'était un mot d'éloge qui parfois échappait à tel ou tel de mes juges dont j'ambitionnais le suffrage; c'était, lorsque je reprenais haleine un instant, certain murmure approbateur qui pénétrait dans tout mon être comme la rosée du matin sur des fleurs qui viennent d'éclorre. L'imposante et belle demoiselle *Raucour*, placée derrière moi, ne cessait de répéter à mes oreilles : « Très bien !.... Parfait !.... c'est » d'un intérêt irrésistible. » Et la vieille madame Vestris dont les yeux flamboyans annonçaient encore un reste de chaleur d'ame, disait tout haut : « Depuis quarante ans que je » suis au théâtre, je n'ai jamais entendu » de lecture plus attachante. » On devine aisément à quel point ces honorables encouragemens animaient le jeune auteur, et avec quelle verve et quel accent il s'efforçait de captiver son re-

doutable auditoire. Mais mon triomphe fut au comble , lorsqu'après le quatrième acte , la voix altérée et le visage couvert de sueur, ayant demandé la permission de me reposer, j'aperçois l'aimable mademoiselle *Devienne*, cette soubrette si gracieuse et si spirituelle, se lever tout-à-coup et dire avec cette expression et cette bonté qui la caractérisaient : « Je ne crois pas être dé-  
» mentie par mes camarades : si notre  
» jeune auteur, pour reprendre haleine,  
» veut accepter l'assurance que sa  
» pièce est reçue par acclamation, j'ai  
» le bonheur de la lui donner au nom  
» de la Comédie-Française. » A ces mots, tout mon auditoire se lève spontanément et confirme par des applaudissemens prolongés, l'aveu si flatteur de cette femme adorable. Je lis aussitôt mon cinquième acte avec cet élan d'un cœur enivré de joie, avec cet aplomb d'un lecteur qui ne redoute

plus rien ; et j'ai la jouissance d'entendre approuver tout haut le dénouement de ma pièce. « Si cet ouvrage, » s'écrie Talma dont l'ame remuait si facilement, « si cet ouvrage est monté comme il » mérite de l'être, vous aurez le même » succès que celui de *Chénier* dans *Fénélon*. — Je n'aurais, » ajoute alors *Molé*, « qu'une seule observation à faire » à l'auteur : le récit du second acte, » tout intéressant qu'il soit, paraîtra » peut-être un peu long à la scène. — » Il est possible, » réplique aussitôt Monvel, avec un sourire tant soit peu malin ; « il est possible d'accourcir ce » récit, sans en supprimer un mot. » *Molé* baissa les yeux, et se douta dès ce moment, que le rôle de l'abbé de l'Épée, était destiné à celui qui avait su donner au personnage de *Fénélon* une vogue si mémorable.

Mais au milieu de toutes les félicitations que je recevais, arrive le moment

le plus critique pour un auteur ; celui d'entendre lire par le secrétaire de l'administration , la distribution des rôles de la pièce , faite dans sa conscience et dans le plus grand espoir d'un succès. « Oh ! » me disais-je , « que de figures » vont changer ! que de regards sou- » rians vont se détourner des miens ! » Que de serremens de main vont » cesser !.... Pauvres auteurs ! à peine » avez-vous achevé la lecture d'un ou- » vrage , que vos tribulations commen- » cent. Ah ! qu'il vous est bien permis » de répéter avec Plaute : Combien est » petite la mesure de nos plaisirs , en » comparaison de celle de nos peines <sup>1</sup> ! »

Bientôt en effet , je ne fus plus entouré que de ceux des artistes désignés dans ma distribution. Tous les autres s'éloignèrent en laissant tomber sur le pau-

<sup>1</sup> *Satin'parva res est voluptatum in vitâ ,  
Præquam quod molestum est !....*



vre lecteur qui respirait à peine, de ces regards où l'amour-propre et le dépit, semblaient m'adresser les reproches les plus amers. Je dois en excepter toute fois ce bon Talma, qui ne cessait de me féliciter d'avoir choisi *Monvel*, pour représenter mon principal personnage, et de me remercier de confier celui du jeune sourd-muet à sa femme. Celle-ci m'exprimait sa gratitude, avec des expressions si pénétrantes, que je lui dis : « Le rôle qui vous est destiné, madame, » doit me donner une grande respon- » sabilité envers le public, puis-que je » le priverais du bonheur de vous en- » tendre. » Enfin, Grandménil voulant donner à ma pièce, l'ensemble qui pouvait contribuer à son succès, se chargea du rôle de *Darlemont*, dont sa physionomie caractérisée, et son admirable talent, devaient si bien peindre tout l'odieux, et faire mouvoir un grand ressort dans l'ouvrage. Ce dernier triom-

phe mit le comble à mon espoir ; et je me retirai convaincu, que j'étais appelé à d'honorables succès dans la carrière périlleuse à laquelle je me destinais.

Dès le lendemain de cette journée si solennelle et si importante pour moi, je courus annoncer l'honorable réception de ma pièce, au chevalier de Parny qui, de son côté, mettait la dernière main à son poème de *La Guerre des Dieux*. « Nous ne suivons pas la » même route, » me dit-il en souriant, après m'avoir félicité sur le succès qu'il m'avait prédit : « Vous prenez le sen- » tier qui conduit à l'estime ; vous vous » attachez à peindre les hauts faits des » hommes célèbres ; et moi, fatigué de » chanter l'amour, je me jette à corps » perdu dans la profanation : j'amon- » celle sur ma tête, l'anathème de tous » les esprits religieux et des austères » amis des mœurs. Je culbute en un » mot le Paradis ; et me prépare inévi-

» tablement tous les maux de l'enfer.  
» — Mais vous y paraîtrez, » lui répon-  
dis-je, « couronné du laurier de Ti-  
» bulle, et de celui de Voltaire ; tandis  
» que moi je ne parviendrai qu'à mi-  
» chemin du Temple de Mémoire. —  
» Vous n'en serez que plus heureux ; »  
ajouta le poète : « Le sommet du mont  
» sacré, nous expose à tant de coups  
» de soleil ! Et, comme nous le dit Ho-  
» race : « La foudre frappe ordinaire-  
» ment les monts les plus élevés <sup>1</sup>. »  
» Poursuivez donc paisiblement votre  
» heureuse destinée ; et laissez-moi les  
» combats auxquels je m'attends. Si  
» toutefois vous m'entendez accuser  
» d'être un méchant homme, daignez  
» prendre ma défense, et prouvez qu'il  
» me reste au moins un ami. — Qui  
» mieux que moi, » lui répliquai-je,  
« a pu lire dans votre noble cœur ?

<sup>1</sup> feriuntque summos fulmina montes....

» pourquoi veut-on toujours lui faire  
 » payer les dettes de l'esprit?... sans  
 » doute vous feriez mieux de remettre  
 » *La Guerre des Dieux* dans votre por-  
 » tefeuille, et d'éviter les brocards de  
 » toute espèce, qui vont pleuvoir sur  
 » votre tête; mais quel père ne s'atta-  
 » che à ses enfans, lors même qu'ils  
 » sont de mauvais sujets? — Vous avez  
 » bien raison, » me dit-il, en me ser-  
 rant la main; « ce maudit poème, tout  
 » immoral qu'il soit, me subjuge et  
 » me séduit. C'est une phryné brillante  
 » dont l'irrésistible séduction m'en-  
 » traîne et fera peut-être le malheur  
 » du reste de ma vie. »

La prédiction du Tibulle français, ne tarda pas à se réaliser. *La Guerre des Dieux*, fit dans le monde littéraire un vacarme épouvantable. On ne put s'empêcher d'admirer l'élégance du style, de sourire aux élans d'une imagination brillante; mais on fut blessé

de la composition des tableaux, de la nudité d'un grand nombre de personnages, de cette bigarure à la fois céleste et mondaine, qui revêtissait de tous les attributs de la luxure, ce qui dans nos temples, devient l'objet de nos hommages. Le chantre ravissant d'*Éléonore*, vit alors bien des yeux se baisser à son aspect. Les femmes les moins scrupuleuses, n'osèrent plus l'entourer de leurs suffrages : il perdit insensiblement ce renom de *poète de l'amour*, et vit pâlir l'auréole qui depuis long-temps entourait son nom si cher à ceux qui savent aimer et sentir. Napoléon lui-même, fit rayer ce beau nom de la liste des candidats à la place de bibliothécaire des Invalides, et peu s'en fallut qu'il ne fût de même repoussé du fauteuil académique, où son talent de premier ordre l'avait appelé. Il encourut en quelque sorte l'exhérédation qu'avait éprouvée l'immortel auteur de

la *Métromanie*. « Ah ! si j'eusse écouté » les conseils de l'amitié, » me disait alors de Parny, « j'aurais moins agité » ma vie qui n'aspire qu'au repos ; et » me serais mis à l'abri de bien des » orages. Tant il est vrai que la célé- » brité la mieux établie, est une fleur » éblouissante qu'un seul coup de vent » peut flétrir et renverser sur la terre » d'où elle s'était élevée avec tant d'é- » clat.... Que je vous serve d'exemple ! » ajouta-t-il, avec une expression touchante : « ne compromettez jamais par » un travers d'esprit, ou par un ca- » price d'amour-propre, ce que vous » auraient acquis de longs travaux et des » succès mérités : n'oubliez pas que le » public traite les gens de lettres comme » les jeunes et jolies femmes ; quelque » bonne réputation dont elles jouis- » sent, et qu'elles ont achetée par de » grands sacrifices, hélas ! une seule im- » prudence suffit pour les déconsidérer.

Je me promis de profiter de la leçon que je recevais : jamais , dans mes écrits , je n'ai franchi les bornes de la décence et des convenances sociales ; et , bien que je n'eusse pas autant à perdre que le chevalier de Parny , je me suis attaché dans mes nombreux récits , à ne jamais porter atteinte à la pudeur , lors même que j'avais à décrire quelques scènes d'amour. J'ai pris constamment pour devise cette belle pensée d'un poète latin , que j'ai traduite par les vers suivans , qui ne peuvent rendre qu'imparfaitement le charme et la vérité d'expression de l'original , mais qui reviennent heureusement à ma mémoire , chaque fois que mon imagination s'exalte , et que mon ame s'abandonne à ses vives impressions :

Ce que j'entends par volupté ,  
Ce n'est point cette nudité  
Qui blesse nos regards et trouble nos pensées...  
Ce sont les Graces enlacées.

çon  
mes  
le la  
les;  
nt à  
y, je  
reux  
à la  
crire  
con-  
nsée  
par  
ren-  
et la  
mais  
mé-  
gina-  
ban-





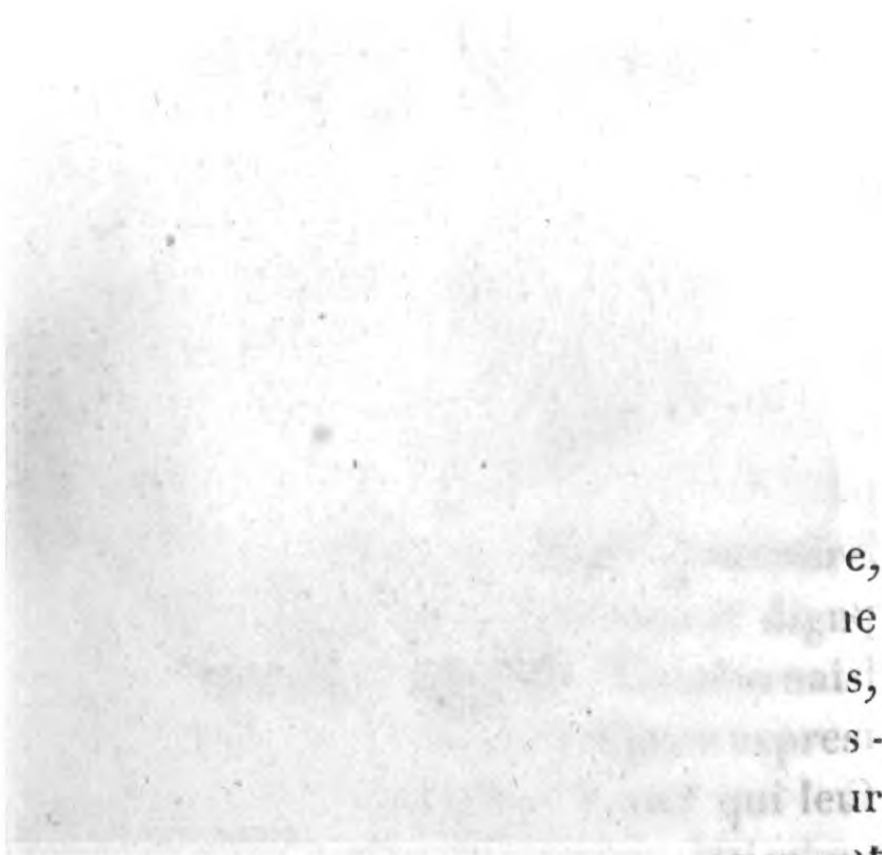
JOSÉPHINE.

IMPÉRATRICE.

*Page 155.*

Publié  
par Louis Janet.

.....



e,

digne

mais,

pres-

qui leur

it

it

é

-

-



*Page 155.*

Publié  
par Louis Janet.



### Réunions chez Joséphine.



Je rencontrais souvent au directoire, dans les salons de mon ancien et digne ami Gohier, la veuve de Beauharnais, dont la grace élégante, la figure expressive et cette ravissante bonté qui leur donne encore plus de charme, attiraient sur elle tous les regards et l'entouraient d'une considération, d'une célébrité que justifiaient différens traits d'héroïsme qu'on citait de cette femme ado-



JOSÉPHINE.

IMPÉRATRICE.

*Page 155.*

Publié  
par Louis Janet

### L'ÉPIQUE

L'ÉPIQUE est un genre de littérature qui se caractérise par son sujet et son style. Elle raconte des événements extraordinaires, souvent héroïques, et est écrite dans un langage élevé et solennel. Elle a pour but de divertir et d'éduquer le lecteur.

Les épiques sont généralement divisés en deux catégories : l'épique antique et l'épique moderne. L'épique antique comprend des œuvres comme l'Illiade et l'Odyssée d'Homère, et l'épique moderne comprend des œuvres comme le Paradis perdu de Milton et le Seigneur des Anneaux de Tolkien.

Les caractéristiques principales de l'épique sont :

- un sujet grandiose et héroïque;
- un style solennel et élevé;
- une action qui se déroule dans un cadre géographique étendu;
- des personnages idéalisés et héroïques;
- une narration qui suit une structure narrative rigoureuse.

rable. Échappée, comme par miracle, à la hache révolutionnaire sous laquelle avait succombé son mari, général en chef de l'armée du Rhin, elle s'était vouée au salut de plusieurs honorables victimes parmi lesquelles se trouvait mademoiselle de Béthisy, condamnée par le tribunal révolutionnaire : elle avait employé, pour la sauver, le crédit de Tallien, dont elle devint par la suite l'ange tutélaire, la constante bienfaitrice. Tout en un mot se réunissait pour attirer sur la vicomtesse de Beauharnais cette haute considération et ce puissant intérêt que commandent de hautes vertus embellies de tout ce que la nature peut former de plus attrayant. C'était tout à la fois l'imposante dignité de Calypso, la grace enchanteresse d'Eucharis. Aussi Gohier l'appelait-il sa *Diane-Hébé*. Ce fut par la coopération de cet excellent homme, et par celle de *Barras*, qui, comme son

confrère, portait à madame de Beauharnais un tendre et respectueux dévouement, qu'elle obtint la radiation d'un grand nombre d'émigrés, sur la liste fatale qui les retenait en exil. Je poursuivais alors la même faveur auprès de mon vieil ami ; et plus d'une fois je m'étais trouvé dans le cabinet de ce dernier avec l'ardente protectrice des proscrits. Rien ne rapproche et ne lie comme la conformité des sentimens. Madame veuve de Beauharnais m'honora, dès cette époque, d'un intérêt qu'elle m'a conservé jusqu'à sa mort. Elle découvrit dans nos différentes entrevues, que j'étais, par ma mère, allié de loin à la famille de la Pagerie ; et sans cesse elle se plaisait à rapprocher la distance avec une urbanité qui me faisait croire qu'en effet je lui appartenais. Elle me présenta chez le directeur Barras en qualité de son parent ; et j'y reçus un accueil dont je ne pus me dé-



fendre d'être heureux , puisque j'y trouvais souvent l'occasion d'être utile.

Ce fut chez Barras que je vis pour la première fois le général Bonaparte, jeune encore, et ne dédaignant pas alors de se délasser des fatigues de la guerre par le commerce des femmes. Il rencontra bientôt dans les cercles nombreux du directoire, la vicomtesse de Beauharnais; et son imagination de feu, ce regard d'aigle qui fouillait jusqu'au fond des cœurs, lui fit remarquer bientôt les rares qualités de cette femme qui influa si puissamment sur ses hautes destinées. Je me rappelle qu'à cette époque Joséphine me dit un jour, en me désignant le général qu'on remarquait parmi plusieurs braves qui se vouaient à la défense de la patrie et de la liberté : « Ne trouvez-vous » pas qu'il y ait un grand avenir sur » cette figure-là ? » J'osai quelquefois depuis lui rappeler ces paroles mé-

morables qui la faisaient tressaillir et m'attiraient le plus gracieux sourire.

L'union de Bonaparte et de Joséphine fut bientôt annoncée au directoire et proclamée dans Paris. La vicomtesse changea son titre contre celui d'épouse d'un général qui devait l'élever au rang d'impératrice. Ni l'un ni l'autre, à cette époque, ne songeaient à la suprême puissance. Bonaparte en effet partit pour l'armée d'Italie, et sa fidèle compagne l'y suivit afin de partager ses dangers, ou plutôt pour embellir ses lauriers de ce qui les rend plus brillans encore, je veux dire de la grandeur d'ame et de la bonté.

Le héros d'Italie ne tarda pas à éprouver qu'il faut toujours payer la gloire : il fut en butte aux rivalités envieuses, à de perfides délations; et bientôt se vit mandé pour rendre compte de sa conduite au directoire. Mais loin d'y paraître en accusé, Bonaparte sen-

tant déjà toute la force de son génie et l'étendue de son pouvoir, arriva devant l'aréopage comme un vainqueur recevant les honneurs du triomphe. J'assistai à cette séance mémorable. Le héros fut présenté par le ministre Talleyrand, qui, sur le récit de ses vaillans exploits, devinant dès-lors son influence en Europe, le proclama le héros du siècle, et le fit saluer par les cris d'admiration de tous les assistans. Ce fut au point que *Merlin* qui présidait l'assemblée, tendit les bras et lui donna l'accolade au nom de la patrie reconnaissante. J'étais placé à peu de distance de Joséphine dont je vis les yeux se mouiller de larmes. On lisait sur sa ravissante figure l'ivresse qu'elle éprouvait de partager d'aussi belles destinées. On eût dit qu'elle posait en ce moment sur sa tête la plus belle couronne de l'univers.

Cependant Bonaparte qui planait sur toutes les rivalités des hommes pla-

cés à la tête de l'état; et qui s'élevait au-dessus de l'esprit de parti, du flux et reflux des coteries, conçut l'idée vaste et hardie d'aller établir en Égypte une portion du gouvernement français, qui devait lui donner un grand poids dans la balance de l'Europe, et l'étendre jusque dans la Grèce et dans l'Inde. Il avait conçu ce grand projet au milieu de ses victoires en Italie; et, sans doute, avait pris en secret pour devise dans ses vastes combinaisons, cette sentence de Martial dont jamais il ne s'est écarté par la suite :<sup>1</sup> « Qui veut régner, ne doit point souffrir qu'on le gouverne. »

Il prépara donc en secret, et d'accord avec le directoire dont il projetait d'anéantir la puissance, tout ce qui pouvait concourir au succès de cette grande et périlleuse expédition. Il partit pour Toulon dans les premiers jours de mai;

<sup>1</sup> Qui rex est, regem non habet!

et bientôt on apprit en France qu'une flotte composée de treize vaisseaux de ligne, de quatorze frégates et de quatre cents bâtimens de transport, portant cinquante mille guerriers et dix mille marins, avait fait en deux jours le siège de l'île de Malte qui, pendant deux ans, avait résisté si glorieusement à toutes les forces de l'Orient.

Ce mémorable événement tenait du prodige : il porta le nom de Bonaparte au plus haut degré de gloire, et le désigna comme le favori de la fortune. Joséphine était restée à Paris dans un modeste hôtel, rue Chantierine, surnommée depuis rue de la Victoire. Elle fut entourée de ceux qui recherchent la puissance, bien qu'ils occupent les premiers rangs de la société. Sa grace naturelle et son inépuisable bonté donnaient encore plus d'éclat au rang élevé qu'elle prenait dans le monde, et semblaient offrir chaque jour un nouveau

degré de perfection. Jamais on ne sut mieux que cette femme charmante faire aimer le diadème, expier, en quelque sorte, par une humilité séduisante, tous les avantages dont le sort prenait plaisir à la combler. Elle aimait surtout à s'entourer des gens de lettres et des artistes. Elle savait que leurs suffrages deviennent le plus sûr garant d'une haute renommée; et qu'un mot heureux répété par des gens d'esprit et de goût, qu'un trait caractéristique retracé sur la toile ou sur le marbre, donnaient plus d'espoir de vivre dans l'histoire, que toutes les courbettes des ambitieux et les hommages intéressés de ces anciens grands cherchant toujours à ressaisir leur empire. Joséphine, quoique veuve d'un homme titré, et répandue naguère dans les cercles des plus anciennes familles de la France, était d'une simplicité touchante, d'une confiance sans bornes, et d'une com-

munication prévenante, attractive, qui lui gagnaient tous les cœurs.

J'eus l'honneur d'être admis aux réunions qui se formaient chez elle tous les jeudis. Ce n'était plus ce ton d'élégance et de séduisante galanterie que j'avais trouvé dans les cercles de 1788, à Paris, et, par suite, dans les salons de M. Necker et de madame de Staël, dont l'empreinte est restée ineffaçable dans mon souvenir. Ce n'était plus cet esprit français, un peu musqué peut-être, mais d'une grace inimitable et d'un laisser-aller dont il était difficile de se défendre. La révolution et surtout le règne de la terreur dont on sortait à peine, avaient développé dans le caractère national une vigueur et en même temps une retenue qui donnaient plus de gravité dans le maintien, plus de circonspection dans les paroles. On était moins aimable sans doute, et la galanterie française avait fait place à l'habitude

de s'étudier, de s'observer ; mais aussi l'étourderie et la futilité n'osaient plus hasarder leurs caquets et leurs minauderies. Ce n'était que par le mérite personnel , qu'on pouvait alors se faire remarquer et réussir : chacun , à ce moyen , se livrait exclusivement aux études sérieuses ; et cette portion de la jeunesse qui parvenait à se sauver de la conscription , paraissant peu dans le monde , et suivant les différens cours où elle puisait des connaissances utiles , prenait une espèce de maturité anticipée qui portait une atteinte directe à cette gaîté nationale , à cette urbanité , que citaient et qu'enviaient tous les étrangers qu'attirait la capitale de la France.

Toutefois on retrouvait dans les réunions chez Joséphine , quelques restes précieux de ces parfaits modèles de grace et de bon ton. Auprès de la comtesse d'Houdetot, si célèbre par le char-



me de son esprit, et surtout par la dévorante passion qu'elle avait inspirée à Jean-Jacques Rousseau, se trouvait la comtesse Fanny de Beauharnais, tante de Joséphine, que j'avais rencontrée chez madame de Staël, et qui jouissait, dans le monde littéraire, d'une réputation acquise par des poésies légères dont on admirait l'élégance et la facilité. Son *Épître aux Femmes* et son joli poème intitulé *l'Ile de la Félicité*, lui avaient tout récemment assigné un rang distingué dont furent jaloux plusieurs poètes ses contemporains. *Lebrun-Pindare*, envieux de toute célébrité, fit contre elle cette épigramme, esquisse fidèle et maligne d'une femme prétentieuse qui se livre à la poésie :

Églé, belle et poète, a deux petits travers ;  
Elle fait son visage et ne fait pas ses vers.

Auprès de ces deux femmes remarquables, se groupaient plusieurs jeunes

dames qui composaient une riche et brillante galerie, savoir : madame *Leclerc*, sœur tant chérie de Bonaparte, et devenue cette princesse *Borghèse* aussi célèbre par sa beauté que par ses malheurs ; *Caroline Bonaparte*, non moins belle que sa sœur, et dont la naïve simplicité ne pouvait alors faire soupçonner qu'elle serait un jour reine d'Italie ; mesdames *Caffarelli*, *Damas*, *Andréossi*, dont les maris, officiers-généraux, avaient accompagné Bonaparte en Égypte ; la jeune et brillante madame *Regnaud de Saint-Jean-d'Angély*, qui depuis a partagé avec un si noble courage, l'exil et les malheurs de son mari ; la superbe madame *Tallien*, nom si cher alors à tant d'innocens persécutés qui lui durent la vie ; enfin, un essaim de femmes aimables et distinguées, appartenant aux lettres et aux arts, parmi lesquelles on remarquait madame *de Bourdic-Viot*, ci-devant

marquise d'Entremont, connue par un grand nombre de productions littéraires, dont l'*Ode au silence* et l'*Éloge de Ninon de l'Enclos*, lui avaient mérité les hommages de Voltaire.

Parmi les hommes les plus élevés en dignité, se mêlaient nos premiers orateurs de la tribune et du barreau, nos littérateurs et nos artistes les plus célèbres. Auprès de *David*, de *Gérard* et de *Girodet*, *Méhul*, *Le Sueur* et *Chérubini* formaient le groupe le plus curieux et le plus attachant. *Ducis*, *Lebrun-Pindare*, *Chénier*, *Arnaud*, *Le Gouvé*, représentaient la haute littérature : *Deschamps*, ami de Joséphine, dont il devint le secrétaire des commandemens ; *Desprès*, si spirituel et si malin, qui fut celui de la reine Hortense, alors jeune fille de quinze ans, aussi fraîche que timide ; *Hoffman*, le plus ingénieux et le plus savant de nos critiques modernes ; *Püs* et *Barré*, fonda-

teurs du vaudeville ; *Longchamps*, *Despréaux*, et surtout *Désaugiers* qui faisait son entrée dans le monde, et semblait être le légataire de Panard et de Piron : tous concouraient à former la réunion la plus rare et la plus variée.

Je fis, pour mon compte, une acquisition de cœur qui m'a procuré des jouissances et des consolations dont je parlerai dans le cours de ces récapitulations : je me liai d'une amitié franche, intime, avec *Le Gouvé* que sa tragédie de *La Mort d'Abel*, et celle d'*Épicharis et Néron* mettaient au premier rang de nos auteurs dramatiques. Ce fut chez Joséphine qu'il fit la première lecture de plusieurs fragmens de son charmant poème du *Mérite des Femmes* ; et l'effet qu'il produisit, me fit envier le titre de son ami. Je l'obtins, ce titre cher et sacré, par la lecture que je fis à mon tour dans ces belles réunions, de mon drame de *L'Abbé de l'Épée*, qui, sous peu

de mois, devait être représenté sur la scène française. Les suffrages unanimes que je recueillis, et surtout la prédiction d'un grand succès que me fit Le Gouvé, avec cet élan d'une âme ardente et cette noble franchise de confraternité, pour moi si flatteuse, furent une de ces époques qui datent dans la vie, et dont on aime à retracer le souvenir. Tout chez Le Gouvé semblait être en harmonie avec moi : je ne parle que des nuances du caractère, des goûts et des penchans. Aussi je ne fus pas long-temps à m'assurer que je trouvais en lui ce que *Martial* nous recommande dans une de ses admirables sentences <sup>1</sup> : « Examinez bien si celui » dont vous voulez faire votre ami, » peut devenir un vieil ami. » On verra que je ne m'étais point trompé.

<sup>1</sup> Inspice, qui novus paratur, an possit fieri vetus sodalis....

De toutes les personnes qui avaient entendu la lecture de mon ouvrage, Joséphine ne fut pas celle qui lui porta le moins d'intérêt. Elle me promit d'assister à la première représentation et d'y conduire tous ses amis. Ducis et Chénier m'accordèrent les suffrages les plus encourageans : le vieux et satirique Le Brun ne put s'empêcher lui-même de laisser échapper un sourire approbateur ; en un mot, je reçus les félicitations de tous mes auditeurs, excepté d'un seul qui garda le plus morne silence, et semblait éviter mes regards : c'était *Arnaud*, devenu bientôt et à si juste titre, membre de l'académie française. Caustique, et s'inquiétant peu de blesser pour un bon mot, il avait décoché sur moi plusieurs traits de sa verve satirique ; et j'avais osé prendre ma revanche. Un jour qu'il récitait chez Joséphine une de ses fables, avec sa grosse voix sépulcrale, sa grosse

figure d'ailleurs très expressive, et ses gros yeux voilés, il m'échappa ces paroles que je proférai tout bas à l'oreille d'une aimable ricuse qui les lui reporta : « Lorsqu'Arnaud lit ses poésies » légères, il me semble voir un bœuf » broutant des violettes. »

Toutefois il ne me garda pas rancune, et m'épargna même ses atteintes épigrammatiques. Rien de plus salulaire que de montrer les dents à qui veut nous mordre. Quelque temps après, je le rencontrai dans les salons d'une habituée chez Joséphine : c'était une jeune et brillante dame, femme d'un homme de haute naissance; aimable conteuse et d'une verve féconde en fait d'à-propos de société : on fêtait sa patronne *sainte Marguerite*; et chacun avait monté sa lyre en l'honneur de celle qui tirait chaque jour de la sienne, des sons si doux et si faciles. Arnaud qui portait à cette belle *Marguerite*, un at-

tachement tout particulier, bien qu'elle fût tendrement attachée à son mari, lui adressa de fort jolis vers dont je n'ai retenu que ces derniers.

Les souhaits que j'ose former,  
Sont pour moi seul, et je désire  
Quand j'ai le bonheur de t'aimer,  
Un peu d'esprit pour te le dire.

Mon tour arriva d'offrir mon hommage ; et quoique je n'eusse ni le talent, ni la réputation de mes rivaux, j'osai me montrer dans la lice, et j'adressai les vers suivans à la belle dame si digne d'inspirer les hommes de lettres dont elle était environnée :

Quelle est donc cette *Marguerite*,  
Qu'ici l'on fête en ce beau jour ?  
Ce n'est point la sainte qu'irrite  
Le moindre épanchement d'amour.  
Vous n'êtes pas vierge et martyre :  
A ces noms votre heureux époux  
Vous avertit par un sourire,  
Que vous avez un destin bien plus doux.



Vous n'êtes pas non plus l'image  
 De la Sémiramis du nord <sup>1</sup>,  
 Portant de tous côtés la flamme et le carnage.  
 Vos yeux, sans doute, ont fait bien du ravage,  
 Mais n'ont jamais donné la mort...  
 Vous rappelleriez mieux la reine de Navarre,  
 Qui charmait tout le monde, et qui contait si bien;  
 L'aïeule de ce roi si rare,  
 Héros et troubadour, soldat et citoyen <sup>2</sup>.  
 Mais cette *Marguerite* assez souvent retrace  
 Un peu trop lestement les mouvemens du cœur;  
 Et bien que vous ayez son esprit et sa grace,  
 Jamais auprès de vous n'a rougi la pudeur.  
 Ah! prenez pour votre patronne  
 Cette Écossaise et si tendre et si bonne,  
 Dont le regard pénétrant, enchanteur,  
 Domptait ce roi cauteleux et féroce <sup>3</sup>,  
 Qui décimait ses gens, en lisant le psautier....  
 Soyez enfin *Marguerite* d'Écosse...  
 Tout poète enviera le sort d'*Alain Chartier*.

« A vous la palme ! » me dit Arnaud,  
 avec une expression franche qui m'alla  
 droit au cœur ; car je ne pouvais me

<sup>1</sup> Marguerite de Danemarck.

<sup>2</sup> Henri IV.

<sup>3</sup> Louis XI.

dissimuler que c'était une conquête que je faisais. Le mari de la belle *Marguerite*, homme d'esprit et du plus grand ton, me conduisit à sa femme et voulut qu'elle-même me donnât un baiser... non sur la bouche, ainsi que le reçut *Alain Chartier* : l'inoculation eût été trop vive et trop dangereuse ; aussi je dis à la belle Marguerite en m'approchant : « Rassurez-vous, madame!.... » je ne dors pas. » Elle sourit à ces mots, et posa légèrement sur mon front ses deux lèvres charmantes, qui y laissèrent une empreinte ineffaçable. Cette belle *Marguerite* devint, quelque temps après, une des dames d'honneur de l'impératrice des Français ; et il ne tint pas à cette femme adorable, que je ne fusse admis à la cour de Napoléon, et comblé de ses faveurs ; mais j'allais, par un nouvel essai dramatique, m'assurer une honnête indépendance ; je sentais en moi remuer plus que jamais cette

dignité d'homme que je regardais comme la première richesse ; et j'entendais résonner à mon oreille cette voix paternelle qui me répétait : « *N'oublie pas ta fauvette !* »



---

**DOUBLE SUCCÈS.**

Parmi les artistes célèbres, que j'avais le bonheur de rencontrer chez Joséphine, je remarquai *Chérubini*, lié avec Méhul d'une amitié vraie, et qui jamais ne s'est ralentie, malgré toutes les petites rivalités qui s'élèvent presque toujours entre deux grands talens poursuivant la même carrière. Chérubini

venait d'offrir à cette époque sur notre scène lyrique, les belles partitions de *Médée* et de *Lodoïska*, dans lesquelles on admirait à la fois, la richesse de l'harmonie, la science profonde et l'expression dramatique. Mais ces savantes productions étaient composées sur des poèmes qui n'offraient pas ce qu'on exigeait à cette époque : c'est-à-dire un intérêt soutenu, des situations neuves, attachantes, comme en avait créé *Sédaïne* : aussi, tout en applaudissant la belle musique de Chérubini, chacun restait froid et n'éprouvait pas cette attraction qu'inspiraient alors les ouvrages de Marsollier et Dalayrac, de Dejaure et Berton, d'Hoffman et Méhul. C'est qu'entre ces associés de tant de brillans succès, existait une sympathie de talent et d'expérience ; c'est que l'auteur du poème était pour moitié dans la pièce qui obtenait les suffrages du public ; enfin, c'est que ce public

exigeait dans un ouvrage lyrique, un concours égal entre le poète et le compositeur ; c'est qu'il aimait à passer d'un morceau de musique d'une expression vraie, à des scènes bien filées, à un dialogue correct, à une action attachante ; et comme le disait le vieux Sédaine : « De quoi satisfaire à la fois les » oreilles et le cœur. »

Chérubini, qui jusqu'alors n'avait pas eu de poème dans lequel il eût pu se livrer à des chants populaires, s'adressait à tous les gens de lettres pour en obtenir ; et je fus assez heureux pour remplir son attente. J'avais déjà offert sur le théâtre Feydeau *Léonore*, ou *l'Amour conjugal*, musique de Gaveaux dont les chants naturels avaient assuré notre succès, sous les auspices de la célèbre madame Scio, devenue la *Saint-Huberti* moderne, tant par la beauté de sa voix, que par sa chaleur d'ame et la dignité de toute sa personne. Auprès

d'elle brillait à ce même théâtre un talent de verve et de nature, qui donnait à tous ses rôles un cachet de vérité dont l'attrait était irrésistible : c'était l'inimitable *Juliet*, cultivant son art par instinct ; et qui, des fourneaux d'un restaurateur, était venu se placer sur notre scène lyrique où il avait donné tant de vogue au *Club des bonnes gens*, à *L'Amour filial* et surtout aux *Visitandines*. Le trait de dévouement admirable d'un porteur d'eau, envers un magistrat de mes parens, qui fut sauvé sous la terreur, comme par miracle, m'inspira l'idée de donner au peuple une leçon d'humanité. Je composai donc, en très peu de temps, ma pièce intitulée *Les deux Journées*, que je confiai avec empressement à Chérubini. Celui-ci crut trouver dans ce poème, ce qui pouvait donner à son imagination riche et féconde, tout l'essor qu'il désirait, et s'occupa, sans relâche, à composer une

des plus belles partitions des temps modernes.

Cependant un grand événement politique semblait devoir délivrer la France de tout esprit d'anarchie, et en extirper à jamais les poisons destructeurs. Bonaparte revint tout-à-coup d'Égypte ; et le 18 brumaire de l'an huitième de la république française, il s'en fit nommer premier consul, et s'empara des rênes de l'état. Jamais entreprise ne fut mieux dirigée et plus salutaire. Les divisions intestines, le choc sans cesse renaissant des partis, et tous ces combats d'ambitions déçues, se dissipèrent à l'aspect du héros, qui semblait être un envoyé du ciel, pour ramener l'ordre et la paix, pour donner à la France un gouvernement sage et ferme tout à la fois, qui la délivrerait des intrigans, des exagérés, des bavards de tribune, des traîneurs de sabre et des faux braves.... en un mot de cette lèpre



révolutionnaire dont il restait encore des traces.

Paris reprit en peu de temps son commerce, son mouvement de population et son influence européenne. Plus d'assemblée de section, plus de visites domiciliaires. L'argent venait de remplacer le papier-monnaie, et chaque propriétaire eut son revenu réel, assuré. Les lettres retrouvèrent leur dignité, les beaux-arts leur empire : la joie et la sécurité brillaient sur les visages ; on s'abordait en se serrant la main ; on ne redoutait plus la lumière du jour ; chacun s'abandonnait sans crainte à ses goûts, à ses penchans, à ses chères habitudes ; en un mot, tout semblait avoir une existence nouvelle. Tant est frappante de vérité cette maxime de Tacite <sup>1</sup> :

<sup>1</sup> Optimus est, post malum principem dies primus.

« Le plus beau des jours est celui  
» qui suit un mauvais règne. »

Ce fut à cette époque renaissante que j'eus le bonheur de voir représenter mon *Abbé de l'Épée*. La réunion des artistes qui devaient faire valoir cet ouvrage, était de nature à piquer la curiosité publique : *Monvel, Grandménil, Dazincourt, Baptiste aîné, Damas*; mesdames *Suin, Talma, Mézerai, La Chassaigne*, avaient acquis le droit d'attirer la foule : aussi le concours des spectateurs fut-il considérable, et le succès n'offrit aucune chance douteuse. Chaque acteur s'était tellement identifié avec le personnage qu'il avait à représenter, que l'illusion devenait complète. Madame Bonaparte m'avait fait prévenir qu'elle ne pourrait assister à la première représentation; mais elle vint à la seconde, accompagnée du premier consul, dont la présence me valut une des plus honorables jouis-

sances que j'aie éprouvées dans ma carrière littéraire. Au cinquième acte, lorsque *Monvel*, représentant l'*Abbé de l'Épée*, dit à l'avocat *Franval* : *qu'il y a long-temps qu'il est séparé de ses nombreux élèves, et que sans doute ils souffrent beaucoup de son absence...* *Colin-d'Harleville*, placé à la galerie, avec plusieurs gens de lettres, en face de la loge de Bonaparte, se lève et s'écrie : « Que *Sicard*, qui gémit dans » les fers, que le vertueux *Sicard* nous » soit rendu ! » A ce cri de l'honneur et de l'amitié, un grand nombre de spectateurs se lèvent et répètent : « La » liberté de *Sicard*, de l'instituteur » des sourds-muets ! ... » J'étais en ce moment au fond du théâtre, et ne sachant ce qui pouvait causer ce tumulte, je l'attribuai à quelque imperfection de mon ouvrage, que le public frappait de sa réprobation, lorsque *Dazincourt*, s'apercevant de l'altération répandue

sur mon visage, s'avance vers moi, ivre de joie, et me dit : « Eh bien ! cher ami, » quel triomphe pour vous ! votre ouvrage va faire cesser l'incarcération d'un ami de l'humanité. » J'apprends alors que le premier consul, frappé d'une réclamation aussi générale, et cédant aux vives instances de Joséphine, avait annoncé qu'il se ferait rendre compte de la détention de l'abbé *Sicard*. Je l'avouerai, l'honneur que je ressentis me fit tressaillir bien délicieusement ; et les félicitations de tous ceux qui m'entouraient, sont encore présentes à mon souvenir. Il est de ces dates du cœur, qui ne s'effacent jamais.

Dès le lendemain je reçus de Collin-d'Harleville le billet suivant, qui ne fit qu'ajouter encore à l'enivrement où je m'étais abandonné : « Recevez, cher et » estimable confrère, mes sincères et » franches félicitations sur le succès » bien mérité de votre ouvrage. Il m'a

» fait verser des larmes , des larmes dé-  
» licieuses.... mais qui n'était ému? Vos  
» deux principaux acteurs ont parfai-  
» tement rendu vos rôles; mais les  
» rôles étaient bien aimables , et je puis  
» vous assurer , sans compliment , que  
» vous vous êtes montré digne de faire  
» parler l'*abbé de l'Épée* : c'est tout dire.  
» Votre cœur a dû jouir encore plus  
» que votre esprit ; et j'aime à croire  
» que le bonheur du vertueux *Sicard* ,  
» sera le complément de votre triom-  
» phe. Je vous réitère mes félicitations,  
» et vous prie , cher confrère , de les  
» croire aussi cordiales , que mon es-  
» time et mon attachement. »

« COLLIN D'HARLEVILLE. »

Dès le lendemain matin en effet , on m'annonce qu'un homme d'un certain âge , paraissant timide et fort ému , demandait à me parler : je le fais introduire ; c'était *Sicard* lui-même , qui

venait de sortir de la maison de détention, où il gémissait depuis vingt-huit mois. Il avait voulu que je fusse le premier qui partageât sa joie ; et se jetant dans mes bras avec ce noble élan d'un homme célèbre et du digne successeur de *l'abbé de l'Épée*, il me dit : « Je vous » dois la liberté.... ah ! jouissez de votre ouvrage ; et soyons amis jusqu'à » notre dernier jour ! — Vous m'en faites compter un trop beau, trop solennel , » lui répondis-je , « pour que » je n'accepte pas un traité qui m'honore.... c'est maintenant entre nous, » à la vie.... à la mort. — Oh ! surtout à » la vie ; » reprend cet homme aussi spirituel, qu'expansif ; « je veux consacrer toute mon existence à vous aimer. » A ces mots, il me prie de le présenter à ma femme, et nous demande aussitôt de lui faire connaître notre fille âgée de cinq ans, qu'il caresse en père et qu'il bénit en ministre

des autels. Il nous annonce alors que madame Bonaparte doit elle-même le présenter au premier consul ; et que, par son entremise , il espère que le vieux pasteur retrouvera son troupeau chéri. Son attente ne fut pas vaine ; car, peu de jours après, il m'écrivit cette lettre que j'ai conservée parmi mes titres à l'estime publique :

« Jouissez de votre triomphe, mon  
» aimable ami ; je suis depuis hier réin-  
» tégré dans mes fonctions, de la ma-  
» nière la plus flatteuse. Il n'est pas  
» permis à votre modestie de ne point  
» prendre une très grande part dans  
» cette sorte de victoire. C'est votre  
» pièce, qu'on dit si belle et si tou-  
» chante, qui a ramené sur moi l'inté-  
» rêt public. Je vous ai promis de vous  
» prévenir du jour où aurait lieu ma  
» première séance qui sera aussi ma  
» première entrevue avec mes enfans,  
» depuis vingt-huit mois. Eh bien, c'est

» le 25 nivôse, à dix heures très pré-  
» cises. Venez -y avec votre chère  
» épouse : vous êtes bien dignes tous  
» les deux d'une scène aussi touchante.  
» Mais, de grace, arrivez avant dix heu-  
» res, et demandez-moi à la porte. Je  
» veux embrasser un de mes plus ten-  
» dres amis, et le presser contre mon  
» cœur; cette jouissance me préparera  
» à toutes les autres de cette heureuse  
» matinée. Je vous embrasse, en atten-  
» dant, de tout mon cœur.... Adieu!  
» mille fois adieu! Tout à vous sans  
» aucune réserve. »

« SICARD. »

« Ce 23 nivôse an VIII. »

On conçoit aisément que nous nous fîmes un devoir, ma femme et moi, de répondre à cet intéressant rendez-vous. Il était à peu près onze heures du matin. Déjà la salle des exercices publics



de l'institution des sourds-muets, était remplie d'hommes célèbres parmi lesquels on remarquait ceux qui se livrent principalement à l'éducation de la jeunesse et au bonheur de l'humanité. Au milieu de l'enceinte, étaient réunis les élèves des deux sexes, qui, par la vivacité de leurs regards et la rapidité de leurs signes, annonçaient que ce jour était le plus heureux, le plus beau de leur vie. A leur tête, un nommé *Massieu*, élève chéri de Sicard et répétiteur de l'école, se promenait à pas précipités, le long de la tribune, la tête penchée sur sa poitrine et les yeux mouillés de larmes : sa respiration était entrecoupée ; il semblait, pour la première fois, être heureux de la privation de ses organes, qui lui évitait la moindre distraction, et lui permettait de se livrer à toute son émotion. Les amis du respectable proscrit, se pressaient en foule et se groupaient de tous côtés : un

essaim de femmes jeunes et belles, s'était dispersé dans l'assemblée et en formait le principal ornement. On eût dit que la nature avait réuni ce qu'elle avait de plus parfait, pour honorer celui qui consacrait sa vie à réparer ses torts.... Tout-à-coup un cri pénétrant s'échappe de la bouche de *Massieu*; chacun se lève : un respectueux silence règne dans toute l'assemblée ; *Sicard* paraît. *Massieu* est déjà dans ses bras : sa bouche est collée sur sa bouche ; son ame est passée dans son ame. Il le prend par la main ; l'amène au milieu de la tribune où se précipitent d'abord tous les élèves-mâles de l'institution. Les plus grands environnent ce maître adoré, le pressent, le soutiennent dans leurs bras ; les plus petits baisent ses mains, ses genoux ; grimpent à l'aide de ses vêtemens, sur sa poitrine et sur sa tête : il est couvert des plus tendres caresses, des signes les plus expressifs ;

en un mot, c'est un père adoré qui reparaît au milieu de ses enfans.

Ses traits pâles et desséchés par une longue retraite, s'animent, se colorent de l'incarnat de la candeur et de la joie : il veut parler ; l'attendrissement lui coupe la voix. Il voudrait exprimer à chacun de ses élèves ce qui se passe dans son cœur.... étendre sur eux ses bienfaisantes mains, leur faire signe qu'il les chérit également et les confond dans son sein : voilà tout ce que lui permettent ses forces, tout ce que peut lui inspirer le délire où il est plongé.

Cependant, comme rien n'échappe à sa tendresse, à sa pénétration, il s'aperçoit que les sourdes-muettes, retenues par la pudeur de leur sexe, et par la crainte de l'embarrasser, n'osent pas se livrer à l'élan filial qui brille dans leurs yeux, qui se développe dans tous leurs mouvemens. Ému par ce ravissant combat de la décence et du sentiment,

il s'avance au-devant d'elles , hésite un instant , leur tend les bras , et reçoit leurs caresses avec ce ton qui semble dire : « Un père ne doit pas rougir » d'embrasser ses enfans. »

Tandis que ces filles pudiques témoignent à leur instituteur l'ivresse que leur cause sa présence , ceux des garçons les plus instruits, s'élançant au tableau d'instruction , tracent en caractères de feu , rapides comme l'éclair , les diverses pensées qui les animent. L'un rend grâce au premier consul de leur avoir rendu celui de qui ils tiennent l'existence morale ; un autre retrace tous les chagrins qu'ils ont ressentis , toutes les craintes dont ils ont été tourmentés pendant la proscription de leur ami. Celui-ci fait remarquer comme , tôt ou tard , les vertus et la vérité triomphent des manœuvres des méchans... Enfin , *Massieu* leur succède au tableau ; et tandis qu'il étale aux

yeux des auditeurs surpris , tout ce que les sciences physiques et morales ont de plus profond , une des jeunes filles dépose sur la tête vénérable de Sicard une couronne de fleurs que , par un mouvement spontané, il veut à son tour déposer sur mon front , comme ayant contribué principalement à sa délivrance ; mais je refuse de partager ce précieux trésor ; et aussitôt il rompt la couronne en deux parties égales , et m'oblige d'en accepter une qui devint ma plus honorable récompense.

Cette scène mémorable dont j'ai cru devoir faire ici le récit fidèle , fit éprouver à tous les spectateurs de ces délicieuses émotions où l'esprit doute s'il a plus joui que le cœur. Jamais Sicard ne fut plus éloquent , plus profond , plus créateur. On crut entendre l'ombre de l'abbé de l'Épée proférer ces mots du fond de sa tombe : « Enfin il est rendu » à ses élèves , et je pourrai , par

» lui, revivre encore au milieu d'eux. »

Toutes ces circonstances qui se succédaient comme par enchantement, donnèrent un succès de vogue à ma pièce. Le zèle de mes acteurs ne se démentit point ; et j'eus la jouissance de remplir la salle du Théâtre-Français pendant plus de cinquante représentations, ce qui, joint à ma modeste fortune en numéraire, me procura l'honorable aisance dont je n'ai jamais cessé de jouir depuis cette époque, et qui m'a donné le pouvoir d'assurer mon indépendance que je me suis fait un devoir de conserver dans toute sa dignité.

Cependant Chérubini venait de terminer sa partition des *Deux Journées*, et l'administration du théâtre Feydeau mettait tout en œuvre pour en accélérer la représentation. Je ne pouvais m'empêcher d'être inquiet de cet empressement. « On n'a pas, » me disais-

je, « deux grands succès en si peu de » temps ; et je crains bien que le sort » de mon nouvel ouvrage ne déflöre le » succès du premier. » Mes acteurs riaient de ma timidité : *Juliet* et madame *Scio* me rassuraient par l'admirable talent qu'ils montraient dans les répétitions de cet ouvrage, et ne cessaient de me prédire que mon *Porteur d'eau* ferait son tour de France. On se laisse aller facilement à tout ce qui flatte notre amour-propre ; et je consentis à ce que ma pièce fût jouée vingt-sept jours après la première représentation de *L'Abbé de l'Épée*. Ce grand événement dans ma carrière dramatique, occupait sans relâche mon imagination. « Oh ! » si je pouvais cueillir dans le même » mois un second laurier ! » me disais-je encore : « ma place serait marquée » parmi les auteurs dramatiques ; et je » voguerais à pleines voiles sur le frêle » bâtiment où je me suis embarqué...

» Vaine illusion! » ajoutai-je aussitôt :  
« non , non ; je ne saurais me flatter  
» d'obtenir aussi promptement une  
» double couronne. »

Enfin arrive l'importante journée qui doit décider du sort des *deux* que j'osais mettre en scène. Je ne crois pas avoir eu de ma vie une peur semblable à celle qui s'était emparée de tout mon être. Je me souviens qu'en arrivant au théâtre, *Juliet*, homme d'instinct et de nature, me dit en voyant ma figure altérée : « Quand je vous aurai fait boire  
» un verre d'eau de mon *tonneau*, cela  
» vous remettra : soyez tranquille... » En effet, l'ouverture se fait entendre, et réunit les suffrages de tous les spectateurs. Le premier acte paraît plein, bien conduit, d'un intérêt attachant. Arrive le final, cet admirable septuor cité comme un chef-d'œuvre de notre école. L'enthousiasme est au comble. A peine la toile se baisse à la fin de cet



acte, qu'un grand nombre d'élèves du Conservatoire escaladent l'orchestre, et viennent entourer sur le théâtre leur maître qui veut me faire partager les félicitations dont il est environné... Mais mon *tonneau* m'occupait tout entier : le sort de la pièce était là ; et plus d'une fois j'avais vu le public passer de l'enthousiasme produit par un premier acte, à une grande sévérité pour les actes suivans. Je comptais, et avec raison, sur la verve entraînante de mon acteur : tout avait été réglé, mesuré, pour que cette scène du tonneau, renfermant un illustre proscrit, dût produire tout l'effet que nous attendions ; mais un rien pouvait détruire nos espérances : il fallait que l'intérêt et le comique de la situation frappassent le public à la minute, à la seconde indiquée. Il fallait tromper la surveillance d'une sentinelle dont les pas étaient comptés ; en un mot, le *comte Armand*

n'avait qu'un seul instant pour se sauver.... Tout concourut à rendre cet instant décisif et favorable à la pièce. *Juliet*, après avoir jeté le public en erreur, en tirant du tonneau une voie d'eau véritable, avec cette rondeur et ce naturel des bons Auvergnats, en ouvre tout-à-coup le devant, d'où s'échappe celui dont la tête est mise à prix ; et le délire de la joie où se trouve cet excellent homme du peuple, ces mots surtout qui lui échappent en suivant de l'œil le proscrit : « *Il est sauvé* » *l'homme au manteau !... Non jamais,* » *ô mon cher tonneau, tu ne me fus si* » *profitable...* » le masque ravissant de l'acteur, l'accent vibrant de sa voix altérée, et surtout l'effet inexprimable de l'orchestre, produisirent sur tout l'auditoire un de ces mouvemens dont on ne saurait se défendre, et qui forment un succès durable. J'en fus certain dès cet instant ; et pressant à mon

tour Chérubini dans mes bras, je lui dis avec cette vive expression de la crainte et du saisissement : « Pardon , » grand maître ! Je tremblais, et ne me » serais point consolé d'avoir compro- » mis votre beau talent. — Jamais , » me répondit-il en me rendant mon accolade , « non , jamais je n'aurai peut- » être une plus belle occasion de le » développer ; et je vous dois mon plus » beau triomphe. » Il fut en effet aussi complet que brillant : c'était un succès populaire, comme celui de *L'Abbé de l'Épée*. J'eus alors le bonheur de m'entendre désigner comme le successeur de *Sédaine* ; et la prédiction que j'avais reçue de la bouche même de cet honorable vieillard, chez madame de Staël, revenait à ma pensée. Mais ce qui mit le comble à mon ravissement, ce fut Grétry qui, venant à la tête de nos compositeurs, féliciter Chérubini, me dit en m'embrassant : « Sédaine t'avait

» bien jugé... Ah ! si mon Antoinette  
» était là. » Sa voix fut coupée par ces  
derniers mots ; et le souvenir qu'il ré-  
veillait en moi , m'émut à un tel point ,  
que je me sauvai , les yeux mouillés ,  
dans la loge de Juliet. « Est-ce que vous  
» pleurez sur votre triomphe ? » me  
dit-il en me pressant sur son sein , à  
m'ôter la respiration. Je ramenai sur  
mes lèvres un léger sourire , et fis ac-  
croire que je pleurais de joie. Je reçus  
en ce moment les félicitations d'un  
grand nombre d'artistes renommés , qui  
s'étaient fait un devoir de venir offrir  
leur hommage à l'acteur de la nature ,  
dont l'instinct avait porté le rôle de  
*Mikéli* au plus haut degré de perfec-  
tion. Ce fut là que *Dugazon* , premier  
comique du Théâtre-Français , et digne  
élève de *Préville* , m'adressa le quatrain  
suivant , avec cette verve et cet esprit  
dont il avait donné tant de preuves :

Qui n'envierait tes destinées ?  
Au Parnasse où chacun se hisse lentement ,  
Tu parais glorieusement  
*L'Épée en main... en deux journées.*

Cet inpromptu fut répété dans tous les journaux : il confirma , pour ainsi dire , mon double succès , qui me classa parmi les auteurs dramatiques , et m'y fit quelques vrais amis , tels le jeune baron de *Jaure* , auteur de *Montano et Stéphanie* , et de *l'Incertitude maternelle* , enlevé trop tôt de notre scène lyrique ; de *Favière* , ancien conseiller au parlement de Paris , auteur de *Paul et Virginie* , de *Lisbeth* , et de tant d'autres charmantes productions qu'il écrivit à la dictée de son cœur ; *Marsollier* , surnommé le second père nourricier de l'Opéra-Comique ; et *Hoffman* , dont l'attachement et les précieux avis m'ont été si profitables ; Hoffman le plus érudit , le plus spirituel , et surtout le

plus impartial des critiques modernes ; Hoffman dont l'amitié fut un trésor pour celui qui sut la mériter.

Deux hommages bien touchans et d'un genre différent, vinrent couronner toutes les jouissances que m'avait procurées mon double succès. Les jeunes sourds-muets, instruits par Sicard que c'était à ma pièce qu'il devait le bonheur de se retrouver parmi eux, et qui se livraient dans leur institution, à l'étude des beaux-arts, avaient eux-mêmes modelé en terre cuite un fort beau buste de l'*abbé de l'Épée*, qu'ils me destinaient. Ils étaient sortis de bonne heure de leur école située au haut du faubourg Saint-Jacques, et s'adressèrent d'abord par écrit au concierge du Théâtre-Français, qui leur indiqua mon adresse. J'habitais à cette époque la rue Villedot. Ils se présentent à la loge du portier au nombre de trente environ, et lui font un grand nombre de signes

rapides , expressifs , mais auxquels le pauvre homme ne comprenait rien. Il s'imagina que c'étaient des échappés de Charenton. Enfin l'un d'eux saisit une plume , et fait entendre clairement l'objet de leur mission. Mon portier les conduit alors lui-même à mon appartement où ils m'entourent , m'expriment l'attachement et la reconnaissance qu'ils me portent , par des gestes parlans et d'une expression ravissante. De mon côté , je me fis comprendre d'eux par la pantomime que j'employais , et par quelques - uns de leurs signes que j'imitais , à ce point qu'une heure entière s'écoula dans nos mutuels épanchemens qui m'offraient un charme tout nouveau , une jouissance inexpriable. Je reçus de leurs mains le buste de *l'abbé de l'Epée* , que je plaçai sur le marbre de mon secrétaire ; et je leur demandai la permission d'aller les remercier à leur institution , et d'assister

souvent à leurs études dirigées par *Sicard* ; ce qu'ils m'accordèrent tous avec les démonstrations de la joie la plus franche.

Le second hommage que je reçus, fut tout aussi flatteur, et peut-être encore plus touchant.

Le premier dimanche où l'on joua *les Deux Journées*, le théâtre Feydeau fut encombré d'un grand nombre de gens du peuple, parmi lesquels s'étaient glissés des porteurs d'eau qui remplissaient la seconde et la troisième galerie. La pièce produisit encore plus d'effet qu'à l'ordinaire ; et des bravos qu'exhalaient des poitrines larges et sonores, retentissaient comme à l'envi, de toutes les places populaires. Le lendemain, vers les dix heures du matin, se présentent chez moi douze porteurs d'eau, en veste de travail, et la bricole croisée sur le dos. L'orateur de la bande portait un énorme et magnifique bouquet



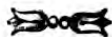
qu'il m'offrit, en me disant dans son jargon mi-français et mi-savoyard :

« Escusa, monsiou, si nous vous dérangea ; mais quand le cœur i'parla, »  
» pas poussible d'li résista. — Que me »  
» voulez-vous, mes bons amis ? — »  
» Vous r'marcia-z-au nom d'tous les »  
» porteurs-d'iau, d'l'honneur qu'vous »  
» nous avez gratifia dans ce chef-d'ou- »  
» vre au théâtre, où c'que tounerre de »  
» diou, vous nous avez illustra.... »  
» qu'cha nous a fait plourer ni pous ni »  
» moins que des petits genfans. — Je »  
» vous ai peints tels que vous êtes, »  
» dignes et excellentes gens, et tels »  
» que vous méritez de l'être. — Tout »  
» cha fait qu'oun d'abord j'venons vous »  
» supplia d'acchepta ces flours comme »  
» oun gage d'nout' reconnoissance, et »  
» pous de nous accorda la parmi- »  
» chion... — Laquelle mes amis ? — »  
» D'fourni d'iau voustre maison pen- »  
» dant tout ounne année ; et cha grati-

» che, ben entendou... Chêtre d'accord  
» avec tous l'camarad' d'la chection.  
» Chacun noustre semaine ; ça s'ra  
» genti. — Je suis vivement touché de  
» votre offre , qui me flatte autant  
» qu'elle m'honore... Mais trouvez bon  
» que je n'accepte que ces belles fleurs  
» que je n'échangerais pas contre une  
» couronne. — Oh ! ne nous refougez  
» pas , tounerre de diou ! cha nous fe-  
» rait trop de peine... Brave homme  
» que vous jêtes , ne nous refougez pas.  
» — Votre temps et votre travail sont  
» trop nécessaires au soutien de vos  
» familles , pour que je consente à m'a-  
» limer de vos fatigues , de votre  
» sueur : n'en parlons plus , mes bons  
» amis... Si ma pièce vous a fait battre  
» le cœur , croyez que votre offre ne  
» fait pas moins battre le mien , et que  
» jamais elle ne s'effacera de mon sou-  
» venir... Quant à vos fleurs , je vais  
» en parer ma femme et ma fille , et je

» vous promets d'en conserver une qui  
» me rappellera toute ma vie cette ra-  
» vissante entrevue... » A ces mots , je  
fis apporter plusieurs vieilles bouteilles  
de mon meilleur vin , et nous nous  
portâmes mutuellement les toasts les  
plus francs , les plus expressifs , accom-  
pagnés de mutuelles protestations de  
dévouement et d'estime.

Je mis en effet une des fleurs du ma-  
gnifique bouquet sous le globe de verre  
dont j'avais fait couvrir le buste de  
*l'abbé de l'Epée*. Je les conserve encore  
dans ma galerie ; et chaque fois que j'y  
porte les yeux , ils me rappellent mon  
*Double succès* , et la plus belle époque  
de ma carrière dramatique.



**DÉJEUNER AUX TUILERIES.**

—

Ce double succès, obtenu dans si peu de temps, attira sur moi l'intérêt public; et celui dont m'honorait la bonne, la tant gracieuse Joséphine, ne tarda pas à s'effectuer. Je reçus, par l'entremise de son fidèle Deschamps, devenu son secrétaire particulier, les reproches les plus flatteurs de ce que je n'avais pas paru devant elle, depuis qu'elle habitait les Tuileries. Je répon-

dis que si je me rendais autrefois aux réunions, rue Chantereine, avec tout l'empressement que m'inspirait le plaisir que j'étais sûr d'y trouver, je n'avais aucun titre, aucun droit pour me présenter au palais du premier consul ; à m'y mêler parmi les grands du jour qui l'entouraient, à paraître au milieu de tant de riches uniformes, de tant d'habits brodés, moi qui n'avais que le simple costume d'un homme de lettres. « Eh bien ! » me répondit Deschamps, « ce costume-là en vaut bien » un autre ; et je suis chargé par madame Bonaparte de vous inviter à » venir déjeuner demain aux Tuileries. Le premier consul désire vous » voir et vous connaître : venez donc » vêtu comme bon vous semblera ; vous » serez toujours bien reçu. » Je me rendis à l'heure indiquée aux Tuileries, avec la carte d'entrée que m'avait remise le fidèle émissaire de Joséphine ;

et comme, à cette époque renaissante, on n'avait aucun costume d'étiquette, je parus en frac devant celle qui déjà voyait se former autour d'elle une cour nombreuse et suppliante, quêtant un regard, provoquant une parole de la digne compagne du héros du siècle, dont l'auréole s'agrandissait de jour en jour. « Vous oubliez donc vos amis, » quand, plus que jamais, ils ont besoin de vous ? » me dit cette femme adorable, en me tendant la main. Mon premier mouvement fut de la couvrir du baiser le plus respectueux ; mais la présence des grands personnages qui semblaient envier l'honneur que je recevais, me retint. Joséphine s'en aperçut ; et me tendant de nouveau la main, avec cette grace et cette affabilité qui lui gagnaient tous les cœurs, elle ajouta : « Allons, faites-moi croire que nous sommes encore dans mon salon » de la rue Chantereine. » Je posai sur

cette main bienfaisante mes lèvres, avec toute l'expression du bonheur que j'éprouvais ; et j'entendis aussitôt plusieurs grands personnages se dire à l'oreille : « C'est un de ses amis : c'est » un de ses parens. »

Entre en ce moment le premier consul, vêtu d'un habit de velours violet, brodé en or sur toutes les coutures. Parmi les grands personnages qui l'accompagnaient, on remarquait Talleyrand, boitant toujours, mais arrivant au sommet diplomatique ; Cambacérès au regard fauve, à la voix aigre et à l'attitude prétentieuse ; mais grand observateur, et surtout excellent convive ; Le Brun, dont la figure vénérable et la tête couverte de cheveux blancs, annonçaient un vrai sage regrettant son humble réduit où il traduisait le Tasse, et tout étonné de se voir un des triumvirs de la république française. Venaient ensuite plusieurs officiers-géné-

raux en grande tenue militaire; des sénateurs et des conseillers d'état nouvellement institués, qui semblaient déjà fiers de leurs riches costumes. Joséphine n'avait aucune dame d'honneur auprès d'elle, que sa fille Hortense et ses belles-sœurs, loin de se douter alors que chacune d'elles porterait une couronne. Bonaparte ne tarda pas à remarquer la simplicité de ma toilette, et se douta sans peine qu'il n'y avait qu'un littérateur indépendant qui pût se montrer sous des dehors aussi modestes. Je lui fus aussitôt présenté par Joséphine, et je reçus de lui les félicitations les plus flatteuses de mon double succès. « Je vous remercie, » me dit-il avec ce sourire à dents blanches qui ornaient la bouche la plus expressive; « Je vous » remercie de votre pièce sur l'*abbé de* » *l'Épée* : vous m'avez procuré le plaisir de rendre *Sicard* à ses élèves. — » Et moi, général, je dois vous remer-



» crier bien plus encore, » lui répondis-je, » de m'avoir procuré par cet » acte de justice, la plus honorable » jouissance que puisse éprouver un » auteur. » Onze heures venant à sonner, on se mit à table : elle ne contenait que douze à quinze couverts. Joséphine eut la bonté de me faire placer à côté d'elle. Le premier consul était en face de nous, ayant à sa droite Pauline, sa sœur cadette qu'il aimait tant ; et à sa gauche, Hortense de Beauharnais, sa belle-fille, à laquelle il portait la tendresse d'un père. Ses frères et ses sœurs occupaient indistinctement plusieurs places ; et je me rappelle que *Jérôme* n'arriva qu'après les autres, en simple habit de manège, et du ton le plus cavalier. *Bourienne*, placé vers le bas-côté de la table, redoublait de saillies et de bons mots qui faisaient sourire Bonaparte que je ne perdais pas de vue, et dont je recueillais jusqu'aux moindres

paroles. Ce fut au point que Joséphine me dit : « Mais vous ne mangez rien. » — Veuillez m'excuser, je ne vis en ce moment que des yeux et des oreilles. » Elle sourit, et me laissa faire du premier consul toute l'étude que je désirais.

En portant mes regards sur tous ces guerriers renommés, couverts d'honorables cicatrices sur tous ces savans, tels que *Monge, Cuvier, Bertholet, Laccépède* et *Fourcroy*; sur ces hommes d'état, sur ces jurisconsultes profonds; en un mot sur toutes les célébrités modernes, formant un demi-cercle derrière le fauteuil du premier consul qui faisait à chacun d'eux de ces questions marquées au type d'un génie créateur, je ne pus m'empêcher d'être frappé d'une admiration, et j'oserai l'avouer, d'un respect qui m'imposait, tout indépendant que j'étais. Bonaparte s'aperçut aisément que je faisais

de lui l'étude la plus sérieuse ; et plusieurs fois ses yeux flamboyans m'obligèrent à baisser les miens. Quelque habitué que je fusse à envisager mon homme, celui-là, par je ne sais quelle secrète magie, me força de m'humilier devant lui. C'était tout à la fois un magnétisme irrésistible, un éclair précurseur de la foudre, qui vous éblouissait et vous soumettait à sa puissance. Car, ainsi que nous le dit Ovide <sup>1</sup>, « La » gloire donne un grand ressort à l'esprit. » Rien n'était plus curieux pour l'observateur, que les courbettes, que la révérence de tous ces fondateurs de les libertés françaises, de ces intrépides orateurs de la tribune populaire, et surtout de tous ces grands seigneurs d'autrefois, soumis aux volontés, attendant les ordres d'un héros de trente ans qui s'était mis à leur place. Oh ! que de réflexions cela me fit faire sur tou-

<sup>1</sup> Non parvas animo dat gloria vires.

tes les exigences de l'ambition, sur tous les sacrifices qu'elle impose à la dignité de l'homme ! Combien mon simple frac gris-cendré et mon chapeau rond me semblèrent préférables à ces habits parsemés de broderies, à ces chapeaux à plumet et à ganses en torsades d'or, dont étaient affublés tant de subordonnés aux caprices d'un maître ! Avec quelle ivresse, avec quelle satisfaction de moi-même je me disais : « Tu n'appartiens qu'à toi... tu n'as pas » *oublié ta fauvette.* »

Cependant Bonaparte aimait à se reposer quelquefois de *la cour plénière* qu'il tenait aux Tuileries, par quelques épanchemens de famille, dans lesquels on remarquait toutefois un despotisme assaisonné d'une ironie piquante. *Jérôme*, le plus jeune de ses frères, n'était venu, comme je l'ai déjà dit, se placer à table que le dernier, et en habit de manége. Cette inconve-

nance devant tant de hauts personnages, tous en grande tenue, déplaisait au premier consul qui, projetant de donner au jeune étourdi la leçon qu'il méritait, fit tomber la conversation sur les bals masqués. On était à l'époque des Jours Gras. « Vous devriez bien, » dit-il à Joséphine, « conduire ce soir » Hortense au bal de l'Opéra ; je sais » qu'elle brûle d'envie de connaître » ces bacchanales populaires. Couver- » tes toutes les deux d'un domino simple et de peu d'apparence, on ne » pourra vous reconnaître.... Jérôme » sera votre écuyer... le voilà déjà *tout* » *déguisé*. » Ces derniers mots furent prononcés avec un sourire amer, et d'un regard foudroyant qui fit rougir le jeune coupable, et devenait en même temps une adroite réparation envers tous ceux qui, debout et en grand costume, environnaient le premier consul.

Bientôt il se leva de table où jamais il ne restait plus d'un quart-d'heure, laissant tous les convives continuer leur repas, sous les auspices de madame Bonaparte : il alla se mêler parmi les différens groupes qui se formaient dans le grand salon. « Eh bien ! » me dit alors Joséphine, « que pensez-vous » de Bonaparte ? — Je pense, » lui répondis-je, « qu'il essaie la couronne » de France, avant de la poser sur sa » tête et sur la vôtre. » Elle rougit, à ces mots, et baissa les yeux d'un air qui semblait d'avance demander grace pour la suprême destinée qui l'attendait. On sortit de table, et je suivis cette charmante femme qui rejoignit le premier consul qu'entourait un cercle nombreux d'hommes de mérite qui l'écoutaient avec un intérêt mêlé d'admiration. Tout ce qui sortait de la bouche du premier consul, était recueilli avec avidité : il avait dans

le regard et dans la parole une puissance à laquelle on était contraint de céder ; et déjà les rênes de l'état flottaient dans ses mains avec une aisance admirable , et surtout avec une dignité qui ne permettait plus de douter qu'il se ferait proclamer souverain quand bon lui semblerait. Aussi, m'approchant d'un groupe formé dans l'embrasure d'une fenêtre qui donnait sur le jardin des Tuileries, j'entendis la conversation la plus curieuse pour l'observateur, et qui jamais ne s'est effacée de mon souvenir. *Sieyès* qu'on accusait d'avoir abandonné la cause de la liberté, mais que madame de Staël elle-même défendait avec chaleur, en soutenant que jamais il n'avait servi aucune tyrannie ; *Sieyès* qui n'avait cessé de désirer un frein contre l'anarchie, et qui, fatigué peut-être d'un pouvoir peu compatible avec ses goûts, trouvait dans les paisibles fonctions de sénateur,

un repos qu'il ambitionnait ; Sieyès enfin , l'un des plus grands coopérateurs de la révolution de 1789, l'auteur si renommé de cette fameuse brochure : « *Qu'est-ce que le tiers-état?* » causait avec *Talleyrand, Fouché, Merlin, Rœderer*, et plusieurs autres grands politiques exprimant franchement leur pensée sur le vainqueur d'Arcole , d'Austerlitz et de Marengo. « Il remplit » l'Europe entière de sa gloire et de » son nom, » disait l'un. « Il règne » déjà par le fait, » ajoutait l'autre. » Rien ne saurait plus l'arrêter dans » son vol rapide. — Oui, » disait un ancien sectateur de la république , « c'est un aigle qui s'élève au - dessus » de nos têtes, et tient dans ses ser- » res la liberté française : je ne sais » pas ce qu'il en fera. — Il fera bien » de la respecter, » s'écrie un ancien membre de la convention, nouveau conseiller d'état ; « le sénat ne souf-



» frirait pas qu'il portât la moindre at-  
» teinte à notre indépendance. — Le  
» sénat, » répond un tribun plus clair-  
voyant que les autres, « le sénat ne fera  
» que ce qui pourra plaire au maître  
» qu'il s'est donné. — Et que voudriez-  
» vous faire, » ajoute un officier-géné-  
ral, « contre un homme de génie et de  
» forte volonté, qui commande à huit  
» cent mille guerriers qu'il s'est attachés  
» par les lauriers de la victoire? c'est  
» un nouveau César dont il nous faut  
» tous supporter la puissance. — Il  
» n'osera jamais se faire proclamer  
» empereur, » disait Merlin. — Qui  
» l'en empêcherait? » lui répliquait  
Rœderer; « il commanderait à l'Eu-  
» rope, s'il en avait la fantaisie.—Pour-  
» quoi pas au monde entier? » dit Sieyès  
avec humeur. « A vous entendre, il  
» pourrait se faire Dieu. — Dieu!...  
» Bah! *cul-de-sac*.... » laisse échapper  
de ses lèvres machiavéliques, un ci-

devant ministre des autels devenu conseiller intime de Napoléon. Ces paroles si remarquables me semblèrent caractériser parfaitement et le politique profond qui les proférait, et l'illustre conquérant qu'elles dépeignaient si bien.

Je quittai ces puissans du jour, dont les opinions offraient à l'observateur impartial, une bigarrure aussi curieuse qu'attachante ; et je demeurai plus que jamais convaincu que la plupart de ces intrépides publicistes qui se font une célébrité populaire, ne sont bien souvent que d'adroits jongleurs qui sacrifient, quand il le faut, leur profession de foi et même leur popularité, pour courir après le rang et la fortune, leurs divinités chéries.

Je rejoignis le groupe des femmes qui entouraient madame Bonaparte ; et là je vis une autre tactique pour arriver à la faveur. On sollicitait d'abord, avec une modestie étudiée, le titre de

dame de charité, c'est-à-dire l'honorable emploi de répandre, dans la classe indigente, les nombreux bienfaits de cette Joséphine si propice à tous les malheureux. Ensuite, on flattait les goûts de la future souveraine, en parlant de la riche collection de tableaux qui ornait sa belle galerie de la Malmaison ; on lui proposait de l'enrichir encore par l'offrande de certains objets d'art très curieux, conquis sur les puissances étrangères. Les femmes de nos généraux surtout, s'empressaient de concourir à la riche et rare collection de Joséphine, pour obtenir son intercession auprès de Bonaparte, qui déjà préparait les bâtons des maréchaux. Il m'arriva dans cet assaut de prétentions ambitieuses, une aventure dont je ne puis résister à faire ici le récit fidèle, et qui prouvera combien le désir de ressaisir la fortune et les grandeurs, rapprochent les distances.

Quinze ans auparavant, à cette époque féodale où les nobles de province étalaient avec orgueil leurs écussons, j'assistais au bal public dans la ville de Tours ma patrie, mêlé parmi les fils de magistrats, de manufacturiers et d'honnêtes bourgeois, composant la jeunesse plébéienne. Plusieurs familles nobles, ou soi-disant telles, venaient étaler à ces réunions leur luxe et leurs prérogatives; mais elles formaient entre elles des groupes et des danses à part, où l'on n'était admis qu'avec un titre de gentilhomme. Élevé dans des principes d'égalité, d'indépendance, je ne pus m'empêcher de témoigner à mes jeunes concitoyens combien nous avions droit d'être blessés de ces distinctions insultantes; et tous furent d'accord avec moi de les faire cesser, en pressant, avec toutes les formes de l'urbanité française, les demoiselles de qualité, de nous accorder l'honneur

d'une contredanse. Le hasard voulut que je m'adressasse à la charmante fille d'un maréchal de camp, habitant la ville depuis peu de temps ; et la belle, induite en erreur, soit par mon extérieur, soit par les expressions flatteuses dont je me servis, m'accorda la promesse que j'ambitionnais, et qui devait ramener dans un bal public donné dans la salle de spectacle, ce mélange heureux d'une jeunesse brillante formée de tous les rangs de la société. Mais bientôt ma ravissante danseuse fut instruite de sa méprise : elle apprit que le jeune homme à la physionomie expressive, qu'elle avait agréé pour son cavalier, n'était qu'un simple plébéien, qu'un écolier de droit se destinant au barreau. « Vous ne pouvez vous com- » promettre, ma chère, » lui disaient les jeunes demoiselles de qualité, dont elle était environnée. « Vous ne vous » abaissez point jusqu'à danser avec

» un simple bourgeois. Vous figurez-  
» vous votre main pressée dans la  
» sienne, son bras posé sur votre taille  
» et ses regards attachés sur les vôtres ?  
» cela révolte, rien que d'y songer...»  
En effet, lorsque je me présente avec  
un noble empressement, pour conduire  
ma danseuse à la place que je lui avais  
préparée, elle me dit, sans remuer de  
son siège et d'un ton leste et prononcé:  
« Je ne danserai pas ; je me trouve in-  
» commodée. » Je compris le motif de  
la défaite ; et parvenant à me dompter  
en apparence, à laisser mon sang bouil-  
lonner en dedans, sans laisser paraître  
sur ma figure la moindre altération, je  
me tiens à peu de distance de la belle  
que je ne perds pas de vue un seul in-  
stant. Bientôt un élégant gentilhomme  
vient lui demander la faveur d'une con-  
tredanse ; et, bien convaincue alors  
qu'elle n'a pas affaire à un vil plébéien,  
elle répond avec assurance au désir

du noble cavalier. « Mademoiselle ne » dansera pas, » dis-je d'un ton ferme, et m'approchant : « elle est *incommode*. » Le gentilhomme me demande l'explication de cette étrange assertion ; et je lui raconte tout ce qui s'est passé. La dispute s'échauffe : une foule nombreuse nous entoure ; les jeunes plébéiens de la ville, approuvent ma conduite et déclarent qu'ils la soutiendront contre quiconque oserait la blâmer. Je les calme, et je persiste à déclarer que la demoiselle ne dansera pas, à moins qu'elle ne commence avec moi. Le dépit et la confusion se peignent sur ses traits ravissans : son père, vrai brave et le meilleur des hommes, craignant que l'insolence de sa fille n'excitât une querelle sanglante parmi ceux qui prenaient mon parti, et ceux qui semblaient vouloir être les chevaliers de la belle, blâme hautement celle-ci, m'adresse des excuses à la fois di-

gues et paternelles , calme par cela même la rumeur générale , et sort du bal avec sa fille , qui depuis cette époque n'osa plus y reparaître.

Quinze ans s'écoulèrent ; et la révolution avait nivelé tous les rangs , établi l'égalité des droits. La belle dédaigneuse avait épousé un officier de cavalerie , devenu , par ses hauts faits , général de brigade ; et , à ce titre , ayant ses grandes entrées chez le premier consul. Le destin , parfois piquant et bizarre dans ses rapprochemens , voulut que le jour même où j'avais eu l'honneur de déjeuner aux Tuileries , et dans le moment où l'aimable et bonne Joséphine auprès de qui j'étais placé , m'adressait de ces mots flatteurs qui prouvaient clairement que j'étais honoré de son attachement et de son estime , on annonce le général \* \* \* et sa femme que je reconnus parfaitement , quoique ses traits charmans fussent altérés par tous



les orages qu'elle avait essuyés. Elle présente elle-même un placet au premier consul, au nom de son vénérable père entièrement ruiné par l'émigration, et qui réclamait sa pension militaire devenue indispensable aux besoins, aux infirmités de la vieillesse. « Si l'attestation d'un enfant du jardin de la France, » dis-je en m'avancant, « peut convaincre le premier consul que le père de madame est digne de tout son intérêt, de toute sa justice, et comme ancien militaire et comme chef d'une des plus illustres familles de la Touraine, je réclame avec empressement, l'honneur d'être ici son garant. » A ces mots la dame me reconnaît et paraît vivement touchée de l'élan d'âme d'un homme qu'elle avait insulté publiquement. Bonaparte remet aussitôt le placet, apostillé de sa main, à Berthier, son chef d'état major; et s'avancant vers moi, du

ton le plus gracieux, il me dit : « Je suis » bien aise de trouver l'occasion de » vous obliger. » La surprise de la dame devint plus grande encore, et son embarras était au comble. Enfin, m'abordant au milieu des différens groupes dont nous étions environnés, elle me prend le bras, et me conduisant dans un coin du salon, elle me dit avec une expression vive et touchante : « C'est » donc ainsi que vous vous vengez des » torts que l'on eut envers vous ! — » Vous ne vous attendiez pas, » lui répondis-je, » à me procurer une des » plus douces jouissances que je pusse » ambitionner.... Vous voyez comme » on se retrouve.... J'ose espérer maintenant, qu'au premier bal où nous » pourrons nous rencontrer, vous m'accorderiez l'honneur de danser avec » vous. »





## LE FOYER

DU

**THÉÂTRE-FRANÇAIS.**

Quittons ce vaste et somptueux palais des Tuileries, ce redoutable séjour de la puissance et du despotisme, ce rendez-vous de toutes les intrigues politiques, de l'orgueil et des préjugés, de la bassesse et de la flatterie ; quittons cette majestueuse lanterne magique, où depuis moins d'un demi-siè-

de nous avons vu passer et repasser plusieurs têtes couronnées, s'éteindre et renaître des dynasties, s'abaisser tant de grands, s'élever tant de petits!... Transportons-nous, dégagés de toutes prétentions, à ce boudoir de Thalie et de Melpomène, à ce temple de la véritable indépendance, où l'on est apprécié pour ce que l'on vaut; où le grand talent occupe la première place; où la piquante ironie pince tous les ridicules, mais sans les égratigner; où l'anecdote galante est racontée de manière à ranimer la vieillesse, mais sans faire rougir l'adolescence; où se forme, en un mot, la réunion la plus complète des hautes célébrités dans les lettres, dans les arts, tenant cour plénière d'urbanité, de grace et de bon ton... Allons visiter le foyer du Théâtre-Français!

Mais pour le peindre fidèlement, ce foyer si renommé, tel qu'il était il y a

trente-cinq ans , j'aurais besoin d'emprunter les crayons de l'*Albane* et de *Callot*. Comment retracer à la fois tant de charmes et de séductions , de malice et de bonté , de naturel et de coquetterie ? Comment exprimer ce curieux mélange de grands seigneurs et de comédiens , de riches banquiers et d'artistes en mansarde , de réputations établies et de timides débuts , d'hommes à traits de flamme et de diseurs de riens , d'amis vrais et de faiseurs de dupes ?... Oh ! quel champ vaste et fertile pour l'observateur impartial ! Quelle école précieuse pour le moraliste qui ne se laisse point éblouir par les surfaces !..... Cher et brillant *foyer*, où, depuis quarante ans, j'ai passé tant de soirées délicieuses, recueilli tant de mots heureux ! où j'ai souvent rencontré des hommes d'honneur et des femmes de bien ; où j'ai trouvé surtout la piété filiale portée au plus

haut degré de perfection ! source féconde de tout ce qui peut enchanter les yeux, orner l'esprit, épurer le goût, habituer aux bienséances ; *foyer français*, reçois ici le salut de respect et d'affection d'un de tes plus anciens habitués, et permets-lui de réchauffer son cœur et de rajeunir son imagination par le récit fidèle de tout ce qu'il a pu recueillir dans ton sein.

Ce fut en 1795 que j'offris au Théâtre-Français ma pièce intitulée : *René Descartes*, dont je dus le succès aux talens inimitables de *Monvel* et de *Michot* ; l'un, grand peintre de passions, et dont l'ame dévorante portait la flamme parmi ses auditeurs ; l'autre, chef-d'œuvre de bonhomie et de vérité, qui, d'un seul mot, d'un sourire, répandait autour de lui l'enjouement, le plaisir et le bonheur. Dans une scène de mon ouvrage, où le père de la philosophie, en France, s'épanchait

avec un simple charron dont il aimait à provoquer l'heureuse saillie, on ne savait quel était le plus parfait de ces deux admirables modèles, que *Melpomène* et *Thalie* avaient formés pour donner une juste idée du prestige et de la puissance de l'art du comédien.

Jeune encore à cette époque, je mis à profit mes entrées au Théâtre-Français; et, presque tous les soirs, après avoir entendu la première pièce, qui finissait ordinairement à huit heures, j'allais m'établir au foyer où je retrouvais les grands talens que je venais d'applaudir à l'orchestre, et qui venaient se délasser des fatigues d'un grand rôle, par une conversation animée que formaient les habitués de cette précieuse réunion. Là, bien souvent l'acteur le plus renommé, recevait d'utiles avis sur le personnage qu'il venait de représenter; là, plus d'une fois, l'auteur d'une pièce nouvelle re-

cueillit de ses acteurs des conseils salutaires et l'indication de coupures profitables... Heureux échanges! épanchemens loyaux et ravissans qui resserraient encore les liens de l'amitié, et tournaient toujours au profit de l'art dramatique!

C'était donc tous les soirs, de huit heures jusqu'à onze, et bien souvent jusqu'à minuit, que se formait l'aréopage qui prononçait sur toutes les nouveautés, sur toutes les intrigues de la ville et de la cour. L'anecdote galante y était racontée avec une grace et une gaîté qui la rendaient encore plus piquante. On eût dit le greffe général de l'empire d'Amour. Ce foyer formait un grand salon, parfaitement éclairé, pouvant contenir trente à quarante personnes, dont chacune trouvait un siège commode; sur chaque côté latéral était un long canapé qu'on réservait ordinairement aux dames. C'était sur



celui du fond , en face de la porte d'entrée, que venait s'asseoir mademoiselle *Contat*, après avoir joué *Célimène*, madame *Évrard*, ou madame *Patin*. Sa physionomie ravissante, sa tête admirablement posée et la grace inexprimable répandue sur toute sa personne, faisaient en quelque sorte disparaître un embonpoint qui, sans nuire à son talent, lui donnait de la peine à se développer. Mais cette habitude du grand monde et des belles manières, ce regard scrutateur et si fin, cette bouche fraîche, riante et si bien ornée, lançant le trait le plus malin, tout contribuait à faire de cette prêtresse de *Thalie*, âgée de quarante ans, la femme la plus séduisante, la dame du foyer, devant qui tout s'inclinait avec admiration.

Ce fut de ce trône qu'elle occupait si bien, que je l'entendis proférer un des mots les plus spirituels de notre

époque. Le duc de C\*\*\*, bossu, mais avec grace, et dissimulant sa difformité avec une adresse admirable, faisait, ainsi que d'autres grands personnages, sa cour à la célèbre interprète de Thalie ; et, tout en lui parlant de ses débuts à la Comédie française, il s'étendait avec emphase sur une taille de nymphe, qui n'existait plus, sur cette fleur de jeunesse, qui avait disparu. Le sourire du duc, en faisant ces énumérations, semblait annoncer qu'il avait le dessein de s'amuser aux dépens de la dame de quarante ans. Celle-ci pinçant les lèvres et gonflant les narines du plus joli nez, méditait une vengeance bien légitime, et n'attendait que l'occasion de l'exercer : le hasard la lui procura. La conversation ordinairement vive et finement aiguisée, tomba sur les bossus. Le duc de C\*\*\*, en se plaçant bravement dans la catégorie, dit avec cette suffisance des personnes d'un grand

nom : « On avouera que la nature nous  
» donne une heureuse indemnité de  
» ses rigueurs : en général, les bossus  
» sont des gens d'esprit. — Ah ! mon-  
» sieur le duc, vous n'êtes que contre-  
» fait, » répliqua vivement mademoi-  
selle Contat, avec cette verve et cette  
malice qui l'inspiraient si bien. Le  
duc rougit et baissa les yeux ; chacun  
applaudit tout bas à cette piquante  
saillie ; et l'on convint que jamais  
femme d'esprit n'avait dit plus ingé-  
nieusement à un grand seigneur qu'il  
n'était qu'un sot.

Auprès de la belle Contat, venait  
souvent s'asseoir mademoiselle *Lange*  
si bien nommée, et à qui *Demoustier*,  
le spirituel auteur des *Lettres à Émilie*,  
demandait un jour, en désignant les  
plus admirables épaules : « Dites-nous,  
» l'*Ange*, qu'avez-vous donc fait de  
» vos ailes ? » De l'autre côté, trouvait  
également place la charmante *Mézeray*

que la nature avait pris plaisir à combler de tous ses dons ; et qui joignait à la beauté la plus remarquable, les avantages d'un esprit orné et d'une parfaite éducation. On voyait aussi contribuer à ce groupe de femmes charmantes, mesdemoiselles *Émilie Contat* que sa fraîcheur et sa riante physionomie, avaient fait surnommer *Flore-Hébé* ; *Mars*, à peine âgée de seize ans, et dont l'œil expressif, le son de voix et le sourire sardonique, annonçaient une célébrité naissante ; *Simon*, de qui la figure mélancolique avait un charme tout particulier ; et *Desrosiers*, belle fleur déjà menacée dans sa racine, et qui fut renversée sur sa tige, lorsqu'à peine elle achevait son printemps. Enfin, pour compléter cet admirable groupe de Thalie, mademoiselle *Devienne* offrait à nos regards la plus élégante soubrette de boudoir, à laquelle chacun s'empressait de faire la

cour, même en présence de sa maîtresse. On aurait cru que tout était à ressorts dans cette femme charmante, tant elle était svelte et gracieuse. Si son regard flamboyant semblait vous dire : « Prenez garde à vous ! » la douceur de sa voix ajoutait aussitôt : « Rassurez-vous !.... j'ai besoin d'être aimée. »

Sur l'autre sofa vis-à-vis, se composait le groupe de Melpomène. Au centre était mademoiselle *Raucourt*, qui joignait aux belles formes d'*Hermione*, l'imposante majesté de *Didon* et la voix tonnante de *Médée* en fureur. On ne l'abordait qu'avec crainte ; et, bien que sa conversation fût attachante, on n'osait pas s'y livrer ; on s'imaginait toujours en lui parlant, qu'on s'était trompé de sexe. A ses côtés siégeait mademoiselle *Vanhove* devenue madame *Talma* : véritable syrène qui, par sa voix, opérait un enchantement dont il était impossi-

mai-  
ait à  
inte,  
ison  
ire :  
ceur  
su-  
ai-

om-  
Au  
qui  
one,  
voix  
ne  
que  
l'o-  
ours  
de  
elle  
vé-  
rait  
si-



MADAME TALMA.

*Page 243.*

Publié  
par Louis Janet.







MADAME TALMA.

*Page 283.*

Public

Paris, Janet

ble de se défendre. C'est la plus touchante Andromaque et la plus parfaite *Iphigénie*, qu'ait jamais possédées le Théâtre-Français. Inimitable dans l'*Eugénie* de Beaumarchais, et surtout dans la *Jeunesse de Richelieu*, elle joignait à la figure la plus expressive, le geste et le maintien d'une femme de qualité; sa bouche ne s'ouvrait que pour proférer un mot de cœur ou d'esprit : tout était en harmonie avec son regard, dont la douceur vous subjuguait. C'était, en un mot, la preuve parlante de cet adage d'un de nos plus ingénieux poètes modernes :

La nature nous forme et nous donne des traits ;  
Mais c'est l'ame qui fait la physionomie.

Le lecteur me pardonnera cette digression, en se rappelant que c'est à madame Talma que je dus mon plus beau laurier; et qu'elle eut le généreux

courage de se priver de l'irrésistible puissance de sa parole, pour jouer, dans mon *Abbé de l'Épée*, le rôle du Sourd-muet, auquel son jeu pantomime et sa grace ravissante donnèrent une vogue dont je suis heureux et fier de lui prouver ici ma reconnaissance.

Auprès d'elle et sur le même sofa, était une autre jeune enchanteresse dont la voix semblait descendre du ciel, pour nous donner une juste idée du concert des anges : c'était mademoiselle *des Garcins* que Ducis appelait son *Hédelmone*, rôle qu'elle avait créé dans la tragédie d'*Othello*, de manière à rappeler aux vieux habitués cette tendre *Le Couvreur*, dont toutefois elle était loin de posséder la beauté. La nature, en formant des Garcins, ne s'était occupée qu'à lui donner le rare avantage de sentir vivement et de bien exprimer : elle avait oublié tout-à-fait de la parer du droit de charmer les

yeux ; ce qui rendait ses succès plus étonnans et, par cela même, plus vrais et plus durables.

Non loin d'elle était placée une quatrième prêtresse de Melpomène, qu'elle avait chargée d'exprimer les sentimens de haine et de jalousie ; et qu'à cet effet elle avait douée d'un extérieur hâve et musclé, d'une démarche prononcée et d'un organe menaçant : on eût dit *Tisiphone* veillant à l'entrée du Tartare, ou bien *Atropos* coupant, avec un sourire infernal, le fil de nos jours : c'était mademoiselle *Fleury*, dont les vrais connaisseurs applaudissaient l'énergie, la belle tradition des anciens ; et qui fut inimitable dans les rôles d'Ériphile et de Rodogune. Enfin, pour compléter cette nombreuse famille, la vénérable madame *Suin*, qui semblait en être la mère, exerçait l'empire que donnent une instruction rare, un grand usage social, porté jusqu'à l'austérité la plus

scrupuleuse ; et madame *Thénard* y tenait, d'une main ferme, le sceptre difficile des rôles à caractère.

De l'un à l'autre de ces deux groupes, allaient et revenaient les acteurs les plus célèbres dans les deux genres. Là, c'était *Molé*, dont la grace et l'élégante impertinence offraient le modèle accompli des grands seigneurs et des roués de cour ; mais, en même temps, il était doué d'une chaleur d'ame et d'une vérité d'expression si ravissantes, qu'il faisait oublier son arrogance et la familiarité de ses manières. Il prouvait, en quelque sorte, que tout est permis aux grands personnages. C'était surtout dans les nobles épanchemens du cœur, dans ce qu'on appelle les *têtes perdues d'amour*, que ce grand acteur fut inimitable, et qu'il a donné pour jamais à sa mémoire, un des premiers rangs parmi les comédiens français.

Auprès de lui paraissait moins pro-

fond, moins entraînant, mais tout aussi brillant peut-être, et d'une impertinence encore plus sardonique, ce *Fleury* dont les élégans du jour imitaient, dans le monde, la pose, le maintien et surtout cette assurance de séduction si profitable aux coureurs d'aventures. Chacun d'eux, en voyant *l'Homme à bonnes fortunes*, *le Marquis du cercle*, *Détieulette* et *l'École des Bourgeois*, s'imaginait exercer, comme Fleury, l'empire de la mode, ce droit de plaire et de séduire qu'il portait au plus haut degré de perfection. Aussi ne rencontrait-on, dans les cercles de Paris, que de jeunes élégans qui copiaient l'allure, la démarche, l'habillement, et jusqu'à la coiffure de *Moncade*; en saisissaient la grace, le mieux qu'ils pouvaient, et faisaient leur cour aux belles, en singeant ce prototype de la rouerie, de l'élégance et du ton le plus exquis.

Après Fleury, venaient *Dupont*, qui

s'était fait une véritable réputation dans le rôle d'Abel; *Damas*, dont la chaleur entraînant attirait tous les spectateurs; et que mademoiselle Contat avait si bien surnommé, « *la Tenaille des auteurs.* » *Armand*, très jeune encore, que sa figure distinguée, ses gracieuses manières, et l'étude constante qu'il faisait de ses chefs d'emploi, ont mis au nombre des premiers amoureux de la scène française.

Parmi ces dignes desservans de Thalie, se mêlaient ceux de sa sœur rivale: *Saint-Prix*, si beau dans *Philoctète*, si imposant dans *Jacques Molay*; *Saint-Phal*, dont le nom seul annonce talent et bonté; *Talma*, jouissant déjà de sa haute renommée; le vieux *Vanhove*, si paternel et si vrai; *Baptiste aîné*, qui desservait les deux muses avec une rare perfection; et surtout ce *Monvel*, cet inconcevable enchanteur qui, jusque dans la décrépitude, faisait vibrer tous

les cœurs, par une flamme dévorante, par cet accent qui n'appartenait qu'à lui. Enfin, pour donner à cette riche et belle réunion une variété qui en formait l'admirable complément, on remarquait, à leurs figures joyeuses, à leurs gestes familiers et surtout à leurs plaisanteries fines et mordantes, les comiques renommés qui contribuaient si puissamment à l'éclat de l'art dramatique. Là, c'était *Dugazon*, le doyen de la livrée, *Mascarille* accompli, *Scapin* ravissant, *Bonnard* par excellence, et *Fougères*, qu'on ne pourrait peindre qu'en empruntant ses propres pinceaux : homme de cœur et d'esprit, élève de *Préville* et ami de *Lekain* dont il avait conservé toutes les traditions, il était devenu, malgré sa voix aigre et sa figure grotesque, le plus habile professeur et le guide le plus sûr des jeunes acteurs qui se livraient au culte de *Melpomène*. *Talma* dut une grande partie



de son talent, aux avis, aux leçons de ce grand maître, qui joignait à la science profonde du comédien, les qualités d'un ami vrai, généreux même ; et portait au plus haut degré, l'amour de l'indépendance et la dignité de caractère. Il en avait donné la preuve la plus forte en plein foyer du Théâtre-Français. Un prince du sang royal, aussi remarquable par le charme répandu sur toute sa personne, que par cette brillante rouerie dont il se targuait d'être le plus parfait modèle, réunissait souvent à sa maison de plaisance située près de Paris, les beautés les plus célèbres, parmi lesquelles on comptait des dames d'une haute qualité. On eût dit, à cette époque de la galanterie française, que les grands seigneurs et les jolies femmes avaient pris pour devise et pour plan de conduite, ces deux vers de *Perse*<sup>1</sup> :

<sup>1</sup> ... Carpamus dulcia, nostrum est  
Quod vivit et manes et fabula fiet.

« Cueillons les fleurs du plaisir ! sans  
» cela c'est languir et non pas vivre. »

Notre brillant prince habitué à satisfaire, sans obstacle, tous ses goûts, tous ses caprices, était donc venu chercher lui-même, au Théâtre-Français, Dugazon qui composait alors avec *Thiémet* et *Musson*, ce trio si renommé de plaisans et de mystificateurs, qu'on s'arrachait dans les cercles de la capitale, et dont son altesse régalaient souvent les beautés renommées qu'il honorait de ses bonnes grâces. Un hasard malencontreux voulut que, ce soir-là, Dugazon fût d'une partie joyeuse avec quelques amis qu'il préférait aux seigneurs de la cour. Il s'excuse auprès du prince sur l'impossibilité de répondre à ses désirs ; mais celui-ci insiste avec ce ton d'un grand qui n'admet point de refus ; et dit à Dugazon : « Parbleu vous viendrez ;  
» *Thiémet* et *Musson* vous attendent ;  
» et j'ai promis à ces dames d'avoir nos

» trois plaisans.—Eh ! parbleu, monseigneur, vous ferez le troisième, » réplique vivement Dugazon : « je vous assure que je vous trouve *très plaisant*. » L'attitude du comédien et le rire sardonique dont il accompagna cette réponse familière, audacieuse, prouvèrent au prince que ses instances seraient vaines. Il ne put, quoique blessé sans doute, s'empêcher de sourire lui-même de cette vigoureuse répartie ; et se retira convaincu que, dans tous les rangs de la société, on peut rencontrer du caractère et de la dignité d'homme.

A côté de Dugazon, était son rival, qui, sans avoir sa verve comique et ses savantes traditions, partageait avec lui la faveur du public, par un jeu fin, spirituel, et peut-être d'un goût plus épuré : c'était *Dazincour*, le *Figaro* qu'avait rêvé *Beaumarchais* ; ce valet de chambre de grande maison, initié dans

tous les secrets de son maître, adroit entremetteur des intrigues de madame; ou bien ancien serviteur malin et pourtant bon homme, dépositaire de tous les secrets de la famille. C'était surtout dans les vieux goguenards qu'il excellait: j'en fis moi-même l'expérience, en lui confiant, dans *L'Abbé de l'Épée*, le rôle de *Dominique*, qu'il remplit avec un admirable talent et un zèle exemplaire.

Après ces deux grands chefs d'emploi de la livrée, arrivait *La Rochelle*, plein de verve et de franchise, mais que son insouciance et sa paresse empêchaient de s'élever au premier rang que lui avait assigné la nature. Le peu de rôles qu'il créa, prouvèrent qu'il était digne de rivaliser avec Dugazon et Dazincour.

Mais quittons la livrée, et passons en revue les comiques d'un autre genre. Je citerai d'abord *Grandménil*, vérita-

ble inspiré de Molière, qu'on admirait dans l'Avare, le Malade imaginaire et *Arnolphe* de l'École des femmes. Jamais aucun comédien ne sut mieux honorer sa profession, soit par la pureté de ses mœurs et la dignité de sa personne, soit par cette étude des anciens et ce zèle constant à mériter les faveurs du public, pour lesquelles on le vit oublier jusqu'aux avantages de la fortune. Après ce grand acteur, arrivait dans le même emploi, *Caumont*, moins fin, moins profond que son émule, mais d'une carrure et d'une brusquerie qui formaient le financier le plus parfait. A côté de ces deux acteurs si justement renommés, paraissaient, avec non moins d'avantages, *Michot*, dont j'ai déjà parlé, et dont le naturel et la franchise furent inimitables; *Baptiste-Cadet*, le niais le plus spirituel qui jamais ait houché le boudoir de Thalie; le chef-d'œuvre des *Danières* passés, présents et futurs;

admirable dans les *Héritiers* ; et que , depuis Grandménil , on a reconnu digne de le remplacer dans les *Géronte* et les grimes de Molière : homme d'honneur et de bien ; camarade par excellence ; et pour tout dire enfin , membre de cette honorable famille des *Baptiste* , qui , depuis près d'un siècle , a fourni tant de talens divers à la scène française.

Cette réunion si riche et si complète des interprètes de Thalie , était embellie de celle des auteurs et des gens de lettres possédant leurs entrées , et dont la présence , les saillies spirituelles et parfois mordantes , formaient le complément de cet admirable foyer si renommé dans Paris , où les grands du jour et les artistes les plus célèbres , se faisaient introduire pour avoir une juste idée de ce cliquetis de bons mots , de ce ton social où l'élégance des manières , les bouffées d'esprit et la grace

de la malice, offraient un charme, une perfection qu'on ne pouvait rencontrer autre part. Là siégeait, et comme doyen et comme ancien ami de Voltaire, le vieux marquis de *Ximénès*, auteur de plusieurs tragédies. Doué d'une mémoire imperturbable, lié jadis avec tous les hommes célèbres du dix-huitième siècle, il avait pour ceux du dix-neuvième, un dédain qu'il exhalait parfois avec une verve étonnante pour un octogénaire. C'était principalement sur les auteurs présomptueux et qu'aveuglait un premier succès, qu'il exerçait sa verve sardonique. Il essaya de m'en flageller, après les premières représentations de *L'Abbé de l'Épée*; et me dit un jour avec cette voix cassée et ce sourire malin qui lui donnaient tant d'originalité : « Vous laissez derrière » vous *Diderot, Saurin et Mercier*. — » Tout ainsi, » lui répondis-je, « que » vous faites oublier *Voltaire et Cré-*

» *billon.* » Il reconnut à ces mots, que je n'étais pas de ces présomptueux dont il s'amusait sans cesse; et n'essaya plus de mettre mon amour-propre à l'épreuve, et d'égarer ma modestie.

Auprès de ce malin vieillard, venait s'asseoir *André Murville*, auteur d'*Abdélazis* et *Zuleima*, littérateur pédant et gourmé, dont la vanité chatouilleuse était souvent excitée par le satirique *Ximénès* : il s'amusait à le gonfler comme un ballon qui va se perdre dans les airs. Non loin de là, siégeait modestement *Collin-d'Harleville*, possédant la prétention la plus sûre et la plus délicate : celle de n'en avoir aucune. Ses envieux disaient que c'était chez lui pure hypocrisie ; mais ceux qui, comme moi, avaient eu le bonheur de fouiller dans cette ame si noble et si candide, étaient convaincus que c'était lui-même, que cet aimable et ingénieux auteur avait peint dans l'*Optimiste*. Venaient



ensuite ses deux amis *Andrieux* et *Picard* ; l'un, charmant conteur , critique ingénieux, philosophe aimable ; l'autre, plein de verve comique, peintre fidèle et fécond des mœurs bourgeoises ; et qui, par cela même, plaît à la multitude, et vivra long-temps dans la postérité. A côté de ces trois amis, paraissaient *Desfaucherets*, auteur du *Mariage secret* ; *Vigée*, poète érotique et brillant, qui n'eut avec *Thalie* qu'une seule entrevue ; et *Alexandre Duval*, dont les premières productions annonçaient un maître habile en charpente dramatique ; et qui, depuis trente ans, n'a pas cessé de fournir la plus riche et la plus honorable carrière.... Enfin à ces favoris de *Thalie* se joignaient ceux que sa sœur désignait comme ses plus dignes soutiens. Le premier était le vénérable *Ducis*, beau sexagénaire portant sur sa figure cette expression d'ame qu'on admirait dans ses écrits. Véritable patriar-

che de la littérature française, dont il ne fit jamais que la plus noble et la plus indépendante profession. J'ai déjà eu l'honneur de saluer sa mémoire dans mes *Encouragemens de la jeunesse*; et jamais je ne prononcerai son nom, sans placer au-dessous ce joli vers d'Andrieux : « *L'accord d'un beau talent et*  
 » *d'un beau caractère.* » Il aimait à se trouver parmi les jeunes auteurs, à les encourager, à les guider par ses précieux avis; il prenait surtout, avec une avidité remarquable, la part la plus active à ces joyeux récits d'espiègeries de jeunesse, à ces heureuses saillies pleines de sel et de verdure qui nous échappaient; il semblait, en un mot, répéter au milieu de nous ce vers charmant d'Horace : <sup>1</sup> « Tandis qu'il est  
 » permis, déridons le front de la vieil-  
 » lesse! »

<sup>1</sup> Dum licet, obductâ solvatur fronte senectus.

Après Ducis, arrivait *Joseph Chénier*, à la figure prononcée, aux sourcils nébuleux, aux manières brusques, au ton despotique et tranchant; mais cachant, sous des dehors fâcheux, une grande élévation d'âme, une profonde mélancolie, fruit des imputations calomnieuses dont il avait été frappé. Ce fut à cette époque qu'il fit paraître son épître sur la calomnie, où l'on remarque un admirable mélange de virulente satire et de profonde sensibilité. C'est véritablement la fièvre de l'indignation dans son redoublement. Chénier, malgré toute sa force morale, ne pouvait supporter l'idée d'être accusé du meurtre de son frère André, qu'il n'avait cessé de chérir, et pour lequel on le vit exposer sa tête. Il est dans la nature, de ces secousses douloureuses qu'on ne saurait supporter sans se plaindre; et, comme le dit un écrivain moraliste de nos jours : « Il est plus facile au crime

» de braver l'accusateur, qu'à l'innocence de supporter la calomnie. »

Eh ! comment laisserais-je échapper ici l'occasion de venger Chénier d'une aussi cruelle imputation, lorsque j'ai vu, de mes propres yeux vu, ses larmes fraternelles couvrir le piano de *Méhul*, notre ami commun, chez lequel il s'était réfugié éperdu de douleur, la nuit qui suivit l'horrible exécution d'*André* ? et surtout lorsqu'aux funérailles de *Joseph*, j'ai entendu cette vérité frappante proférée par *Arnaud*, sur le cercueil de son malheureux confrère : « Poursuivi » par la calomnie, Chénier se réfugia » dans les bras de sa mère ; ah ! se seraient-ils ouverts à son repentir, s'il eût été couvert du sang d'un frère ? »

Parlons, pour nous rafraîchir les idées, d'un jeune auteur qui tenait un haut rang dans l'empire de Melpomène, et dont l'heureux caractère semblait être en harmonie avec les élans de son

imagination ; donnons à *Le Gouvé* la place qui lui appartient. Je laisse à d'autres le droit d'analyser la *Mort d'Abel*, *Épicharis et Néron*, *Quintus-Fabius*, *Étéocle et Polynice*, la *Mort d'Henri IV* ; je ne m'occupe, moi, que de ce qui m'a le plus délicieusement touché l'ame : je ne parlerai que des charmans poèmes des *Sépultures*, de la *Mélancolie* et surtout du *Mérite des femmes*. Voués tous les deux à leur consacrer nos travaux les plus chers, nous nous sommes souvent rencontrés sur la même route, lui, cueillant des palmes de laurier et des branches d'immortelle ; moi, ramassant par-ci, par-là, de simples fleurs des champs, pour les offrir aux jeunes filles. Il n'est donc pas étonnant qu'une secrète sympathie nous rapprochât sans cesse ; aussi c'était presque toujours auprès de *Le Gouvé*, que je prenais place à ce foyer qui réunissait tant d'élémens divers, pour captiver l'esprit,

enflammer l'imagination, et donner une juste idée de la noble carrière des lettres.

Qui le croirait pourtant? cet homme inoffensif, et qui jamais ne s'égaya sur personne, redoutait les moindres atteintes de la critique, et jusqu'aux chiquenaudes de la plaisanterie. Aussi traitait-il avec trop de ménagement, et même avec prévenance, les folliculaires et les courtiers du Parnasse, qui se glissaient parmi nous. Un jour surtout que je lui reprochais d'avoir touché la main d'un soi-disant littérateur, qui n'était connu que par un insipide bavardage, il me répondit avec une gaîté naïve, qui me désarma : « Que voulez-vous, » mon cher; il faut toujours traiter les » sots comme un ennemi supérieur en » nombre. »

Je demande encore au lecteur pardon de cette digression, ou plutôt de ce laisser-aller de la véritable amitié.

Le Gouvé, fut de tous les gens de lettres que j'ai connus, celui dont la mémoire m'est la plus chère, et qui sut le mieux me connaître, ainsi qu'on le verra par la suite.

Bientôt parurent de nouveaux athlètes, dont les débuts sur la scène française, donnèrent au public l'espoir de les voir succéder dignement aux grands talens qui commençaient à vieillir : mesdemoiselles *Georges* et *Duchesnois*, se montrèrent presque en même temps, et balançèrent nos suffrages ; mais *Phèdre* et *Ariane* finirent par l'emporter sur la plus belle *Hermione* qu'on eût jamais vue paraître au temple de *Melpomène*. *Duchesnois*, élève de mon ami *Le Gouvé*, avait reçu de lui les belles traditions qui développent ce feu sacré, ces nobles mouvemens du cœur dont nous dote la nature ; elle parvint, malgré son teint brun, son nez épaté et ses grosses lèvres, à produire sur les

spectateurs ces vives impressions, cet entraînement que sa rivale s'imaginait opérer par sa seule présence ; mais celle-ci ne tarda pas à s'apercevoir qu'au théâtre il ne suffit point de charmer les yeux ; et que c'est en vain qu'on se fie au fragile pouvoir de la beauté.

Les succès de Duchesnois inquiétèrent les hautes célébrités de la scène française ; et chacune d'elles glosait sur la débutante avec ce dépit et cette aigreur qu'exciteront toujours de brillans débuts. La belle, la ravissante Contat, dont la malice égalait la grace, ne put elle-même résister au plaisir de lancer un trait sur la *Phèdre* moderne. Le lendemain d'une représentation de ce chef-d'œuvre de Racine, au milieu de l'assemblée réunie pour le répertoire de la semaine, mademoiselle Gros, qui tenait l'emploi des confidentes, parut, ses beaux bras noirs et tout meurtris par la forte pression qu'ils avaient re-



que la veille, des mains nerveuses de Duchesnois. « Oh ! la malheureuse ! » est-ce qu'elle déteint ? » s'écrie Thalie-Contat, avec un accent satirique et une frayeur simulée, qui produisirent une hilarité générale.

Je l'entendis, un autre jour, fustiger, avec tout autant de malice, un des plus beaux hommes de la cour, dont l'amour-propre allait quelquefois jusqu'à l'impudence. Habitué du foyer français, où il venait faire provision de mots heureux et de brillantes saillies, pour aller les répandre dans les cercles brillans qu'il fréquentait, il fut quelque temps sans paraître parmi nous ; et s'y montra tout-à-coup avec cette présomption d'un homme à la mode qui s'imagine faire tourner la tête à toutes les femmes. Il était convaincu que l'infortunée sur laquelle il daignait arrêter ses regards, était incendiée à l'instant même. « Vous avez donc fait une ab-

» sence, monsieur le comte? » lui dit mademoiselle Contat, qu'il abordait avec sa suffisance accoutumée. « Oui, » belle dame, j'arrive de la terre d'une » de mes anciennes conquêtes : femme » de trente-six ans, et par la sambleu ! » tout-à-fait belle encore.... mais voi- » là.... oui voilà cinq mortels jours » que je suis de retour à Paris.... Eh » bien, parole d'honneur ! je n'ai pas » couché chez moi. — C'est qu'appa- » remment monsieur perche, » réplique la *belle dame* blessée d'une pareille impertinence. Le rire général qu'excita cette accablante repartie, eût fait rougir le comte, s'il en eût été susceptible ; mais il pinça les lèvres, et disparut, peu disposé sans doute à divulguer le camouflet qu'il venait de recevoir.

Enfin, parmi les débuts offrant de grandes espérances, on distingua *Lafond*, qui, dans le rôle d'Orosmane, rap-

pelait en quelque sorte, aux vieux amateurs, la chaleur et la noblesse de *Lekain*, dont il avait reçu de Dugazon les fidèles traditions. Doué d'un physique imposant, d'un organe sonore et d'un geste noble, expressif; réunissant les avantages d'une véritable instruction et ceux des usages du monde, ce débutant parut avec un tel éclat, que Talma lui-même en fut alarmé. C'était surtout dans le rôle d'*Abner*, que le jeune Lafond se montrait digne de succéder aux grands modèles qu'il avait étudiés; et lorsqu'il prononçait ce vers exprimant énergiquement le désir de défendre le jeune roi : « *Eh bien, trou-*  
» *vez-moi donc quelque arme, quelque*  
» *épée,* » il produisait dans toute la salle un mouvement électrique, une de ces vives et profondes sensations qui n'appartiennent qu'au vrai talent. Bientôt parut, à côté de ce brillant Orosmane, une Zaïre digne de l'inspirer, par le

charme répandu dans tout son être, et surtout par cette candeur si ravissante qui l'embellissait encore. Mademoiselle *Bourgouin* débuta dans le rôle de *Mélanie*, où elle exprima si bien cette angélique résignation d'une jeune victime que l'orgueil et les préjugés veulent faire disparaître du monde. Jamais on n'avait vu, sous la guimpe et le voile blanc, une plus jolie figure, un ensemble plus parfait de tous les dons que peut prodiguer la nature. On conçoit avec quel avantage la débutante parut ensuite dans le rôle d'une jeune chrétienne devenue musulmane : c'était *Gaussin* ressuscité. Aussi la reprise de *Zaïre* eut-elle un succès prodigieux : Lafond, plus chaleureux, plus entraînant que jamais, dans le rôle si difficile d'Orosmane, y fonda sa réputation ; et mademoiselle *Bourgouin* fut classée parmi les jeunes talens qui devaient faire l'ornement de notre scène. Mais on ne tarda pas à

s'apercevoir, au foyer, que cette *Mélanie* si candide et si résignée, que cette *Zaïre* si confiante et si tendre, s'abandonnait facilement au plaisir de lancer un bon mot, une mordante plaisanterie. On était tout surpris de voir jaillir, de ces lèvres pudiques, des traits acérés qui parvenaient droit au but, et forçaient à rire ceux-là même qui en étaient l'objet. Mademoiselle Bourgoûin nous parut être une seconde *Arnoult* qui ferait époque dans les Annales dramatiques. Le premier trait qui lui échappa, fut dirigé contre une de ses camarades fort belle alors, mais qui affectait une pruderie dont notre charmante folle était l'ennemie déclarée. Courtisée par un jeune officier de la garde impériale, mademoiselle \*\*\* recevait ses hommages avec un dédain affecté, à travers lequel on apercevait toutefois le secret plaisir d'une pareille conquête. Un soir que le beau

militaire aborde la superbe bégueule assise sur le grand canapé, près de sa nouvelle camarade, elle dit tout-à-coup au lieutenant de lanciers : « Ah l'horreur! » mais vous sentez la pipe. — Il est » vrai, » répond le cavalier; « quand » nous escadronnons par un temps » brumeux, nous sommes obligés de » fumer, — Comment vous fumez!.... » ah! si vous étiez mon mari.... — » Monsieur fumerait bien davantage, » dit Bourgouin d'un ton sérieux et soupirant d'avance sur la destinée du beau jeune homme. Il ne peut s'empêcher d'éclater de rire ainsi que nous : la prude lève aussitôt le siège, en lançant sur tous les rieurs un regard de courroux, qui ne fit qu'accroître l'hilarité provoquée par la malicieuse espiègle.

Un autre jour, on parlait de la singulière prédilection qu'avait pour les femmes sèches et maigres, un auteur tragique dont une pièce venait de tom-

ber. « Que voulez-vous, » dit Bourgoûin , « c'est un malheureux naufragé » qui se sauve de planche en planche. »

On la vit se débarrasser, par un étrange moyen, d'un soupîrant qui l'obsédait. Le comte D\*\*\*, vieux et prétentieux, était épris de la nouvelle Arnoult; mais, n'osant lui déclarer la secrète flamme dont il était consumé, il venait, presque tous les soirs, s'établir sur une banquette, à l'entrée du foyer; et là, cloué, comme par enchantement, les yeux attachés sur mademoiselle Bourgoûin, il s'enivrait du bonheur de la voir et de l'entendre. Allait-elle au théâtre, il la suivait dans la coulisse: descendait-elle pour regagner sa voiture, il se trouvait sur son passage, et s'arrangeait de manière à frôler sa robe, à s'attirer un seul regard. Celle-ci, fatiguée de ses ridicules obsessions, conçut le dessein de lui donner, en plein foyer, et devant nous tous, un congé définitif. Un soir, qu'il

s'était posté, selon son usage, à la porte d'entrée, les yeux baissés, son chapeau à la main, et tout-à-fait dans l'attitude d'un indigent qui réclame assistance, Bourgouin se lève, avec ce fin sourire qui annonçait quelque nouvelle espièglerie ; et, mettant, en passant, une pièce de cinq francs dans le chapeau du comte, elle lui dit, avec le ton mystique d'une dame de charité : « Dieu vous » assiste, mon pauvre homme!.... c'est » tout ce que je puis faire pour vous. » Le comte, pâle de colère, jette la pièce d'argent aux pieds de la folle audacieuse, et s'enfuit du foyer, où jamais il ne fut tenté de reparaitre.

On pourrait faire un volume de toutes les reparties piquantes, de tous les mots heureux de mademoiselle Bourgouin ; je terminerai par ce billet si plaisant et si bien mérité, qu'elle écrivit à la duchesse D\*\*\*, qui tenait un des premiers rangs à la cour de Napo-



léon. Cette grande dame, altière et dédaigneuse, habitait un vaste hôtel dont les croisées donnaient vis-à-vis celles de l'appartement de notre brillante folle. La duchesse avait, dans son riche boudoir, un serin privé, qu'elle faisait sortir de sa cage, et le laissait voltiger dans ses appartemens où, sans cesse, il venait se poser sur l'épaule, sur le sein de sa maîtresse qui lui prodiguait des sucreries et des caresses. Plusieurs fois, le serin charmant avait traversé la rue, était venu se poser sur les balcons de la jolie voisine, qui possédait un très beau chat angora qu'elle aimait beaucoup. On se doute aisément que le bel animal ne tarda pas à croquer le serin; et, dans son dépit, la duchesse écrivit, à mademoiselle Bourgouin, un billet où, parmi les plaintes amères qu'elle lui portait, elle osa lui faire sentir, avec d'humiliantes expressions, la distance qui existait entre elle et une

actrice, et signa l'écrit imprudent, par ces mots solennels : « *Clorinde, duchesse de D\*\*\** »... L'actrice, piquée au vif, et se livrant à toute la fougue de son imagination, lui répondit par ce billet que je retrace ici littéralement, l'ayant vu, tenu, et en ayant pris une copie exacte :

« Ma petite, il est reconnu que, lors-  
» qu'on laisse prendre la volée à son oi-  
» seau chéri, on l'expose à tomber dans  
» les griffes du chat.... c'est ce qui vient  
» d'arriver au vôtre.... Si vous en ap-  
» privoisez un autre, ce dont je doute,  
» je vous invite à lui faire garder la cage  
» auprès de vous, dût-il s'y déplaire... Sur  
» ce, ma petite, je prie Dieu qu'il vous  
» tienne en sa sainte et digne garde.

» IPHIGÉNIE D'AULIDE,

» Fille du Roi des rois. »

Cette ingénieuse folie pénétra jusqu'à la cour. Napoléon, lui-même, en rit

aux éclats; et la superbe Clorinde, déjà dans la maturité de l'âge, sentit, mais trop tard, le désavantage qu'on a toujours à se mesurer avec une jeune et brillante étourdie.

Terminons l'énumération des habitués du foyer français, qui contribuaient le plus à son charme, à son éclat, par les mots remarquables et les saillies piquantes dont ils étaient si prodigues. Parlons d'*Arnault* et de *Baour-Lormian*; le premier, auteur de *Marius à Minturnes*, d'*Oscar* et des *Vénitiens*, tragédies qui venaient d'obtenir un succès mérité, joignait, au talent du poète dramatique, celui de narrer avec une verve sardonique, et de donner, aux sujets les plus simples, un vernis de plaisanterie qui excitait le rire et piquait la curiosité. Ce n'était pas du fiel qui découlait de ses lèvres expressives; mais souvent il enfonçait le trait avec une aisance, et surtout avec une malice

qui faisaient faire foule autour de lui. Le second, Baour-Lormian, déjà connu par sa traduction du Tasse, venait de faire applaudir, avec transport, sa tragédie d'*Omasis*, ou *Joseph en Égypte*, dont le style véritablement *racinien*, avait réuni tous les suffrages, et qui bientôt, comme il le disait lui-même, lui fit *enfoncer* les portes de l'académie française. Mais, ayant débuté dans la carrière des lettres, par des *Satires Toulousaines*, empreintes d'une couleur remarquable, il avait cru devoir se livrer à ce genre si brillant et si funeste, en publiant les *Trois mots*, dans lesquels il fustigeait, d'un fouet presque aussi sanglant que celui de *Gilbert*, ceux qui semblaient s'opposer à ce qu'il vînt s'asseoir au fauteuil académique. Ce fut principalement contre *Le Brun-Pindare* qu'il dirigea ses traits; et, comme celui-ci venait quelquefois visiter le foyer français, il s'élevait, entre

ces deux redoutables athlètes, une petite guerre qui, sans blesser à mort, faisait de vives égratignures, dont s'amusaient les assistans. La lutte, une fois établie, dura long-temps : les deux ennemis étaient en fonds. On se demandait, chaque soir, au foyer, ce qu'il y avait de nouveau entre les deux combattans. Mais après plusieurs attaques, la victoire sembla se prononcer en faveur de Baour-Lormian, par l'épigramme suivante qui fut improvisée devant nous.

Le Brun venait de faire paraître son ode sur le vaisseau *le Vengeur*; et, pour le peindre au milieu de la fureur des flots, il s'était servi d'une expression formant, selon les gens de goût, une sublime image qu'avaient blâmée les écrivains scrupuleux; il avait hasardé cet admirable hémistiche.... « *se précipite vers les cieux.* » Peu de temps auparavant, le nouveau Pindare avait

épousé sa gouvernante , excellente femme , qui prenait de lui le plus grand soin . On s' imagine aisément que Baour saisit , avec empressement , cette double circonstance , pour faire feu sur l' ennemi ; et voici le boulet rouge qu' il lui lança :

Qui pourrait s' empêcher de rire  
 En voyant de Le Brun le vol audacieux  
 Se précipiter vers les cieux.....  
 Et tomber dans la poêle à frire ?

Oh ! pour le coup les rieurs se rangèrent du côté de Lormian ; et le vieux *Pindare* , tout vigoureux qu' il était encore , parut baisser la lance devant son redoutable adversaire . Il s' égaya sur le compte de ses détracteurs , et principalement sur La Harpe qu' il avait surnommé *l' apostat de la liberté* . Le Gouvé jeune encore , dont le nouveau Quintilien avait flagellé impitoyablement le brillant début dans la carrière

littéraire, le comparait au serpent qui couvre de son venin l'herbe naissante sous laquelle il se glisse. Le Brun feignant de prendre la défense de l'orateur du Lycée, improvisa le distique suivant qui fut répété par tous les assistans :

Non , La Harpe au serpent n'a jamais ressemblé :  
Le serpent siffle..... et La Harpe est sifflé.

Ce flux et reflux d'épigrammes, eut un tel succès à cette époque littéraire, qu'on s'imagina que le plus grand empire était celui de l'esprit; mais le bel esprit n'est pas toujours le bon esprit : ne confondons jamais la critique avec la satire; l'une améliore et conserve : l'autre envenime et détruit. Gardons-nous bien de blesser nos amis, même en badinant ! On paie souvent cher les rires qu'on excite. Ah n'oublions jamais ce passage d'Horace qu'il adresse à tous ceux qu'aveugle sur la souffrance

que peut causer, le plaisir cruel de lancer un bon mot <sup>1</sup> :..... « Le plaisir » devient un mal, quand il faut l'ache- » ter par des regrets. »

Mais si parfois nos réunions devenaient une arène, où luttaienent les uns contre les autres, ceux qui se plaisaient à lancer les traits de l'épigramme, l'oreille était bien plus souvent caressée par ces mots d'ame, d'esprit et de goût dont le charme était inexprimable, et qui se gravaient aisément dans la mémoire. Là, c'était le vénérable Ducis, qui disait en nous parlant de son *petit logis* :

Humble asile, où j'ai sous la main  
 Mon La Fontaine et mon Corneille ;  
 Où je vis, m'endors et m'éveille,  
 Sans aucun soin du lendemain,  
 Sans aucun remords de la veille.

Ici Lebrun-Pindare, qui n'aimait pas

<sup>1</sup> Nocet empta dolore voluptas.



les femmes poètes , improvisait ces jolis vers :

Sitôt que la beauté compose ,  
 Vous voyez se ternir ses graces , ses attraits :  
 Elle parle sans art , une si douce prose !  
 L'encre sied mal aux doigts de rose ;  
 L'amour n'y trempe point ses traits.

Plus loin et dans un coin, l'on entendait ce charmant dialogue entre Andrieux et Collin-d'Harleville qui le consultait sur un nouvel ouvrage :

J'ai lu votre acte. — Eh bien ? — Il n'est pas net encore. —  
 Et le style ? — Un peu pâle ; il faut qu'il se colore. —  
 Ma grande scène , au moins , je la crois assez bien ? —  
 Moi, je vois qu'il y manque... — Eh quoi donc ? Presque rien.  
 Il faut y revenir. — La patience s'use. —  
 Bon ! la persévérance est la dixième muse.

De ce côté Le Gouvé peignait par le seul vers suivant, l'avantage de posséder l'amitié d'une femme :

On a moins qu'une amante : on a plus qu'un ami.

Tout près de lui *Demoustier* qui consacra la majeure partie de ses travaux aux femmes, interpellé par mesdemoiselles Lange et Mézerai de définir la fidélité, leur adressa cette ingénieuse plaisanterie :

Elle dure si peu, qu'on n'a pas le temps même  
De la nommer fidélité :  
Si bien que c'est en vérité,  
Un enfant qui meurt sans baptême.

Thalie-Contat faisait de jolis vers avec facilité ; mais sans aucune prétention. Un jour que le vieux Ximénès s'égayait sur les femmes de quarante-cinq ans, qui prétendent mériter encore des hommages ; et qu'il mêlait un certain cynisme à ses mordantes plaisanteries, Contat le réduisit au silence, par ce quatrain à la fois ingénieux et piquant :

Vos traits sont émoussés , soyez-en convaincu ;  
Ils ne peuvent blesser , ni laisser nulle trace.  
Un vieux plaisant est comme un vieil écu ;  
A force de servir , son empreinte s'efface,

Le vieux plaisant, blessé jusqu'au fond de l'ame de ce coup de masque de Thalie, concentra quelque temps son dépit que bientôt il exhala par certaines boutades un peu lestes, qu'il adressait aux jeunes actrices qui venaient se placer à ses côtés, et dont il se plaisait à causer l'embarras, la souffrance. J'osai m'instituer leur vengeur : un soir que l'irritable marquis décochait ses traits venimeux, je darde sur lui le regard le plus expressif, et lui adresse les vers suivants, avec la vigueur et l'élan d'un féal chevalier des dames :

Quand j'entends un vieillard, aux mots licencieux,  
Exciter la rougeur, faire baisser les yeux  
D'une femme jeune et jolie,  
Je crois voir un vieux bouc dont le pied tout fangeux  
Foule et flétrit la fleur de la prairie....  
Vieillesse doit avoir aussi sa modestie.

Le vieux bouc ne put s'empêcher à son tour de baisser les yeux ; et la

charmante Mézerai, se levant tout-à-coup, s'avance vers moi, en me disant, avec une expression qui m'émut jusqu'au fond de l'ame : « Je vous remercie au nom de mes camarades ; et vous proclame notre ami. »

J'aurais encore à faire de nombreuses citations qui prouveraient à quel point ces réunions devenaient attrayantes, profitables ; mais je dois terminer la course où je me suis laissé entraîner malgré moi. La plume résiste si difficilement à retracer nos plus aimables souvenirs ! Ce qui, surtout, donnait un si grand charme à ce brillant congrès de beaux esprits, d'artistes renommés et de femmes charmantes, c'était cette aimable philanthropie, toujours prête à venir au secours des opprimés ou des êtres souffrants. Proposait-on une souscription en faveur d'un vieillard délaissé, d'une veuve chargée d'enfants, d'une famille ruinée par des per-

tes imprévues : cet appel retentissait dans tous les cœurs, et la souscription ne tardait pas à produire au-delà des ressources qu'on attendait. Un ancien comédien de province, dont l'âge avait affaibli le talent, était-il obligé de prendre sa retraite ; on organisait à son profit une représentation dans laquelle paraissaient tous les chefs d'emploi, ce qui lui procurait une ample et honorable indemnité. Je n'oublierai jamais une jeune descendante du grand Corneille, qui se présenta comme orpheline dénuée de toute ressource : à l'instant même Saint-Phal et Grandménil furent choisis pour ses tuteurs. Ils la placèrent dans une des meilleures pensions de Paris ; et, parvenue à l'âge où il faut prendre rang dans le monde, elle fut mariée à un homme de loi ; et lui offrit, avec sa main, une dot de vingt-huit mille francs, fruit de plusieurs représentations composées des chefs-

d'œuvre de son ancêtre. Mademoiselle *Dumesnil*, devenue octogénaire, ayant perdu, par la révolution, sa fortune et ses pensions, s'adresse à *Chaptal*, alors ministre de l'intérieur, pour obtenir un secours qui lui devenait nécessaire : la Comédie-Française, instruite de cette détresse imprévue, envoie chez l'ancienne actrice une députation qui lui annonce, non pas un secours analogue à ses besoins ; mais un *douaire* qu'offrait Melpomène à celle qui avait su donner tant d'éclat à son culte. Un ancien auteur, connu par plusieurs succès, perd, au déclin de ses ans, le produit de ses travaux qu'il avait placé chez un banquier renommé ; et, dans son désespoir, il sollicite une place dans un hospice. Le soir même, cette nouvelle se répand dans le foyer ; chaque assistant s'engage, par écrit, à payer vingt-cinq francs par an à l'honorable vieillard, qui, jusqu'à sa mort,

doté d'une rente de douze cents francs, est resté dans sa paisible demeure. Enfin, Chénier, réduit à vendre sa bibliothèque pour vivre, peu de temps après avoir reçu le prix de ses plus beaux livres, les retrouve un jour placés sur les mêmes tablettes qu'ils occupaient. Il veut savoir du libraire-commissionnaire quel est l'auteur d'un procédé si généreux, si délicat; et il apprend que ce sont tous les habitués du foyer français.

J'eus l'honneur et le plaisir de participer à ces offrandes littéraires dont le souvenir vient encore, après trente-cinq ans, charmer mon imagination, et qui m'ont fait quelques vieux amis, dont le commerce m'est si précieux! Nous nous entretenons souvent ensemble de ces délicieuses soirées que nous passions au foyer français. La mémoire du cœur est un peintre si fidèle! Nous comparons ces réunions ravissantes à

celles du jour, où l'on se parle souvent sans se comprendre ; où tant de sots , heureux au rire , passent pour des gens d'esprit ; où l'on rencontre ces fumeurs de cigare , qui savent bien comme on vit , mais qui ne savent pas toujours vivre ; ces grands frondeurs du pouvoir qu'ils envient , des hautes célébrités qu'ils ne peuvent atteindre ; et qui , s'élançant avec enthousiasme vers les régions éthérées , ne s'aperçoivent pas qu'ils ont les pieds trop pesans et l'allure trop incertaine , pour atteindre jamais au sommet du Parnasse.

Nous nous reportons alors , par la pensée , à ce congrès des lettres et des arts , où le straz ne passait point pour du diamant ; où l'on acquérait la première science , celle de s'étudier ; où l'on avait la conviction que les grands talens entre eux ne font que s'enrichir ; où les nouvelles réputations , loin d'insulter aux anciennes , les honoraient ,



les consultaient ; où l'on ajoutait un nouveau laurier aux couronnes déposées sur les bustes de *Molière* et de *Racine*, de *Préville* et de *Lekain* ; où l'on prenait enfin cette utile conviction que l'art de bien dire agrandit et propage celui de bien faire. De là le jeune comédien s'élançait dans sa noble carrière avec l'assurance d'être l'auxiliaire, le fidèle interprète du génie créateur ; avec l'espoir de remplacer un jour sur la scène française , les artistes célèbres dont on y conserve l'honorable souvenir. De là le jeune auteur , en voyant de quels hommages respectueux , de quelles tendres affections on entourait au foyer les Ducis , les Collin-d'Harleville , et tous ceux qui savaient , à leur exemple , embellir le vrai mérite des qualités du cœur, redoublait de zèle et d'efforts en prenant pour devise cet adage traduit d'un des plus anciens poètes latins :

L'homme de lettres qui sent bien  
La dignité de sa carrière ,  
Est jusqu'à son heure dernière ,  
Un véritable homme de bien.





## FANCHON LA VIELLEUSE.

—

Madame Agéron dont j'ai déjà parlé, cette tante, ou plutôt cette mère adoptive de ma femme, était autrefois très répandue dans les cercles de Paris, où la faisaient remarquer la grace de sa personne et le charme de son esprit. Elle racontait avec une facilité ravissante, les anecdotes qu'elle avait recueillies dans tous les rangs de la société, et savait leur prêter un intérêt

tout particulier. Je lui dus le sujet de plusieurs ouvrages que j'ai offerts sur la scène ; et parmi les traits historiques dont sa mémoire féconde était remplie , elle me cita celui de cette belle Savoyarde devenue si célèbre par les chansons qu'elle allait répéter au boulevard du Temple , et que se plaisaient à composer pour elle nos plus célèbres chansonniers.

A cette heureuse époque de la gaiété française , la brillante jeunesse de la capitale se réunissait , tous les jeudis de la belle saison , sur les boulevards des petits spectacles ; et remplissait , en grande tenue , le milieu du pavé que la police faisait arroser à cet effet. Sur les côtés se formait une double file de riches équipages et d'élégantes voitures que remplissaient les dames du plus haut rang , les femmes célèbres dans les arts , la finance et la galanterie. C'était , en un mot , le rendez-vous de

la mode et du bon ton, un véritable Longchamps hebdomadaire, où l'on passait en revue toutes les beautés du jour. Les unes se gourmaient sous de doubles écussons, et rappelaient dans leurs anciennes armoiries, les hauts faits de leurs ancêtres. Les autres déguisaient une obscure origine sous la dorure des chars éblouissans où les traînaient de superbes coursiers; et, brillantes victimes d'un orgueil insensé, retombaient quelquefois dans le néant d'où elles étaient sorties : faisant alors la cruelle épreuve de ce passage de Pline, qu'on ne saurait trop répéter aux ambitieux :<sup>1</sup> « Tel » qui fut en vogue, est aujourd'hui » dédaigné. » Celles-ci plus prudentes, économes des faveurs du destin, se montraient sans livrée et sans dorures, dans un simple carrosse de famille qui passait inaperçu. Enfin celles-

<sup>1</sup> Quod fuit in pretio, fit nullo denique honore.

là prêtresses de l'amour, et trafiquant de leurs charmes, étalaient à l'envi l'opulence formée de la ruine des plus honorables familles; et, sous leur audacieuse effronterie et les riches vêtemens dont elles s'affublaient, faisaient répéter au moraliste observateur, cet adage de Lucrèce : ...<sup>1</sup> « Le vice est caché sous » l'or et les perles. »

Mais si, au milieu de cette bigarrure à la fois curieuse et piquante, paraissait la femme d'un magistrat cher au peuple, ou celle d'un guerrier qui venait de servir et d'illustrer sa patrie, elle était saluée par d'honorables acclamations qui lui prouvaient que rien n'échappe à la reconnaissance nationale, et que la véritable grandeur est dans l'estime publique.

C'était surtout lorsqu'un mariage avait eu lieu parmi les grands du jour,

<sup>1</sup> Gemmis auroque teguntur crimina.

et que les nouveaux époux venaient étaler aux boulevards leurs livrées et les écussons de leurs familles, réunis sur les riches panneaux de leurs voitures, que la curiosité et l'empressement des promeneurs étaient excités : il se formait alors un nombreux aréopage de jeunes élégans, qui prononçaient en dernier ressort et sur la figure et sur le maintien de la nouvelle dame ; évaluaient les diamans dont elle était surchargée ; approuvaient, ou blâmaient la coupe de sa robe, l'agencement de sa toilette ; et la classaient parmi les femmes à la mode qui devaient exercer dans le monde tel ou tel empire. C'était ordinairement au milieu de ce cercle redoutable, que paraissait *Fanchon-la-Vieilleuse* munie de couplets analogues au rang des nouveaux époux qui payaient cette belle et joyeuse interprète des plus célèbres chansonniers, d'une bourse d'or qu'elle recevait dans son

tablier de mousseline de l'Inde, garni d'une riche dentelle ; ou bien qu'on lui faisait parvenir, le lendemain matin, à sa demeure située rue de l'Arbre-Sec, en face d'un faïencier. C'était chez lui, que se réunissaient les plus grands seigneurs pour y boire du cidre et du vin de Champagne, et se livrer à tous les épanchemens de la gaité française. Quelques-uns d'entre eux montaient de là chez la belle Savoyarde, où ils trouvaient réunis, l'abbé de Latteignant, Vadé, Collé, Panard et Piron, dont les vives saillies, les chansons gaillardes et les élans de la plus franche et de la plus cordiale amitié, formaient ce *Caveau* tant renommé, ces réunions bachiques où l'étiquette et les grandeurs disparaissaient aux gais refrains des disciples de Momus. Fanchon les accompagnait sur sa vielle avec un talent inimitable, et meublait sa mémoire des plus ingénieuses productions dont elle



faisait ensuite son profit sur les boulevards. La vogue dont elle jouissait, augmentait sa fortune, au point qu'elle devint, en secret, propriétaire du grand hôtel où elle habitait, et parvint à placer une somme assez considérable chez un notaire qui lui portait l'attachement le plus sincère, fondé sur une véritable estime. Jamais on n'avait su cacher les qualités de l'ame sous des dehors plus populaires. Bien souvent on la surprit, donnant d'une main ce qu'elle recevait de l'autre. On citait d'elle mille traits de bonté qui la rendaient chère à cette classe du peuple où elle aimait à s'épancher. Ce fut un de ces traits que je vais raconter, qui m'inspira l'heureuse idée d'offrir sur la scène cette jeune fille livrée à elle-même, que sa beauté, sa grace naturelle exposaient à tant de séductions, et auxquelles on la vit souvent résister avec une admirable fierté.

Fanchon cachait avec un soin constant la fortune qu'elle augmentait chaque jour. Trop prudente et trop sensée pour sortir de la classe obscure où le destin l'avait placée, elle avait coutume, comme je l'ai déjà dit, d'aller tous les soirs au boulevard des petits théâtres, répéter les chansons des plus habiles faiseurs, dont elle distribuait le livret imprimé qu'elle portait dans un sac richement brodé, placé sur le côté parallèle à celui où sa vielle était appuyée. Elle sortait ordinairement de chez elle, rue de l'Arbre-Sec, vers les quatre heures, suivait la rue Saint-Honoré, coupait celle des Arcis et parcourrait ensuite celle des Lombards. Elle aimait souvent à s'arrêter devant un magasin d'épicerie, dont le chef avait une figure ouverte et riante, comme celle du gros abbé de Latteignant, et auquel Fanchon adressait de joyeux lazzis auxquels il répondait avec

une verve remarquable; et toujours la conversation était terminée par un des plus jolis airs de la vielleuse, qui recevait humblement la petite pièce de monnaie avec laquelle on croyait la payer généreusement. Un jour la belle Savoyarde s'arrête en vain devant la boutique du marchand épicier; il ne paraît point à sa voix qu'il avait tant de plaisir à entendre; Fanchon croit même remarquer de la tristesse empreinte sur la figure des garçons du magasin; elle prend des informations et découvre le sujet de l'absence du maître. Ce digne homme dont on avait trahi la confiance et trompé la bonne foi, se trouvait dans la nécessité d'atermoyer ses paiemens, et, par cela même, de voir vendre à l'encan son fonds de commerce; ce qui eût causé sa ruine et jeté sa nombreuse famille dans le plus affreux désespoir. Dès le lendemain, arrive chez lui le notaire, discret confident de la vielleuse;

il lui dit qu'une personne d'un certain rang, sa cliente, instruite de la cruelle situation où il se trouvait, et connaissant sa probité, l'avait chargé de lui remettre cinquante mille francs en billets de caisse, qu'il étale en effet à ses regards; et qu'il ne rembourserait que lorsqu'il en aurait le pouvoir. « Cette » dame, » ajoute le notaire, « ne vou- » lant d'autre intérêt, que le bonheur » qu'elle éprouvait d'obliger un hon- » nête commerçant et un père de fa- » mille. » Celui-ci croit rêver; mais bientôt convaincu de la réalité, par le nombre des billets que lui fait accepter l'honorable émissaire, il se confond en actions de grâces, et promène ses soupçons sur les plus hauts personnages qu'il compte parmi ses pratiques. « A » vous libre, » répond le confident de Fanchon, « d'arrêter votre pensée sur » la personne que vous croyez la plus » digne de ce prêt généreux; mais je

» doute que vous puissiez la découvrir;  
» et c'est ce qui me fait éprouver tant  
» de plaisir à remplir mon message. »  
Il le quitte à ces mots, et le laisse dans  
l'ivresse d'un homme qui va rétablir  
son honneur, son crédit et le sort de  
ses enfans.

Peu de jours après, la vielleuse par-  
court de nouveau la rue des Lombards,  
et s'arrête, non sans un vif battement  
de cœur, devant le magasin d'épicerie,  
qui lui semble avoir repris toute son  
activité. Elle joue sur sa vielle un de  
ses airs favoris, et reçoit du maître la  
petite pièce de deux sous, accompa-  
gnée des expressions d'une gaité fran-  
che, auxquelles répond la Savoyarde  
avec sa verve accoutumée. Elle s'éloi-  
gne en portant l'humble pièce de deux  
sous à ses lèvres frémissantes de plai-  
sir; et se dit avec une satisfaction qu'on  
ne saurait bien exprimer : « Il est loin  
» de se douter, que la modeste main

» qui vient de recevoir de la sienne,  
» l'assistance du pauvre, est celle qui  
» lui a fait remettre les cinquante mille  
» francs.... Oh ! si les opulens du jour  
» pouvaient sentir ce que j'éprouve en  
» ce moment, il n'y aurait bientôt  
» plus d'indigens dans Paris. »

Plusieurs mois s'écoulèrent, et l'honnête commerçant, muni de plusieurs rentrées sur lesquelles il ne comptait pas, court s'acquitter chez le notaire d'une somme de vingt mille francs ; et lui fait de nouveau les plus vives instances pour connaître le bienfaisant anonyme auquel il devait plus que la vie. Mêmes refus de la part du notaire ; et toujours la vielleuse de passer chaque jeudi, rue des Lombards ; et de faire une joyeuse station devant le magasin d'épicerie. Enfin, au bout de quelque temps, elle fut remplie de la somme qu'elle avait avancée ; et soit soupçon de l'épicier qui remarquait une étrange émotion

sur la figure de la belle Savoyarde, soit révélation du notaire, qui ne voulut pas qu'un pareil trait fût ignoré parmi le peuple, Fanchon un soir, entourée au boulevard du Temple, d'un cercle nombreux composé de toutes les classes de la société, qu'elle ravissait par ses jolis refrains et ses chants délicieux, aperçoit l'épicier qui fend la foule, et s'écrie avec l'accent de la reconnaissance : « Vous admirez tous sa grace et » sa verve entraînant ; mais ce n'est » rien en comparaison des qualités de » son cœur.... » A ces mots il raconte ce que la vieilleuse a fait pour lui ; et tombant à ses pieds, il couvre ses généreuses mains de mille baisers et de larmes de joie. Chaque assistant y joint ses cris d'admiration, ses longs applaudissemens ; Fanchon confuse, mais ne pouvant elle-même cacher le trouble qui l'agite, cherche vainement à se dérober aux hommages, aux félicitations

qu'elle reçoit de tous les assistans ; et répète tout bas ce joli refrain d'une chanson du temps , sur les avars opulens :

Qui jamais ne s'est fait bénir ,  
Qui jamais n'essuya des larmes ,  
De ce monde pourra sortir  
Sans en avoir connu les charmes.

Ce trait populaire que racontait madame Agéron, avec un charme ravissant, exalta mon imagination ; et me fit concevoir le projet de l'offrir sur la scène. Ce n'était qu'au théâtre du Vaudeville alors dans toute sa splendeur, que je crus devoir faire paraître la brillante interprète des membres de ce Caveau si vanté, et dont les joyeux portraits étaient suspendus dans l'intérieur de la salle rue de Chartres. Une actrice déjà chère au public, m'offrait justement tout ce qui pouvait donner une



idée de mon héroïne : madame Belmont, douée d'une beauté remarquable, d'un talent naturel et piquant, et de cette verve érotique, dont les habitués du Vaudeville étaient si frians; madame Belmont dans toute la fleur de la jeunesse, et qui joignait à la grace la plus attrayante, l'habitude de ces traits malins, de ces joyeux lazzis qui ont tant d'empire sur la multitude, m'inspira, comme madame Dugazon m'avait inspiré dans le rôle de *Catherine* de Pierre-le-Grand; et me fit concevoir l'espérance de cueillir une nouvelle couronne populaire. Mais pour atteindre à ce but, pour peindre cette belle et intéressante Fanchon, telle qu'elle méritait de l'être, il fallait mettre dans sa bouche des couplets dignes des *Lattaignant*, des *Collé*, des *Pannard* dont elle était autrefois entourée. Je crus donc devoir m'adjoindre un collaborateur qui pût me seconder dans cette



Public  
par Louis Janet.

some of the...





MADAME BELMONT.

*Page 306.*

Publié  
par Louis Janet.



grande entreprise , dont tout semblait d'avance m'assurer le succès : je m'associai mon ami *Joseph Pain* , qui portait jusqu'au purisme , l'élégance du style ; et dont la lyre harmonieuse et facile nous fut d'un grand secours dans l'ouvrage que nous composâmes ensemble. Il m'est doux de pouvoir jeter en passant , sur sa tombe , ce rameau de l'amitié.

Ce fut près de Paris, au château de Bagnolet, qui appartenait alors à la femme adorable dont le récit sur Fanchon m'avait inspiré ; ce fut pendant le premier mois d'un bel automne , sous une épaisse et fraîche verdure entourée des plus belles fleurs ; ce fut surtout dans la société de femmes aimables , amies de la dame du château , et dont nous consultations le goût et le tact si fin des convenances , que nous composâmes une comédie-vaudeville en trois actes , qui fut agréée par le comité de lecture,

avec enthousiasme ; et qui bientôt valut à l'administration , un succès de vogue. C'était la première fois depuis la révolution , qu'on voyait paraître sur la scène , des gens de qualité , des abbés sybarites , mêlés et confondus avec des Savoyards et de simples artisans , portant chacun sa physionomie et formant une bigarrure à la fois curieuse , neuve , attachante. Tous les rangs de la société s'y trouvaient représentés avec une fidèle indépendance ; il n'était pas un spectateur qui n'éprouvât , pour ainsi dire , un intérêt de famille. A cet intérêt se joignait la réunion des acteurs les plus chers aux amis de Momus : *Duchaume* , dans le gros abbé chansonnier ; *Julien* , dans un brillant étourdi , jeune seigneur de la cour , *Hippolyte* , si franc et si rond dans *André le Savoyard* ; *Carpentier* , inimitable dans le vieux tapissier ; madame *Duchaume* , si gourmée et si insolente dans la marquise de Ger-

villiers ; *Henry*, si élégant et si passionné dans le rôle d'un colonel déguisé en jeune peintre ; enfin, madame Belmont, si parfaite dans une simple Savoyarde parvenue à l'existence d'une grande dame, sans jamais oublier son origine... Tout concourait à donner un succès brillant et durable à ce tableau de genre : la vielle de Fanchon retentit dans toute la France, et reçut partout un accueil encourageant. Ce fut en vain que la critique et l'envie essayèrent d'étouffer ses gais refrains, madame Belmont savait leur donner un attrait irrésistible, sous le costume et les manières d'une jeune fille du peuple, qui gagne sa vie en chantant. La Fanchon vivante réunissait la véritable fierté de caractère et la pureté de l'ame sans pruderie et sans grimace. Aussi recevait-elle un honorable salut de tous les spectateurs, lorsqu'en racontant son départ de la Savoie, bien jeune encore, elle chantait avec



une expression remarquable les vers suivans dont on lui faisait l'application :

Quinze ans ; et sans ressource aucune :  
Que l'on éveille de soupçons !  
Cependant j'ai fait ma fortune...  
Et n'ai donné que mes chansons.

Les hommages qu'on rendait alors à la femme de bien, devenaient pour elle encore plus flatteurs que ne l'étaient les applaudissemens qu'on prodiguait à l'actrice.

L'impératrice Joséphine avait assisté secrètement à la première représentation de cet ouvrage ; elle m'en fit adresser, par Deschamps, les plus gracieuses félicitations ; et le récit qu'elle en daigna faire à Napoléon, inspira à celui-ci le désir de connaître la pièce. Il vint en effet plusieurs fois au Vaudeville, sous le plus simple vêtement ; et, placé tout au fond d'une baignoire, seul avec un

de ses aides-de-camp, il aimait à se reposer un instant des grands projets dont son imagination dévorante était remplie, et à se mêler parmi les joyeux habitués du salon de la Belle Vielleuse. Il avouait que cette réunion de tous les rangs, formée chez une fille du peuple, avait un intérêt neuf, piquant; et qu'elle offrait en même temps un tableau vrai des mœurs du règne de Louis XV, qui, comparées à celles du temps présent, prouvaient le progrès de l'esprit national, et les bienfaits qu'on devait attendre d'une sage liberté..... mais bientôt il oublia lui-même que si cette vraie liberté, divinité des Français, a besoin d'un chef habile qui la dirige et la conserve, elle ne peut supporter long-temps le despotisme, lors même qu'il est couronné de brillans lauriers.

Toutefois, Napoléon, au milieu des illusions dont la victoire éblouit toujours un grand conquérant, laissait

percer souvent des traits d'une bonté paternelle pour les jeunes braves qu'il réunissait sous ses drapeaux. Le vaudeville de *Fanchon la Vielleuse* m'en fournit la preuve ; et je ne puis résister au plaisir de raconter ici l'anecdote qui se passa sous mes yeux. L'empereur, comme je l'ai dit, était déjà venu voir représenter ce vaudeville, sous une simple redingote d'uniforme de sa garde, accompagné d'un de ses officiers. Désirant garder l'incognito, il sortait ordinairement de sa loge avant la fin de la pièce, et l'ordre précis était donné aux sentinelles placées aux portes d'entrée de la salle, et surtout au bas des escaliers, de ne lui rendre aucun salut militaire. Un jour, qu'il était accompagné du général *Duroc*, son aide-de-camp, il descend à la hâte, pour retourner à pied aux Tuileries, et passe devant moi et plusieurs auteurs réunis sur le palier des corridors. Nous

feignîmes de ne pas l'apercevoir, ce qui lui plaisait beaucoup ; mais, un beau jeune conscrit, incorporé dans la garde depuis peu de temps, se trouvait placé en sentinelle au pied du grand escalier ; et la vue de l'empereur lui faisant oublier sa consigne, il présente les armes avec cet empressement et cette exactitude d'un brave qui rend hommage au chef de l'état : « Qui saluez-vous là ? » lui dit Napoléon, d'une voix foudroyante et avec des yeux étincelans. — « C'n'est » pas vous, sacrebleu !... je n'vous con- » nais pas ; » répond la sentinelle, sans se déconcerter : « c'est l'général Duroc » qui m'a passé l'aut' jour en revue au » Champ-de-Mars. » Et, à ces mots, il désigne l'aide-de-camp de l'empereur, auquel il donnait le bras. « C'est juste. » répond Napoléon, ravi de la présence d'esprit du jeune soldat qu'il étudie de la tête aux pieds, et auquel il demande son nom, le numéro de son régiment,

celui de la compagnie où il sert ; et s'éloigne en jetant sur lui un dernier regard scrutateur. Nous abordons le jeune conscrit, qui nous dit en riant aux éclats : « Le p'tit caporal a cru me mettre dedans ; mais, sacrebleu, pas si bête ! — Je ne serais pas étonné, » lui dis-je à mon tour, « que cette heureuse repartie contribuât à votre avancement : rien n'est perdu dans le souvenir de l'empereur. — Le ciel vous entende ! » me répond le jeune conscrit, « je ne coûterais plus rien à mes pauvres parens. »

Quelques mois après, me trouvant au foyer du Vaudeville, je suis abordé par un jeune officier de la garde, qui me dit, en me serrant la main : « Est-ce que vous ne me reconnaissez pas ? » — Votre figure ne m'est point inconnue ; mais je cherche en vain..... — Eh, sacrebleu ! je suis l'petit conscrit à qui vous aviez prédit de l'avance-

» ment : on dirait qu'empereur vous  
» a pris au mot : il y a trois mois j'étais  
» en faction au bas de l'escalier du  
» théâtre ; et maintenant je viens me  
» carrer à l'orchestre , avec l'épaulette.  
» C'est à votre *Belle Vielleuse* que j dois  
» cela : aussi je n'oublierai d ma vie.  
» — Si la véritable Fanchon existait en-  
» core ; » lui répondis-je , en lui ser-  
rant à mon tour la main avec émotion ,  
« elle vous offrirait de porter un toast  
» à votre illustre chef ; permettez-moi  
» d'être ici son interprète , en allant  
» ensemble vider quelques verres de  
» punch aux succès de nos armes et à  
» la santé du grand homme qui les im-  
» mortalise. » Le sous-lieutenant ac-  
cepte , porte le second toast aux auteurs  
de la pièce qui lui a porté bonheur ; et je  
jugeai sans peine , à l'exaltation du jeune  
brave , au feu dévorant qui jaillissait  
de ses yeux , qu'il ne tarderait pas à  
justifier l'idée que s'était formée de lui

l'empereur ; et que l'heureux nom de *Fanchon*, long-temps célèbre aux boulevarts, et si chère aux chansonniers français, donnerait peut-être un héros de plus à la France.



VENGEANCE

**DE DEUX AUTEURS.**

---

Ce n'est jamais impunément que l'on obtient des succès au théâtre. Ces succès ont un éclat si brillant, qu'ils excitent l'envie, et font payer tôt ou tard les jouissances qu'ils procurent. Tout s'achète, tout se compense dans le monde. La suprême puissance; une haute réputation dans les lettres, dans



les arts ; les faveurs de l'opulence , et jusqu'à la considération que procurent des services rendus à l'état ; tout ce qui peut , en un mot , nous élever au-dessus du niveau social , et nous attirer les regards du public , blesse les impuissans , en fait de mérite et de réputation ; fait naître chez nos rivaux la crainte d'être égalés , surpassés. L'amour-propre le plus chatouilleux et le plus aveugle de tous les travers de l'espèce humaine , l'amour-propre qui crée les grandes et les petites choses , qui fait à la fois des hommes de génie et des sots , est le sentiment le plus redoutable pour ceux qui suivent la même carrière. J'ai vu des héros , des hommes célèbres en tout genre , se laisser égarer par son attrait mensonger ; s'abandonner à des petitesse de caractère , à des pusillanimités dont eût rougi celui-là même que le sort avait placé dans une classe obscure. Aussi , me suis-je constamment pré-

servé des atteintes de cette vanité corruptrice, de cette morgue ridicule qui nous rend semblables à ces bulles de savon reflétant les rayons du soleil, et qu'un seul coup de vent réduit en rosée qui se perd dans l'espace.

Je ne me suis jamais uni d'estime et d'amitié, qu'avec ces hommes qui, sachant s'apprécier à leur juste valeur, se tenaient modestement au rang que leur assignait l'opinion publique, sans abuser des succès qu'ils pouvaient obtenir. De ce nombre d'hommes malheureusement si rares, était *Méhul*, dont j'ai déjà parlé; et dont les compositions tenaient un si haut rang parmi les nouvelles productions de l'école française. Mais vainement *Euphrosine* et *Stratonice* classaient-elles leur auteur parmi les célébrités de l'époque, elles ne changèrent rien à son heureux naturel, et n'altérèrent jamais ces épanchemens de gaieté naïve, ces communications

franches et faciles qui le rendaient si cher à tous ceux qu'il avait mis à même de le connaître et de l'apprécier. Plus il cueillait de lauriers, plus il redoublait de bonhomie et de simplicité. On eût dit qu'il demandait grace, à ses amis, des admirables inspirations dont l'avait doté la nature, et qu'il perfectionnait sans cesse par le travail et la méditation. Quelque bien inspiré qu'il fût, il avait pris pour système et pour plan de conduite cette pensée de Sénèque : « Le » chemin qui conduit à la gloire est » difficile<sup>1</sup>. »

Nés tous les deux dans la même année ; rapprochés sans cesse par la conformité de nos goûts, de nos caractères, et surtout par nos fréquentes entrevues au foyer de l'Opéra-Comique, nous éprouvâmes mutuellement ce rapport des penchans et ce charme secret qui

<sup>1</sup> Non est ad astra mollis è terris via.

lient sans qu'on s'en doute, et font de l'amitié l'échange le plus heureux et le plus profitable. Ce lien sacré, dont le souvenir m'est encore si cher, m'unit pendant trente ans, à l'immortel auteur de tant de productions ravissantes. Méhul, par la grace piquante de son esprit et son enjouement inépuisable, savait donner au vrai génie un attrait tout particulier. Il fut, après Grétry, celui de nos compositeurs français avec lequel j'avais le plus de plaisir à m'épancher, et pour qui je ressentis cet attachement qui ne finit qu'avec la vie. Il était donc tout naturel que j'éprouvasse le désir de m'unir à lui, pour offrir au théâtre un nouvel ouvrage dont sa haute renommée semblait d'avance m'assurer le succès. Le hasard me servit au gré de mes vœux, en nous rendant l'un et l'autre l'objet des atteintes satiriques de ces folliculaires qui se font les vils échos de l'envie.

Chaque jour on traitait Méhul de compositeur infernal; on prétendait que toutes ses compositions se ressentaient des accens ténébreux de son duo d'*Euphrosine*; et que ses accompagnemens peignaient les replis tortueux, et les horribles sifflemens des serpens de la jalousie. « Ce n'est jamais qu'en grinçant des dents et les cheveux dressés sur la tête, disait l'un, que ce jeune compositeur fait résonner sa lyre. — Il n'est bon, ajoutait un autre, qu'à peindre le sabbat les hurlemens des démons; et ce n'est qu'avec la griffe ensanglantée de Lucifer qu'il écrit ses partitions. — Quand serons-nous délivrés, s'écriait celui-ci, de ces compositions tudesques et barbares qui ne conviennent qu'à la tentation de saint Antoine? — Je crois toujours entendre » reprenait celui-là, « le toc-sin de la Saint-Barthélemy, ou la trompette du jugement dernier. » Tels

étaient les diffamations ou plutôt les blasphèmes qu'on répandait chaque jour contre le peintre fidèle des grandes passions , qui rappelait à la fois la couleur et l'énergie de *Gluck* dont il avait été l'élève chéri. Méhul riait tout le premier de ces traits venimeux lancés par les ennemis de sa gloire ; mais souvent il en souffrait en silence , et finit par provoquer en duel un de ses éhontés détracteurs, auquel il dit devant moi, tenant son épée d'une main ferme, mais vacillante. « Ne vous y méprenez » pas : si je tremble, ce n'est que de » colère. » En effet, il blessa grièvement son adversaire ; et la réputation de vrai brave et d'homme d'honneur qu'il acquit dans cette circonstance, calmèrent l'audace de ses détracteurs.

Les succès dont m'honorait le public aux fréquentes représentations de *l'Abbé de L'Épée* et des *Deux Journées*, n'avaient pas moins excité contre leur

auteur la critique et l'envie. On me traitait comme un ennuyeux dramaturge qui croyait ressusciter *Darnault-Baculard* et *Mercier* ; on me donnait le surnom du *frère pleurnichard*. L'un prétendait que j'avais voulu suivre *Sédaine* à la piste ; mais que je m'étais fourvoyé dans les broussailles. L'autre soutenait que la base de mon érudition étaient les sept psaumes de la pénitence. Celui-ci disait que je trempais ma plume dans les larmes abondantes que je faisais couler, et que recueillait un garçon de théâtre dans le réservoir contre l'incendie. Celui-là, croyant renchérir sur les autres, assurait qu'à l'instant même où je demandais lecture au comité d'un théâtre, tous les membres qui le composaient, hommes et femmes, et jusqu'au concierge, laissaient d'avance couler des pleurs ; et qu'enfin ce n'était qu'en pleurant, que chaque spectateur qui voyait mon nom

sur l'affiche, prenait son billet au bureau.

Je riais ainsi que le faisait Méhul, de toutes ces ruades d'une critique mercenaire ; et, comme lui, je cherchais l'occasion de les réprimer. Je conçus donc le projet de nous venger ensemble, sur la scène même où nous étions l'objet des criaileries des envieux et des sots. J'avais conçu le plan d'un ouvrage en deux grands actes, dont le titre, le sujet, les situations et le style, devaient, en cas de succès, fermer la bouche à tous nos détracteurs. Un soir que Méhul vint s'asseoir auprès de moi, sur une banquette du foyer de l'Opéra-Comique, et qu'il m'exprimait le désir de couper encore quelques oreilles aux journalistes, je lui dis, avec un calme qui tempérerait l'effervescence de son imagination : Des oreilles coupées prouvent » qu'on a du cœur et de l'adresse : » voilà tout..... Veux-tu nous venger



» d'une manière digne de deux auteurs?  
» J'en ai conçu le moyen que je vais te  
» soumettre et que je te propose d'exé-  
» cuter ensemble..... *Une Folie.* » Il  
s' imagine à ces mots, que je veux par-  
ler de quelque coup de tête de jeunesse :  
et déjà je le vois disposé fermement à  
me bien seconder. Je m'empresse de le  
dissuader en lui révélant que c'est un  
nouvel ouvrage que je lui offre à faire,  
et qui aura pour titre : *Une Folie.* « Je  
» conçois en effet, » me dit-il, « que  
» c'est une arme vigoureuse contre nos  
» ennemis ; et d'avance cette idée me  
» sourit et m'inspire. — Mais, pour  
» cela, » repris-je, « il nous faut mettre  
» habit bas ; et nous présenter tous les  
» deux en public, comme deux cheva-  
» liers sans reproche et sans peur. —  
» Je suis tout prêt ; et déjà par la pen-  
» sée, je me prépare au combat. — Il  
» sera décisif, » repris-je ; avec une vi-  
gueur qui l'enflammait ; « mais il nous

» faut renoncer, toi aux sifflemens de  
» tes serpens, et moi aux larmes dont  
» on prétend que je fais mon encre ha-  
» bituelle. Je me suis essayé au Vaude-  
» ville, à tirer quelques sons du galoubet  
» de Momus : et, si tu veux imiter les  
» chants naturels de Grétry, je te pré-  
» dis un triomphe qui influera beau-  
» coup sur notre carrière dramatique.—  
» Et quel est ton plan ? » répond Méhul  
avec cette avidité de l'artiste qui en-  
trevoit un nouveau rayon de gloire.  
« Écoute : ma famille habite en ce mo-  
» ment le chateau de Bagnolet, près  
» Paris, où nous avons coutume d'aller  
» respirer l'air embaumé du printemps :  
» viens y passer quelques jours ; et si  
» mon plan te sourit, nous travaille-  
» rons de concert en nous guidant mu-  
» tuellement par nos avis ; en nous  
» excitant par cette lutte si profitable,  
» par cet accord de deux hommes qui  
» se comprennent. J'ai déjà mis par

» écrit les deux premiers morceaux du  
» poème ; tandis que tu les mettras en  
» musique , j'écrirai les scènes suivan-  
» tes ; et nous arriverons de la sorte à  
» la fin de l'ouvrage , sans nous séparer  
» et comme deux coursiers attelés au  
» même char , et qui jadis gagnaient le  
» prix aux jeux olympiques. — J'ac-  
» cepte , » dit Méhul ; « viens me pren-  
» dre demain , vers deux heures , au Con-  
» servatoire , où je vais tout disposer  
» pour mon absence , et je ne sais quoi  
» me dit que de notre association naî-  
» tra de quoi resserrer encore le lien  
» sacré qui nous lie , et imposer silence  
» à tous les ennemis de nos succès. »

On conçoit que je fus exact au ren-  
dez-vous. J'avais passé la majeure par-  
tie de la nuit , à retracer dans ma  
mémoire le canevas de ma pièce , scène  
par scène ; et nous arrivâmes vers les  
trois heures à Bagnolet , où je présentai  
*Méhul* à ma femme , ainsi qu'à l'aima-

ble madame Agéron qui nous accueillit avec sa grace accoutumée et cette bonté dont chaque jour je recevais des preuves si touchantes. Nous révélâmes à ces dames notre projet de vengeance et d'association. Je fus sommé par elles, de dérouler tout mon plan; aussitôt que j'eus prononcé le titre d'*Une Folie*, je vis la physionomie de notre mère adoptive s'épanouir : il la reportait, par la pensée, à cette heureuse époque où la folie a tant de charmes. Aussi, me serrant la main et laissant tomber sur moi ce regard si fin, si expressif, où brillait encore tout le feu de la jeunesse, elle me dit : « Bien, cher ami ! oh ! très » bien ! le titre est hardi, piquant ; et » s'il est soutenu par le développement » du sujet ; vous compterez un nouveau » succès.... Il me tarde déjà, d'être à » la première représentation de la » pièce. »

Cette prédiction me fit tressaillir de

joie, d'espérance : elle m'était faite par une femme de goût, d'esprit, et qui connaissait bien le monde. Je m'empressai donc de réciter devant elle, tout le canevas d'*Une Folie*. Je crus que Méhul se pâmerait de rire. Sa gaiété naturelle excitée par le désir de la vengeance, la rapidité de l'action, le comique des situations, et surtout la gaiété sans relâche, qui n'admettait pas une seule idée sentimentale, tout lui plut, l'exalta si vivement, que, dès le soir même, il se mit à composer le duo qui commence la pièce; et le lendemain matin, il nous le fit entendre au piano. De mon côté, m'abandonnant à l'inspiration que semblaient approuver d'avance les encouragemens que je recevais, je me livrai incessamment au travail que mon collaborateur embellissait de ses chants dégagés de toute prétention scientifique, et dont la vérité me ravissait. Délicieux élans de

deux imaginations qui s'échauffent mutuellement ! Doux échange de conseils, d'approbations sans flatterie, de critiques s'échappant du cœur et ne pouvant jamais blesser ; mise en commun de craintes, d'espérances, de franchise, d'amitié ! honorable et touchante association, dont le souvenir ne saurait s'effacer de ma pensée ! heureuse et noble époque de ma vie !.... où trouver des expressions qui puissent vous peindre fidèlement ? oh ! quelles étaient rapides, enivrantes les heures, les journées que nous passions ensemble Méhul et moi ! elles épuraient, agrandissaient nos âmes. C'est alors que je lui répétais ces deux jolis vers d'Ovide : <sup>1</sup> « Le » propre des beaux arts, c'est de civiliser les hommes, et d'adoucir leurs » mœurs. »

..... <sup>1</sup> *Ingenuas didicisse fideliter artes,  
Emollit mores, nec sinit esse feros.*

En trois semaines de temps, notre ouvrage fut terminé. Méhul me pria de taire à l'administration du théâtre qu'il en avait fait la musique ; et pour écarter tout soupçon, je demandai la permission de l'amener à la lecture de ma pièce, dont il se proposait d'être le collaborateur, dans le cas où le poème serait reçu. Nous en avions d'avance destiné les rôles à ce qu'on appelait alors la *troupe dorée* de l'Opéra-Comique : c'est-à-dire à *Elleviou*, le plus brillant étourdi, l'homme du meilleur ton ; à *Martin*, le plus parfait des *Carlins lyriques*, dont se soit enrichie l'école française ; à *Solié*, véritable cerbère qui joignait à l'aplomb d'un grand comédien, le chant le plus pur, la plus savante méthode ; à *Dozainville*, modèle des grimes, et qui porta la variété des caricatures au plus haut degré de perfection ; à *Lesage*, niais si spirituel, talent si vrai, dont l'influence contribua

tant de fois aux plus brillans succès ; enfin , à cette jeune *Philis*, douée de tout ce qui peut charmer ; dont la voix flexible , ravissante , le goût parfait et l'heureuse méthode ne furent jamais surpassés ; véritable syrène enlevée trop tôt à notre admiration , pour suivre en Russie l'homme d'honneur devenu son époux , qui avait su la soustraire à la passion effrénée d'un prince de l'empire.

J'avais essayé , dans mon nouvel ouvrage , de donner à chacun des acteurs un vêtement à sa taille : j'eus le bonheur d'y réussir , au point que tous mes juges m'entourèrent après la lecture , et me comblèrent d'éloges , de félicitations. Il fut arrêté qu'on répéterait l'ouvrage , aussitôt que Méhul aurait terminé la musique du premier acte ; et qu'on mettrait à l'étude chaque morceau du second acte , au fur et à mesure qu'il le livrerait à la copie. « Depuis long-temps , » lui disaient-ils,



« nous n'avons eu aucun succès de vo-  
» gue : le titre et le genre de cet ou-  
» vrage nous donnent l'espoir d'en ob-  
» tenir un ; si , comme nous n'en  
» doutons pas , vous secondez bien  
» votre collaborateur. Les beaux jours  
» approchent ; ils vont nous jeter dans  
» l'isolement : Méhul , au nom de l'at-  
» tachment et de la considération que  
» nous vous portons , venez à notre se-  
» cours ! mettez-vous au travail sans  
» relâche, et procurez-nous le bonheur  
» de vous tresser bientôt une nouvelle  
» couronne ! — Il ne tient qu'à vous , »  
répond le compositeur célèbre, « d'accé-  
» lérer ce moment que je ne désire pas  
» moins que vous....voici la partition! »  
Il la tire en effet de sa poche , et la dé-  
pose sur le bureau , au grand étonne-  
ment de tous les comédiens , qui lui  
expriment , par les expressions les plus  
flatteuses , toute la joie qu'ils éprou-  
vent. Je leur communiquai alors le pro-

jet de *vengeance de deux auteurs*, qu'ils se promirent de seconder de tout leur zèle, de tous leurs efforts; et quinze jours à peine s'étaient écoulés, qu'on vit annoncer *Une Folie* sur les affiches apposées dans Paris; ce qui piqua la curiosité des uns, aiguisa les traits satiriques des autres, et fit louer toutes les loges pour la première représentation.

Notre succès fut complet : tous les talens chers au public, que nous avons réunis dans cet ouvrage, rivalisèrent d'élan, de grace, de perfection. Jamais on n'avait vu de collection plus brillante et plus parfaite. Pendant deux grandes heures, un rire universel régna dans toute la salle. Lorsque nos deux noms furent prononcés, plusieurs salves d'applaudissemens se firent entendre; et nos détracteurs furent tous réduits au silence. Je crois être encore au moment où Méhul, venant se jeter

dans mes bras , me dit avec cette expression chaleureuse qui le caractérisait : « C'est maintenant entre nous à » la vie... à la mort. » Les journaux se firent un devoir de nous venger des traits venimeux qu'on avait lancés contre nous : ceux-là même qui ne nous avaient pas épargnés , furent contraints d'avouer que le *Frère Pleurnichard* et les serpens de la jalousie d'*Euphrosine*, pouvaient prendre tous les tons , employer toutes les couleurs , et peindre la nature sous telles formes qu'il leur plairait. Nous fûmes donc dignement vengés Méhul et moi : nous dûmes l'un et l'autre à un heureux badinage , à une simple collaboration de trois semaines , notre repos , nos coudées franches dans notre carrière , et surtout cet aplomb , cette confiance en soi-même , que donne un succès généralement reconnu.

Méhul surtout en obtint un triomphe

inespéré, qui ne lui fut pas moins cher que son nouveau laurier. Membre du Conservatoire et de l'Institut de France, il assistait souvent aux concerts du palais des Tuileries, auxquels Napoléon prenait toujours une part très active. Il donnait ses ordres de façon que l'école italienne eût la prééminence sur les autres. Plus d'une fois on l'entendit ravalier avec une espèce de brutalité, l'école française. Méhul, qui la représentait en ce moment, crut qu'il était de son devoir, de sa dignité de la défendre. Il rendit franchement hommage au charme irrésistible de la mélodie italienne, à la force, à l'harmonie noble et sévère de la musique allemande ; mais il soutint que l'école française l'emportait sur les autres, par la vérité du chant et de l'expression dramatique. Il fit à cet égard plusieurs citations sans réplique, prises dans les partitions de nos grands maîtres, et

fut à la fois si énergique et si vrai, que l'empereur, qui n'aimait pas à être contrarié, lui dit avec cette expression foudroyante d'un puissant de la terre : « C'est comme vous, Méhul : vous avez » une haute réputation ; mais votre » musique m'ennuie. — Eh ! qu'est-ce » que cela prouve ? » réplique le grand compositeur, pâle de colère et avec des yeux étincelans. L'empereur reste surpris, stupéfait.... Méhul aussitôt se retire et disparaît.

J'avais ce jour-là même chez moi une de ces réunions d'artistes qui faisaient le charme de ma famille et le bonheur de ma vie. Méhul arrive en grand costume d'Institut ; et me tirant à part, il me raconte son aventure aux Tuileries, en ajoutant : « Je crois bien » que je puis faire mon paquet, et que » dès demain je ne serai plus inspec- » teur du Conservatoire. — Tu te » trompes, » lui dis-je : « ta réponse,

» quelque énergique qu'elle soit , et  
» dont je te félicite , n'a pu donner à  
» Napoléon qu'une juste idée de ton  
» noble caractère. Il a fait feu sur toi ;  
» tu lui as riposté : c'était un combat  
» entre un grand guerrier et un grand  
» compositeur. Je serais forcé de mé-  
» estimer l'empereur , s'il exerçait sur  
» toi la moindre vengeance. Ce serait  
» une lâcheté dont il est incapable. »

Dès le lendemain , je me rendis chez Méhul , où je restai jusqu'à près de cinq heures. Aucun ordre de destitution n'arriva. « J'en étais sûr , » lui dis-je ; « les hommes de cœur savent se con- » naître et s'apprécier. » Toutefois , plusieurs mois s'écoulèrent sans que l'auteur d'*Euphrosine* et de *Stratonice* fût invité aux concerts de la cour. » On » me boude , » disait Méhul , « — Mais » on t'estime , » ajoutai-je aussitôt. « J'achèterais ta réplique d'une pinte » de mon sang , si elle était à vendre. »

La boutade de l'empereur durait encore , lorsque nous donnâmes *Une Folie*. Il fut curieux de connaître cette *vengeance de deux auteurs*, dont on parlait dans le monde , et dont Joséphine, inépuisable en grace, comme en bonté, lui avait fait un pompeux éloge. Il assista donc, avec l'impératrice , à la cinquième représentation, et se livra franchement au plaisir qu'il éprouvait. La gaîté devenant pour lui une distraction utile, salutare , il s'y abandonnait sans contrainte. Je le vis applaudir lui-même à plusieurs reprises ; et son rire à belles dents, ne cessa pas durant toute la représentation. Dès le jeudi suivant, Méhul reçut une invitation particulière au concert qui avait lieu aux Tuileries : il fut aussi surpris que flatté d'y rencontrer *Elleviou* et *Martin*, qui exécutèrent trois morceaux d'*Une Folie*. A peu de jours de là eut lieu, sous le dôme des Invalides , la première distri-

bution des croix de la Légion d'honneur. Méhul était sur la liste comme un des plus célèbres compositeurs français. Berthier prenait chaque croix dans le casque de Bayard, et la remettait à l'empereur dont s'approchait chaque chevalier élu, en montant un gradin élevé de plusieurs marches. Le nom de *Méhul* est prononcé; il s'approche, non sans un certain trouble, de Napoléon, qui, en lui remettant le signe de l'honneur, lui serre doucement deux doigts dans les siens, en lui disant avec une grace qu'on ne saurait décrire : « Enfin, » Méhul, nous nous revoyons ! »

Cette amende honorable si noblement, si franchement exprimée, toucha Méhul au point que ses yeux furent mouillés de larmes. En retournant au Conservatoire, il passa chez moi, rue d'Antin, et me répéta les paroles de Napoléon. J'en fus touché comme lui, mais je n'en fus point sur-



pris, et lui dis : « Je gagerais qu'en ce  
» moment l'empereur, dont la mémoire  
» est ornée et féconde, se rappelait ce  
» beau passage de Quintilien, que j'ai  
» essayé de traduire en vers :

Un monarque, par sa puissance,  
Peut faire un grand d'un mot, dans un instant ;  
Mais ce n'est que des dieux la sublime influence,  
Le travail et la patience  
Qui donnent le génie et forment le talent.





### La vieille édition de Virgile.



Il est, dans les grands événemens politiques, de ces rapprochemens des temps anciens avec les temps modernes, dont font leur profit les savans, les historiens, soit pour être utiles à l'état, à l'humanité; soit pour servir leurs intérêts et leurs passions. J'en ai fait moi-même une épreuve remarquable, dont le souvenir me sera toujours

cher, et que je vais raconter avec toute la fidélité, avec toutes les circonstances qui prouveront que les puissans du jour se laissent prendre aux charmes de l'amour-propre, et surtout aux citations historiques qui peuvent les faire comparer aux hommes célèbres de l'antiquité.

Bonaparte n'était que simple général dans l'armée française, lorsqu'il conçut le dessein d'aller fonder en Égypte une colonie qui pût ravir à l'Angleterre le trident de Neptune. Son imagination dévorante lui fit choisir parmi nos célébrités modernes celles qui pouvaient le seconder dans cette vaste entreprise. Il proposa donc à *Langlès*, conservateur des manuscrits, à la bibliothèque, et l'un des hommes les plus érudits de France, de se joindre à ceux de ses dignes émules qui devaient former l'institut d'Égypte, chargé de répandre sur les antiques bords du Nil, les bienfaits

de la lumière et de la liberté. Quoique ce dernier mot fût cher à Langlès dont il faisait tressaillir le cœur, il crut remarquer dans Bonaparte l'ambitieux conquérant, plutôt que le philanthrope. Donnant alors pour prétexte sa faible santé, ses occupations incessantes, et surtout les soins qu'il donnait à l'éducation de son fils unique, encore enfant, il refusa de répondre au choix qu'avait fait de lui le général. Celui-ci, peu habitué, dès cette époque, à se voir arrêté dans sa marche, contrarié dans ses projets, redoubla d'instances, et crut intimider Langlès, en lui disant que c'était un ordre qu'il lui donnait. « Un ordre ! » répartit fièrement le savant ordinairement si modeste : « Je » n'en reçois que du gouvernement... » Après tout, général, qu'allez-vous » faire en Égypte ? Augmenter votre » renommée ; la mienne est euro- » péenne, et je m'y tiens. »

Cette réponse brusque et fière, faite avec l'attitude qui prouve une résolution ferme, irrévocable, convainquit Bonaparte qu'il ne pouvait rien ordonner à un homme d'une volonté aussi forte, d'un mérite aussi éminent. Il ne lui fit donc plus aucune instance; mais il en conserva toujours un secret ressentiment. Devenu premier consul, à son retour d'Égypte, il reçut les hommages de l'Institut de France, et remarqua que Langlès n'était point parmi ses confrères. Celui-ci s'imagina, comme le fit après lui Méhul, que Bonaparte le destituerait de ses fonctions; mais c'était méconnaître tout à la fois le génie et la politique du héros, qui s'emparait par degrés des rênes de l'état. Il connaissait trop bien l'influence du vrai mérite sur la population française. Personne ne sut mieux que lui, apprécier les hommes et les maintenir à leur place.

Langlès était proche parent de ma femme, et m'accordait une amitié toute particulière. Nous nous entretenions souvent du nouveau grand homme, qu'il traitait, dans son humeur républicaine, d'usurpateur de nos libertés. « J'en » conviens, » lui disais-je; « mais il » couvre son usurpation de si brillans » lauriers, qu'il éblouit les Français, et » les soumet à son pouvoir. »

On conçoit quelle fut la colère du puritain français, lorsque le premier consul résolut de se faire proclamer empereur, sous le nom de Napoléon premier. « J'étais bien sûr, » s'écriait Langlès, « qu'il visait à la souverai- » neté; bientôt, la couronne de France » ne lui suffira point; il prétendra ré- » gner sur l'Europe entière.... Pauvre » nation! tu paieras cher l'ambition de » cet insatiable. » Peu de temps après, un membre du tribunal nommé *Curée*, proposa l'empire en faveur du vain-

queur d'Arcole et de Maringo ; ce qui produisit la surprise des uns , les murmures des vétérans de la révolution ; mais la majorité des suffrages se prononça spontanément en faveur du héros du siècle. Bientôt le jour fut indiqué pour son couronnement.

Langlès se fit un devoir de n'y point assister. Lorsque l'Institut, dont il était membre depuis la création, alla présenter ses hommages au guerrier couronné, celui-ci, dont le regard était scrutateur, s'aperçut aisément de l'absence du conservateur des manuscrits de France. Il feignit de ne pas le remarquer ; mais renfermant son dépit sous les couleurs d'une imposante dignité, il eut l'intime conviction que Langlès était du nombre des mécontents. Toutefois, il le laissa jouir paisiblement du poste honorable dont le rendaient si digne les savantes productions qu'il faisait paraître ; et pardonnait à

l'homme célèbre de n'être pas courtisan.

Dans la semaine qui suivit le couronnement de Napoléon, je vois entrer un matin, chez moi, l'austère Langlès, les yeux étincelans, le sourire sardonique sur les lèvres. « Eh bien, » me dit-il en me désignant un vieil in-quarto qu'il porte sous le bras, « l'usurpateur veut donc trancher du César? — Que voulez-vous dire? — Vous savez bien qu'il a fait proposer son avènement au trône, par le tribun Curée.... Lisez, lisez la note historique de cette ancienne édition de Virgile, mise au sixième livre de l'Énéide, où la sibylle *Déiphobe* après avoir conduit Énée aux enfers, lui fait passer en revue tous les grands coupables. Elle arrête ses regards sur l'un deux, et le désignant au héros troyen, elle lui dit : <sup>1</sup> « Celui-ci vendit pour

<sup>1</sup> Vendidit hic auro patriam, dominumque potentem  
Imposuit.



» de l'or, sa patrie à César ; et lui donna  
» un maître puissant. » Regardez , »  
continue Langlès , « et apprenez quel  
» était ce *Hic*, qui vendit sa patrie....  
» lisez!... » Je jette les yeux sur l'astéris-  
que indicateur de la note mise au bas  
de la page ; et je lis ces mots : *Cureus*  
*tribunus*. « Ainsi , » reprend le savant  
critique , « Bonaparte , voulant se don-  
» ner l'auréole d'un César, a été déterrer  
» au tribunal, *Curée*, homme inconnu,  
» pour être affublé de la couronne im-  
» périale. — J'avoue , » lui répondis-je ,  
« que le rapprochement est étrange ,  
» curieux ; mais je parierais que Napo-  
» léon l'ignore. Cette vieille édition re-  
» monte à plus de deux siècles : il fallait  
» un démon.... ou plutôt un savant tel  
» que vous , pour la découvrir. — J'a-  
» voue , » réplique Langlès , « qu'il n'y  
» a peut - être pas trois éditions pa-  
» reilles en France ; mais je n'en suis  
» pas moins convaincu , que l'usurpa-

» teur la connaissait : où diable aller  
» choisir.... *Curée* pour proposer l'em-  
» pire? — C'est, je vous le répète, un  
» hasard très remarquable; et je veux  
» en faire part à quelqu'un qui saura,  
» mieux que personne, s'assurer auprès  
» de Napoléon, s'il en était instruit. —  
» Eh qui donc? — La bonne Joséphine  
» que vous aimez, toute impératrice  
» qu'elle soit, et dont vous avez reçu  
» vous-même un si gracieux accueil,  
» lorsqu'elle est allée visiter vos pré-  
» cieux manuscrits. — C'est en effet  
» une excellente femme, tout étonnée  
» de porter une couronne qui pèsera  
» tôt ou tard sur sa tête. — Eh bien  
» confiez-moi pour quelques jours seu-  
» lement votre vieille édition de Vir-  
» gile, et je m'empresserai de lui com-  
» muniquer cette note historique, dont  
» je suis sûr d'avance qu'elle s'amusera  
» beaucoup avec le nouveau César. —  
» Bien volontiers; mais ne lui dites pas

» de qui vous la tenez. — Reposez-vous  
» sur moi : vous nommer, ce serait bles-  
» ser Napoléon : il sait que vous n'êtes  
» pas de ses partisans. — Le *vendit*  
» *hic auro patriam*, dit Langlès souriant  
» avec malice, fera froncer son sourcil  
» nébuleux ; et je m'en réjouis d'a-  
» vance. — Mais le *dominumque poten-*  
» *tem imposuit*, repliquai-je, lui fera  
» dérider le front, découvrir ses bel-  
» les dents par un sourire.... laissez-  
» moi faire. »

Dès le jeudi suivant, je me rendis à la Malmaison ; et je fis prier l'impératrice de m'accorder un moment d'audience. Elle ne tarda pas à me rejoindre à sa bibliothèque, où souvent elle daignait m'honorer d'un entretien particulier. Là, je mis sous ses yeux cet étrange passage de l'Énéide, ainsi que la note qui désignait *Cureus tribunus*. « Oh ! combien je vous remercie, » me dit-elle, « de cette curieuse découverte !

» je suis sûre d'avance qu'elle intéres-  
 » sera vivement l'empereur. — Je pense  
 » comme votre Majesté.... si toutefois il  
 » prenait mal la chose, vous sauriez l'a-  
 » doucir avec ce charme qui vous est si  
 » familier. — Il s'amuse quelquefois à  
 » mes dépens : je ne suis pas fâchée  
 » de prendre ma revanche.... en tous  
 » cas, je ne lui dirai pas de qui je tiens  
 » cet exemplaire. — Votre Majesté peut  
 » me nommer sans scrupule : je ne suis  
 » point un courtisan qui redoute la  
 » boutade du maître. — Oui, vous êtes  
 » l'homme de lettres le plus indépen-  
 » dant que je connaisse. »

En terminant cette conversation, Jo-  
 séphine me propose avec la plus gra-  
 cieuse urbanité, de faire un tour dans  
 le parc avec elle. « Je suis vivement  
 » touché, » lui dis-je, « de l'honneur  
 » que daigne me faire votre Majesté;  
 » mais j'oserais lui faire observer que  
 » je suis en chapeau rond, en simple

» costume.... — Vous avez celui d'un  
» littérateur qui n'appartient qu'à lui, »  
me répond-elle vivement ; « et ce cos-  
» tume - là vaut bien tous les autres.  
» D'ailleurs n'êtes - vous pas un allié  
» de ma famille ? » A ces mots , elle me  
prend le bras ; et nous parcourons tête-  
à - tête les divers endroits du parc ,  
qu'elle-même avait embellis. Je ne pou-  
vais rassasier mes yeux de ces masses  
de verdure , si riches , si variées , à tra-  
vers lesquelles serpentaient de limpides  
ruisseaux, formant çà et là des canaux,  
des bassins couverts d'oiseaux aqua-  
tiques des espèces les plus rares , et  
parmi lesquels on remarquait deux su-  
perbes cygnes noirs , qui venaient pren-  
dre des graines dans la main de leur  
auguste maîtresse. Je me rappelle sur-  
tout une admirable statue de l'amour ,  
placée au bas d'un buisson de myrte, et  
portant sur son piédestal cette inscrip-  
tion : « *Toujours !* » Mais ce qui me

frappait le plus dans ces nouveaux jardins d'Armide, c'était la serre offrant la riche collection des plantes de toutes les parties du monde. Chacune d'elle recevait dans sa caisse le degré de chaleur qui lui était naturel ; et vous vous trouviez transporté, pour ainsi dire, dans les régions les plus dévorantes : ce qui vous faisait éprouver en sortant, je ne sais quelle ivresse, lorsque vous respiriez l'air tempéré de la France. « C'est en vain, » dis-je à Joséphine, « que vous nous faites parcourir les » climats les plus riches, les plus em- » baumés ; c'est toujours où réside vo- » tre Majesté qu'est la région la plus » heureuse. »

Avec quel noble épanchement et quelle touchante bonté l'impératrice daignait me rappeler, en nous promenant, ces soirées littéraires qui se formaient autrefois chez madame Bonaparte, rue Chanteraine ! » C'était le

» bon temps alors : » disait-elle avec une expression ravissante ; « point » d'autres gardes que ses amis , de » courtisans que des affidés attachés » par le cœur ; point d'étiquette que » bannit le plaisir qu'on éprouve entre » égaux ; point de titres , de rangs que » ceux qu'assigne le vrai mérite. On » est sûr du bras sur lequel on s'appuie , de l'ame dans laquelle on s'épanche : on peut s'apprécier à sa juste valeur... Mais à la cour tout est courbé , factice , adulateur : d'une main on vous encense , de l'autre on vous déchire ; pas une figure qui n'ait un masque trompeur ; pas un hommage qui n'ait un intérêt personnel... Oh ! si l'on savait bien ce que pèse une couronne , on plaindrait ceux que le destin condamne à la porter. »

Il était cinq heures environ : l'empereur n'arrivait ordinairement à la

Malmaison que vers six ; et Joséphine me proposa de regagner le château , en passant par sa ménagerie. Nous nous y acheminons ; mais en tournant un massif d'arbres verts , nous nous trouvons à dix pas de Napoléon seul avec le général Duroc. Je le vis froncer le sourcil à mon aspect ; et je devinai sans peine, au pincement de ses lèvres , à son regard qui s'assombrit tout-à-coup , qu'il était blessé qu'un simple citoyen en frac , et surtout en chapeau rond , osât donner le bras à l'impératrice des Français. S'il eût réfléchi un seul instant , il eût été convaincu que c'était Joséphine qui m'avait accordé cet insigne honneur , et que je ne l'avais aucunement provoqué ; mais l'orgueil de la suprême puissance l'aveugla tout-à-fait. Venant donc se placer aux côtés de l'impératrice, qui continuait à me donner le bras , il lui dit de cette voix tonnante qui semblait annoncer la foudre :



« Vous recevez ici toute espèce de  
» monde, madame. » Joséphine ne lui  
répondit que par un léger sourire qui  
ne fit que l'irriter davantage ; et je  
compris facilement que c'était à moi  
que s'adressait : « *Toute espèce de*  
» *monde.* » Nous cheminons alors vers  
le château dans le plus morne silence ;  
quand tout-à-coup l'empereur reprend  
avec véhémence : « Vous devriez du  
» moins faire poser un tronc à votre  
» grille d'entrée, pour que ceux qui  
» osent s'approcher de vous, sans en  
» avoir le droit, y déposent une of-  
» frande en faveur des pauvres de  
» Ruel. » Joséphine qui s'amusait de sa  
méprise, ne lui répondit encore que  
par un gracieux sourire ; mais m'aper-  
cevant que l'orage grossissait, et ne  
pouvant me dessaisir de mon chapeau  
rond, j'écarte le bras où s'appuyait  
l'impératrice à qui mon coup-d'œil sem-  
blait alors dire : « Puisque Jupiter se

» fâche, séparez-vous d'un simple mor-  
» tel. » Qu'on juge de mon étonne-  
ment, de mon embarras, lorsque je  
sentis cette femme adorable s'attacher  
plus fortement à mon bras, avec un  
regard qui semblait me répondre : « Rien  
» ne peut me forcer à vous humilier. »  
Je fus si touché de ce langage panto-  
mime, et surtout si fier d'être en quel-  
que sorte armé le chevalier de José-  
phiné, que ma tête se monta ; je  
conservai toute ma dignité d'homme,  
et notre marche continua. Napoléon  
croyant que j'osais le braver, frémit  
de dépit : Duroc, placé à ma droite,  
redoutant pour moi quelque fâcheux  
éclat, m'avertit, par plusieurs coups  
de coude, de me soustraire à la foudre  
qui ne pouvait tarder à éclater. Mais il  
ignorait, ainsi que l'empereur, ce qui  
s'était passé entre l'impératrice et moi ;  
et je ne pouvais leur en donner l'expli-  
cation. Je résolus donc de répondre à

l'honneur que venait de me faire la digne compagne du moderne César; et dût-il m'accabler de sa puissance, dût le nuage menaçant qui grossissait à vue d'œil, fondre sur ma tête, je pris la ferme résolution de tout braver. A peine avions-nous fait encore quelques pas, que Napoléon se plaçant tout-à-coup devant moi, comme un lion rugissant qui va dévorer sa proie, me dit avec l'explosion de la colère : « Après tout , » que demandez-vous ici? — Moi, » sire! » lui répondis-je avec un calme apparent, et le regardant fixement : « je ne suis point de ceux-là qui de- » mandent, mais de ceux qui apportent » *gratis*. — Que voulez-vous dire? — » Sa majesté l'impératrice peut seule » vous en donner l'explication. — Vous » rirez bien de votre emportement, » s'écrie aussitôt Joséphine, en éclatant de rire, « quand vous saurez tout » ce qui s'est passé. » L'empereur, dé-

concerté tout-à-fait, et se doutant bien qu'il s'est abandonné trop facilement à sa véhémence ordinaire, me laisse escorter l'impératrice jusqu'à l'entrée du vestibule du château. Là, je lui fis le salut le plus respectueux, et je me disposais à gagner mon cabriolet dans l'avenue, lorsque Napoléon, qui voulait avoir l'explication de l'énigme, me dit d'un ton gracieux et presque réparateur, en me désignant Duroc, ainsi que les officiers qui venaient à sa rencontre : « Eh bien ! n'entrez-vous pas » avec eux dans la salle de billard ? — « Je suis trop flatté, » répondis-je en m'inclinant, » de l'honneur que me fait » votre Majesté, pour ne pas y répondre. » J'étais, de mon côté, très empressé de savoir le dénouement de cette étrange aventure ; et tandis que Napoléon suit Joséphine vers la bibliothèque, j'entre avec tous les aides-de-camp dans la salle de billard.

« Est-ce que vous êtes fou , » me dit  
» Duroc , de vous jouer ainsi de la pa-  
» tience de l'empereur ? — Ce n'est  
» point moi qui me suis joué de lui ;  
répondis - je , » mais bien l'impéra-  
» trice , qui , tout en s'amusant , m'a  
» fait passer un quart d'heure critique  
» dont je ne perdrai jamais le souve-  
» nir. » Je lui raconte alors tout ce que  
Joséphine avait fait pour moi. Il ne  
peut s'empêcher d'approuver ma con-  
duite , ajoutant que lorsque tout sera  
connu de Napoléon , il n'aura plus con-  
tre le chapeau rond d'aussi fâcheuses  
préventions. Il me propose alors de  
faire une partie à quatre au billard.  
J'accepte , et je l'obtiens pour part-  
ner. L'idée d'avoir rempli mon devoir  
d'homme d'honneur , et bravé le pou-  
voir impérial , me faisait éprouver une  
secrète satisfaction de moi-même , qui  
donnait à mon jeu plus de force , plus  
d'aplomb qu'à l'ordinaire. Je me dé-

fendis avec avantage contre les aides-camp de l'empereur, comme je l'avais fait envers leur maître. Au moment où je fis plusieurs bloqués de suite, ce qui fit dire à mes adversaires que j'étais plus fort qu'eux, Napoléon, rentrant de la bibliothèque, ajouta du ton le plus flatteur, et avec ce sourire ravissant qu'il faisait succéder souvent à l'expression la plus austère : « Il paraît qu'il est » en train de battre aujourd'hui tout » le monde. — Sire, » lui répliquai-je, « il est une puissance contre laquelle » je ne combattrais pas plus heureuse- » ment, que ne le fait l'Europe entière. » Cette réponse lui plut ; et me tirant à l'écart, il me demanda où j'avais découvert l'ancienne édition de Virgile que venait de lui communiquer l'impératrice. Le sourire dont il accompagna cette demande, me prouva que l'étrange rapprochement ne lui déplaisait pas ; et que le : « *Dominumque potentem*

» *imposuit*, » avait chatouillé sa vanité. Six heures venant à sonner en ce moment à la pendule, il m'invite à dîner avec les officiers dont j'étais entouré; mais je lui répondis qu'ayant chez moi, le soir même, une réunion des principaux artistes de Paris, qui venaient célébrer, par un concert, la fête de naissance de ma fille, j'étais obligé de retourner à Paris.

Peu de temps après, le fidèle Deschamps vint m'instruire, de la part de Joséphine, que l'empereur avait été ravi de mon courage à braver sa colère; et qu'il voulait me remettre lui-même cette *vieille édition de Virgile*, dont l'étrange allusion l'avait si vivement intéressé. Je me rendis donc de nouveau à la Malmaison le jour qui me fut indiqué; et pour prouver à Napoléon que je connaissais les hommages dus au chef de l'État, je me présentai devant lui en costume de cour: le

chapeau rond fut remplacé par un autre à trois cornes , orné d'un plumet noir et d'une riche gance d'acier. L'empereur, en me voyant, ne put s'empêcher de sourire malicieusement de la réparation que je faisais à l'étiquette ; me remettant alors la vieille édition de l'*Énéide*, il me dit : « Assurez bien à » la personne qui vous a confié ce rare » exemplaire, que jamais le tribun *Cu- » rée vendidit auro patriam.*—J'en suis » convaincu, sire ; mais votre Majesté » sera forcée d'avouer avec moi, qu'en » vous faisant décerner la couronne par » le vœu libre de la France, *dominum » potentem imposuit*, il lui a donné un » maître puissant. » Cette adulation qui m'échappa , fit croire à Napoléon que j'étais un adroit ambitieux ; et désirant peut-être m'atteler à son char, comme tant d'autres, il me demanda ce qu'il pourrait faire pour moi. « L'im- » pératrice, » ajouta-t-il, « m'a dit que



» vous étiez l'allié de sa famille : c'est  
» un titre qui ne saurait être nul à mes  
» yeux... Que désirez-vous ? — Je n'ai  
» besoin de rien, sire ; placé justement  
» au milieu de l'échelle sociale, je ne  
» voudrais ni monter, ni descendre ; et  
» je tiens beaucoup à mon petit coin de  
» terre à mi-côte, où je suis à l'abri  
» des coups de soleil et des inondations ;  
» comme le dit Tacite <sup>1</sup> : « Ne craignant  
» rien des hommes, ni des dieux. »  
» — C'est, en effet, la plus heureuse  
» position, réplique vivement l'empe-  
« reur : vous n'êtes pas dégoûté. »

Je crus m'apercevoir qu'en prononçant ces mots il était blessé de mon refus ; et enhardi par l'idée d'avoir su conserver mon indépendance, et par l'accueil du grand homme, j'ajoutai d'un ton qui annonçait le désir d'obte-

<sup>1</sup> *Securus adversus homines, securus adversus deos.*

nir un grand service : « Il est une seule  
 » chose que j'oserais réclamer de votre  
 » Majesté. — Laquelle? — Ce serait  
 » un édit, signé de votre main im-  
 » périale; mais en deux lignes, comme  
 » vous les écrivez sur l'affût d'un canon,  
 » au moment d'une victoire, et conte-  
 » nant ce peu de mots : » De par Napo-  
 » léon-le-Grand... défenses sont faites  
 » à tout parterre de la capitale... de  
 » siffler les pièces de Bouilly, lors même  
 » qu'elles ne sont pas bonnes. » L'em-  
 pereur ne put s'empêcher d'éclater de  
 rire : reprenant aussitôt cette figure où  
 se peignaient à la fois le calme et la satis-  
 faction, il me répondit, en me frappant  
 familièrement sur l'épaule, par les mots  
 suivans, qui me furent plus chers que  
 toutes les grandeurs dont il aurait pu  
 me combler : « *Vous êtes bien un véri-*  
 » *table homme de lettres!* »

On ne sera pas surpris, d'après cette  
 épreuve, la plus forte que j'aie subie,

de l'inaltérable fidélité que j'ai montrée à conserver ma chère indépendance. Oh ! combien me fut secourable, en ce moment critique, le souvenir de *ma fauvette* ! Un mot, un seul mot d'ambition, et je m'attachais aux destinées du conquérant. Il eût sans doute doré mes fers ; il m'eût ébloui par les rayons de sa gloire ; mais je fus sauvé de son prestige imposant, en me rappelant quelques-unes des citations latines dont j'avais meublé ma mémoire, et qui, comme je l'ai déjà prouvé, m'ont guidé dans les circonstances les plus importantes de ma vie. Ces vieux sages de l'antiquité sont à la fois si lumineux et d'une énergie si frappante ! Au moment où le héros du siècle cherchait à m'attirer à lui, j'entendis *Phèdre* qui me disait <sup>1</sup> : « Jamais de sûreté à s'associer » avec plus puissant que soi. » Si mon

<sup>1</sup> Nunquàm est fidelis cum potente societas.

imagination me transportait dans le palais des rois, Sénèque venait aussitôt me répéter tout bas<sup>1</sup> : « Des lambris » dorés nuisent au sommeil, et la pourpre traîne après elle l'insomnie. » Enfin si, malgré l'honorable aisance dont je jouissais, la soif de l'or se faisait sentir ; si le désir de parcourir l'Europe sur les traces d'un illustre guerrier, me déterminait à quitter Paris, où je comptais tant d'amis, à m'éloigner d'une femme aimable et bonne et d'un enfant qui faisaient le charme de ma vie, je consultais Ovide, qui me répondait avec sa gracieuse philosophie<sup>2</sup> : « Chacun doit rester dans sa sphère. »..... Je regagnais alors mon heureux asile ; je ressaisissais ma plume indépendante ; et tout en esquissant quelques scènes

<sup>1</sup> Aurea rumpunt tecta quietem ;  
Virgilesque trahit purpura noctes.

<sup>2</sup> Fortunam quisque debet manere suam.

dramatiques, je me disais avec ivresse:  
« Je n'appartiens qu'à moi... je n'ai  
» *point oublié ma fauvette!* »



---

## Contes à ma Fille.

---

Les productions qui s'échappent de notre pensée, sans aucune prétention, par le simple instinct de la nature, sont souvent plus remarquables et nous font une réputation plus durable que ces écrits où nous nous efforçons d'entasser les recherches scientifiques, et d'étaler une érudition profonde. Berquin a plus amusé l'enfance et l'a mieux

préparée aux nobles et douces inspirations, que ne l'ont fait tous les savans en *us*. On quitte Plutarque et Sénèque, pour Phèdre ou Pline le naturaliste; Malherbe, Jean - Baptiste Rousseau, pour La Fontaine; et la savante *Dacier* ennue, tout en instruisant, quand madame de *Sévigné* captive, amuse, enchante, et donne en badinant, les plus admirables leçons de l'amour maternel<sup>1</sup> : « Le naturel est préférable à » l'art, » nous dit un grand précepteur de la jeunesse.

J'en ai fait l'épreuve dans le rang modeste que j'occupe; et je dois à un badinage paternel, à un amusement sans plan médité, ce qui m'a valu mes plus douces, mes plus honorables jouissances littéraires. Père d'un unique enfant que j'idolâtrai, et dont l'active imagination, la rare intelligence exi-

<sup>1</sup> Ingenium fortunatius arte.

gèrent de bonne heure un guide assidu, surveillant, je conçus le projet de familiariser ma fille avec les difficultés de la langue, en posant ces difficultés par gradation, en les répétant de manière à ce qu'elles pussent se graver dans la mémoire de ma chère élève. Je ne tardai pas à m'apercevoir que je pouvais tirer un double profit de mon petit essai d'instruction : c'était, en habituant ma fille à la pureté du langage, de porter dans son ame toute neuve ces premières émotions d'un sentiment vrai, ineffaçable; dans son esprit ces éclairs de goût et de naturel, qui influent si puissamment sur notre destinée, et dans son caractère cette égalité d'humeur, cette bonté prévenante, attractive, qui nous font tant d'amis, nous préparent tant de jouissances.

Je proposai donc à ma Flavie, âgée de dix ans, de lui dicter tous les matins ce qui me viendrait à l'imagination, et



de la conduire avec moi dans les divers sentiers où nous pourrions découvrir ensemble ce qui devait amuser, intéresser les jeunes personnes de son âge. Elle sourit à mon projet, et lui porta l'intérêt le plus vif. Dès mon réveil, je la voyais entrer dans mon appartement, un cahier de dictée à la main ; et se plaçant devant mon bureau de travail, elle écrivait tout ce que j'improvisais. Plus d'une fois, lorsque j'esquissais une des qualités que je remarquais en elle, je la voyais rougir avec modestie, et d'une voix qui peignait son ravissement, elle me disait : « *Monsieur veut m'amadouer.* » Si j'essayais au contraire d'attaquer un défaut qu'elle laissait paraître, si j'enfonçais le trait de manière à extirper ce fâcheux défaut, elle rougissait, et me regardant alors d'un air qui me faisait croire que le trait avait porté, elle laissait échapper ces mots : « *Tu ne m'as pas man-*

» *quée.* » Insensiblement je trouvais plus à louer qu'à blâmer; l'amour-propre recevant son aliment, n'était jamais blessé de la justesse de mes récits; et l'élève, ainsi que l'instituteur, éprouvait un attrait inexprimable à ces dictées faites d'abondance, à ces causeries familières, où tout était pris au comptant, enregistré dans la mémoire; où les impressions qu'éprouvait la jeune fille, s'incrustaient dans son ame expansive, de manière à ne jamais s'en effacer. Tel ce vase dont parle Horace<sup>1</sup>, « qui conserve long-temps l'odeur de la » première liqueur qu'on y a versée. »

Heureuse époque de ma vie! droits sacrés, délices inexprimables de la paternité! vous ne pouvez revenir à ma pensée, sans me faire tressaillir de cette émotion profonde et si légitime qu'é-

<sup>1</sup> Quo semel est imbuta recens, servabit odorem Testa diu.

prouve l'homme de lettres, l'heureux instituteur, en voyant chaque jour, réussir au-delà de ses vœux, l'œuvre qu'il avait entreprise, se former sous ses yeux son enfant dont la tendresse augmentait à mesure que se développait ses facultés intellectuelles; et dont il dirigeait les penchans, en lui faisant faire un cours de morale qui ne la fatiguait jamais, la préparait par degrés à tous les obstacles qu'elle rencontrait sur ses pas; mais sans étonner sa pudeur, sans même faire rêver son innocence!

C'était là qu'était en effet toute la difficulté de mon entreprise. La jeune fille de dix ans qui vous accompagne dans la course que vous faites, ne doit trouver sur son passage rien qui puisse l'inquiéter, troubler la confiante sécurité de son ame; et comme nous le recommande Juvénal<sup>1</sup>: « L'enfance ne

<sup>1</sup> Maxima debetur puero reverentia.

« saurait être trop respectée. » Je m'attachai donc spécialement à conserver, dans mes récits, cette pureté de pensées, d'images et de faits propres à piquer la curiosité, sans faire travailler l'imagination. J'étais bien sûr de ne point dépasser le but : ma fille écrivait à ma dictée ; mais je n'osais espérer le rare avantage de plaire et d'intéresser.

Un événement assez important vint dissiper mes doutes et me convaincre que j'avais visé juste au cœur, et parlé à l'imagination des jeunes filles. J'étais déjà parvenu à dicter à la mienne une trentaine de ces récits, composant une espèce de collection que j'intitulai : *Contes à ma fille*. Elle les avait recueillis avec soin ; et je l'en faisais l'unique dépositaire, n'ayant aucunement l'intention de les publier. Ma fille elle-même regardait ces essais d'un père instituteur, comme un badinage qui devait rester enseveli parmi ses cahiers

d'instruction... J'étais membre et l'un des fondateurs de la Société philotechnique, devenue depuis près de quarante ans, l'arène où firent leurs premières armes, nos littérateurs les plus renommés ; les uns étant devenus membres de l'Académie française ! les autres occupant les premiers rangs dans la magistrature et le barreau... A chaque semestre, la Société philotechnique avait une séance publique où paraissaient les célébrités du jour ; ce qui attirait un grand concours d'auditeurs. Ces séances publiques avaient lieu, à cette époque, dans une vaste salle du Louvre ; et toujours elles étaient précédées de séances particulières où l'on entendait les premières lectures des nouvelles productions des membres de la Société. *Lacépède* nous présidait : Lacépède dont le nom vénérable rappelle à la fois le grand talent, la science profonde, la rare modestie et l'inalté-

nable bonté : Lacépède , que les érudits ont proclamé le digne successeur de Buffon , que les soldats invalides appelaient leur bienfaiteur ; et que les trois cents élèves d'Écouen nommaient leur second père : Lacépède, enfin, qui daigna m'honorer d'une amitié particulière, et dont je salue ici la mémoire avec une vive , une respectueuse [émotion. La séance publique de la Société devait avoir lieu, selon l'usage, dans le courant du mois de mai. *Joseph Lavallée* était alors notre secrétaire perpétuel : il devait faire le rapport des travaux semestriels, avec cette verve entraînante et cette gracieuse finesse qui le distinguaient. Après lui, *Guichard*, image vivante de *La Fontaine*, et le *fablier* de l'époque, avait pris l'engagement de lire plusieurs poésies nouvelles rappelant le faire, l'ingénuité du *Bonhomme*. Paraissait ensuite *Fourcroy* qui porta si haut le don d'embellir la science et de

la faire aimer, par une éloquente improvisation. Venaient après lui *Collin d'Harleville* et *Andrieux*; l'un captivant l'attention et recueillant tous les suffrages par quelques scènes de ses charmantes comédies; l'autre inspirant la gaiété, provoquant le rire par ses contes aussi malins qu'ingénieux, d'où s'échappaient les nobles élans de l'indépendance et de la philosophie. Cette lutte de poésie aimable devait être suivie d'une savante dissertation sur les monumens antiques par *Millen*; et deux poètes épiques s'étaient chargés de clore la séance, savoir : *Luce de Lancival* par un fragment de son poème d'*Achille à Sciros*, et *Victorin Fabre* par celui d'un poème sur les mœurs des sauvages; admirable production dont une mort prématurée a empêché son auteur d'enrichir notre littérature. Chacun de ces fragmens était composé d'environ trois cents vers; Lacépède qui

possédait au plus haut degré l'esprit des convenances, craignit que six cents vers lus de suite, quel que fût le mérite des auteurs, ne fatiguassent l'attention du public, surtout celle des dames de tous les rangs, de tous les âges, qui se portaient en foule à nos réunions. « Je » répondrais bien plus sûrement, » ajoutait Lacépède, « du succès de nos » deux confrères, si ces fragmens de » poème, parmi lesquels il serait difficile de choisir, étaient coupés par » un fragment en prose qui pût distraire, en intéressant, et parler surtout à l'imagination des femmes, » des jeunes filles, dont la présence » ajoute un si grand charme à nos » séances, — Si j'osais, » répondis-je en hésitant, « vous proposer un badinage paternel, un ou deux de mes » *Contes à ma fille?* » Je déroule à ces mots mon petit plan d'éducation, le succès que j'en retire chaque jour, et



les douces récompenses qu'il me procure..... Lacépède, comme grand-chancelier de la Légion d'honneur, cherchait sans cesse et recueillait tout ce qui pouvait être utile aux jeunes demoiselles d'Écouen, confiées à sa paternelle surveillance : il accepte avec avidité ma proposition ; m'invite, ou plutôt me somme de venir lui communiquer mes deux récits à la séance suivante, précédant de quelques jours seulement celui fixé pour la séance publique. Je me conformai fidèlement à l'usage établi dans notre Société ; et je soumis à l'approbation de mes confrères ces essais d'un conteur. « C'était » justement ce qu'il nous fallait, » me dit le grand-chancelier ; « et je » vous prédis un succès complet. » Quelque flatteuse que fût cette honorable prédiction, je n'osais pas encore m'y livrer, lorsque Luce de Lancival, un des plus habiles professeurs d'élo-

quence, vint à moi, et me dit avec cette expression franche, avec ce noble épanchement d'un véritable ami : « L'amour » paternel ne pouvait t'inspirer plus » heureusement : les mères de famille » et les jeunes filles seront pour toi ; » je ne suis ni flatteur ni jaloux, tu » le sais ; mais je te garantis un laurier » qui vaudra bien ceux que tu as déjà » cueillis au théâtre. — Il dépend de » toi, » lui répondis-je, « de contri- » buer au triomphe que tu me fais es- » pérer. — Comment cela ? — Si je lis » immédiatement après toi, dont l'élo- » cution pénétrante et la figure expres- » sive embrasent ton auditoire, je pa- » raîtrai froid et sans couleur ; ma voix » sera sans accent, sans aplomb ; mon » geste me semblera gauche ; en un » mot, l'idée de te succéder à la tri- » bune paralysera toutes mes facul- » tés ; oh ! promets-moi de ne réciter » tes beaux vers qu'après que j'aurai

» fait entendre ma modeste prose. »

Il fut donc convenu que Victorin Fabre lirait avant nous, et que Luce de Lancival terminerait la séance ; honneur qu'il méritait à tant de titres. J'attendis avec une vive anxiété ce grand jour si important pour ma carrière littéraire. Je craignais toujours d'être aveuglé par l'amour paternel ; et ne pouvais me persuader que des dictées faites d'abondance et sans préparation, pussent trouver grace devant une assemblée nombreuse et choisie. Aussi, lorsque mon tour arriva de paraître à la tribune, mes genoux chancelèrent, ma vue se troubla. Ce ne fut que d'une voix mal articulée, que j'annonçai un fragment des *Contes à ma fille*. J'avais eu soin de préparer dans ma tête une courte allocution donnant une idée du plan que j'avais conçu : je vis aussitôt toutes les femmes attacher sur moi des regards pleins d'intérêt et de curiosité.

Les jeunes personnes, qui toujours eurent une si grande influence sur ma vie littéraire, semblaient déjà voir en moi leur instituteur et leur ami. Je me sentis ému, rassuré; et je lus deux contes d'un genre différent, savoir : *Le Sansonnet*, et les *Roses de monsieur de Malesherbes*..... Que ne m'est-il permis de retracer ici l'effet que produisit cette lecture? Aux rires les plus francs, les plus ingénus, succédèrent de douces larmes. J'en vis surtout couler des yeux de ma fille, qui partageait ma joie et mon triomphe. Lacépède se tournant vers moi, me dit d'une voix expressive : « Je vous l'avais bien dit ! » Et Luce de Lancival, partageant toujours de bonne foi les succès de ses amis, demanda généreusement à l'assemblée la permission de se remettre, pendant quelques momens encore, de la vive émotion que venait de lui faire éprouver son confrère; émotion, ajouta-t-il, qu'il de-

vait éprouver plus que tout autre, se livrant constamment à l'honorable carrière de l'instruction. Tout, en un mot, concourut à me donner la plus vraie, la plus honorable récompense que puisse recevoir l'homme de lettres, à me faire éprouver la plus douce ivresse d'un père.

Mais un succès d'un autre genre ne me causa pas moins de surprise que le premier. Dès le lendemain matin entre chez moi le libraire de Lacépède, dont il me remet un billet où celui-ci m'invitait à faire ce libraire l'éditeur de mon ouvrage. Je répondis que je n'avais point l'intention de publier ces contes. — « Vous avez pu voir hier l'effet général qu'ils ont produit sur votre auditoire, » reprit le libraire; « vous auriez tort d'en priver les familles qui les emploieront avec avantage dans l'éducation de leurs enfans; et je viens, sous les auspices du grand-

» chancelier, vous proposer d'en deve-  
» nir l'acquéreur. Combien croyez-vous  
» que vos *Contes à ma fille* pourront  
» former de volumes? — Deux, à peu  
» près : d'ailleurs l'ouvrage étant im-  
» provisé, je puis m'engager facilement  
» à les compléter. — Et quel prix vou-  
» lez-vous les vendre? — Je n'exige rien  
» pour moi : je me suis payé en les dic-  
» tant ; mais si vous voulez donner  
» deux ou trois mille francs à la jeune  
» fille qui les écrit à ma dictée, c'est  
» une affaire conclue : seulement j'exige  
» une chose importante, c'est que vous  
» fassiez établir une vignette à chaque  
» conte, afin d'exciter la curiosité de  
» mes jeunes lectrices. — Ce que vous  
» demandez là, » reprend le libraire  
en fronçant le sourcil, « nécessiterait  
» une dépense qu'on ne fait que pour  
» les ouvrages d'un mérite reconnu. »  
Je trouvai l'expression dure, inconve-  
nante ; et nous nous séparâmes sans

avoir rien conclu. Ce libraire, dont la fortune égale la réputation, comptait sans doute exploiter ma bonhomie ; j'ai su depuis qu'il espérait faire plusieurs éditions de mes *Contes*, et qu'il avait témoigné les regrets les plus vifs de n'en être pas devenu le propriétaire.

Le soir même, un de mes honorables confrères de la société philotechnique me rencontre au foyer du Théâtre-Français, et me demande si j'ai terminé avec le libraire de Lacépède ; sur ma réponse négative, il me propose d'accompagner chez moi un jeune libraire, son parent, demeurant au Palais-Royal, et qui désirait ardemment devenir l'éditeur de mes *Contes*, dont il m'avait entendu lire la veille un fragment. Il m'ajoute que ce libraire était l'homme le plus rond, le plus franc en affaire ; et qu'il m'offrirait du premier mot un prix avantageux. Je persistai donc dans l'intention de lui demander trois mille

francs, qui formeraient un jour une partie du trousseau de ma fille, lorsque je la marierais. Elle-même avait souri à cette idée, et prétendait que cela lui porterait bonheur dans les nœuds qu'elle pourrait contracter..... Mais quelle fut notre mutuelle surprise, lorsque M. Chaumerot (c'est ainsi que se nommait ce libraire), nous dit avec cette franchise débordante qui le distinguait : « J'ai fait mon compte d'avance : chaque volume de votre ouvrage me reviendra, l'un dans l'autre, à un franc de confection ; il me faut prélever la même somme pour les chances du commerce : je vendrai quatre francs, c'est-à-dire huit francs les deux volumes, ce qui fera, pour chacun de nous, deux francs net par exemplaire. Je tirerai deux éditions à deux mille, et je vous apporte d'avance le prix de la première, montant à quatre mille francs, que voici...



» et comme il est juste que votre char-  
» mant secrétaire ait des arrhes, je lui  
» remets en or quinze napoléons, que  
» je renouvellerai, ainsi que les quatre  
» mille francs, à chaque édition que je  
» ferai : votre intention, sans doute,  
» étant de vous réserver la propriété de  
» votre ouvrage. »

Nous nous regardons ma fille et moi  
stupéfaits de surprise. « J'accepte le  
» traité, que nous allons rédiger sur  
» l'heure, » dis-je à M. Chaumerot ;  
« mais, avant tout, il me faut l'assu-  
» rance que chaque conte sera précédé  
» d'une vignette propre à le graver  
» mieux encore dans le souvenir de mes  
» jeunes amies.— Vous pouvez y comp-  
» ter, » me répondit le libraire, « C'est  
» ce qui doit donner à votre ouvrage  
» un plus grand nombre d'éditions :  
» sans cela je ne m'en chargerais pas. »

Tout fut exécuté ainsi qu'il avait été  
convenu. J'allai bientôt instruire Lacé-

pède du traité avantageux que je venais de conclure, et lui demandai la permission de lui dédier mes *Contes à ma Fille*, dont je le regardais comme le patron, puisque c'était à ses instances que j'en avais lu en public le fragment qui me valait tant de succès. Il voulut refuser, avec sa modestie accoutumée, l'hommage que je lui devais à tant de titres; mais il ne put résister à mes instances, et l'ouvrage parut sous ses honorables auspices. Quelque diligence que fit le libraire Chaumerot, les trente-deux vignettes distribuées dans les deux volumes en retardèrent la publication jusqu'au 24 décembre, et ce fut sans être annoncée, que la première édition fut épuisée en moins de quinze jours. Le 7 ou le 8 janvier, le libraire vint m'apporter le prix de la seconde édition, qui eut de même un débit rapide. L'impératrice, à laquelle je m'étais fait un devoir d'aller offrir un des

premiers exemplaires, daigna le parcourir avec cet intérêt d'une tendre mère. Sa fille Hortense en lut elle-même quelques fragmens à l'Empereur, qui, sur la proposition que lui fit le grand-chancelier de la Légion d'honneur, ordonna que l'ouvrage fût déclaré classique à l'usage des jeunes élèves de toutes les maisons impériales; et peu de jours après, le libraire Chaumerot reçut l'ordre d'en déposer cinq cents exemplaires à la chancellerie; ce qui donna tout-à-coup à cet essai paternel une vogue qui m'a valu quinze éditions de suite. Mon nom filtra dans les familles, dont j'acquis l'estime et la confiance. Chaque mère que je rencontrais m'adressait les plus touchantes félicitations. Joséphine voulut me témoigner de vive voix toute la part qu'elle prenait à mon succès : j'allai donc à la Malmaison, où je reçus de cette femme adorable l'accueil le plus flatteur. Elle

voulut me présenter à sa fille Hortense, ainsi qu'à sa bru, la belle Émilie de Bavière, tout récemment unie au prince Eugène. Celle-ci me dit avec cette gracieuse urbanité qui, chez elle, était l'indice des plus admirables qualités :  
« Vous ne vous bornerez pas à diriger  
» le premier âge de notre sexe ; et les  
» adolescentes ne doivent pas moins  
» vous inspirer que les jeunes filles de  
» huit à dix ans. Je ne doute même pas  
» que vous ne trouviez encore plus  
» d'intérêt à ce nouveau cours de mo-  
» rale ; et toutes celles à qui vous faites  
» aimer le nom de Flavie , lorsqu'elles  
» lisent vos contes, s'attendent à ce  
» que bientôt vous lui dicterez des *con-*  
» *seils* dont elles feront également leur  
» profit. »

Je fus frappé de ces paroles encourageantes de la princesse : ma fille entraît alors dans sa quatorzième année : je lui proposai de continuer nos causeries ;

et je lui dictai, dans l'espace de quelques mois, les *Conseils à ma fille*, qui n'eurent pas moins de succès que les *Contes* ; et que je me fis un devoir de dédier à l'aimable princesse qui m'en avait donné l'idée. Amélie de Bavière fut d'autant plus flattée de cet hommage, que j'avais eu le bonheur d'insérer dans mes récits, celui d'un trait ravissant qui la peignait si bien, et que m'avait révélé la vénérable femme qu'elle avait associée à cet acte de charité. Je vais le retracer en peu de mots à mes lecteurs.

Amélie de Bavière, que la nature avait ornée de tous ses dons, aimait passionnément la musique. Elle suivait assidûment les concerts du conservatoire français, dont l'exécution lui paraissait être la plus parfaite qu'on pût entendre dans toutes les capitales de l'Europe. Un jour qu'elle se rendait en toute hâte à l'hôtel des Menus-Plaisirs, sa voiture,

en tournant de la rue Montmartre dans celle Bergère , heurte un commissionnaire chargé d'un fardeau pesant, le renverse sur le pavé où l'une des roues de devant lui casse le bras. Son altesse royale ordonne à son cocher d'arrêter : elle descend aussitôt de sa voiture, y fait placer le blessé qu'elle rassure, console, et le fait conduire à sa demeure par les gens de sa suite, qui reçoivent l'ordre précis de prodiguer à ce malheureux tous les secours dont il aurait besoins , et surtout, de lui faire remettre le bras par un homme de l'art très connu. Elle gagne à pied la salle du conservatoire où les cris du blessé, qu'elle croyait entendre encore, l'empêchèrent de jouir comme à l'ordinaire, de l'ensemble admirable de tous les talents qui s'y trouvaient réunis. Quelques heures après, ses deux valets de pied vinrent lui annoncer que le bras du blessé avait été remis ; et que c'était un de ces

bons Auvergnats , estimé de tout son voisinage , père de six enfans dont la mère au désespoir n'avait été calmée qu'en apprenant le nom de la princesse dont ils étaient les émissaires.

Dès le lendemain arrive chez l'Auvergnat une sœur de la Charité , qui se dit envoyée par son altesse royale , pour avoir des nouvelles directes du blessé , et pour lui offrir les secours nécessaires au soutien de sa nombreuse famille. Cette digne fille de saint Vincent de Paule s'assure que le bras a été parfaitement bien remis , et annonce à cette intéressante famille , qu'elle viendra tous les matins la visiter au nom de la princesse , à laquelle tous ces braves gens la prient de faire agréer leurs remerciemens et leurs bénédictions.

Mais le mal empira , la blessure offrit des symptômes alarmans ; en un mot , il fut question d'amputer le bras du blessé. La sœur de charité s'y opposa ;

elle se chargea de panser elle-même la plaie et de l'empêcher de se gangréner. Elle réussit complètement, et fit part de son succès à la princesse, qui n'apprit qu'en ce moment le danger qu'avait couru le pauvre Auvergnat. Elle résolut de juger par ses yeux de la situation de ce malheureux; mais craignant de lui causer une émotion, peut être nuisible, en paraissant devant lui comme princesse, elle invita la sœur de charité, sa digne confidente, à la chercher prendre un matin avec les habits d'une novice de son ordre; et sous ce pieux costume, donnant le bras à sa supérieure, elle vint du palais de l'Élysée au faubourg Montmartre, où, grim pant au cinquième étage, elle aida, sous le titre d'une jeune novice, à panser la plaie du malade, qui ne put résister à déposer sur sa main le baiser de la reconnaissance. Amélie de Bavière avoua que c'était un des plus doux moments de sa vie; et prit à son service le



pauvre blessé, dès qu'il fut rétabli : faisant tourner au profit et au bonheur de cette honnête famille, le cruel accident qui, sans ses soins, ses généreux secours, fût tombée dans une extrême misère.

C'est ce trait que j'ai décrit sous le titre des *Sœurs de la Charité*. La révélation que j'y faisais de la touchante piété d'Amélie de Bavière, fit beaucoup de bruit dans le monde, et surtout à la cour. Joséphine m'en adressa des remerciemens, qui prouvaient combien elle était heureuse et fière de trouver tant de vertus réunies dans la digne compagne de son fils ; et les *Conseils à ma fille* furent également déclarés à l'usage des maisons impériales. Ce second succès m'inspira l'idée de parcourir dans un Cours de morale, les quatre âges de ce sexe à qui je devais déjà d'heureuses inspirations : successivement parurent les *Jeunes Femmes* et les *Mères de Fa-*

*mille*. L'accueil favorable qu'ont daigné leur faire les femmes de tous les rangs, de tous les âges, a surpassé mes espérances. Les éditions de ces quatre ouvrages se sont tellement succédé, qu'elles ont produit la dot entière de ma fille, heureuse de tenir sa position sociale de ces dictées qui, sous la forme de simples récits et d'histoires inspirées par l'amour paternel, avaient porté dans son ame de si douces émotions, lui révélant ce que dans tous les temps, dans toutes les situations de la vie, doit observer la jeune femme envieuse de s'entourer d'estime, de respect et d'amour.

De mon côté, j'éprouvais une jouissance vivement sentie, en voyant chaque jour mon système d'éducation adopté dans les familles. J'appris bientôt qu'il était traduit en plusieurs langues, et adopté dans les principales villes de l'Europe. Je rougirais de retracer ici les

honorables félicitations que je reçus d'augustes personnages ; les invitations réitérées d'aller les visiter. Mais tous ces suffrages enivrans n'ont pu me détourner un instant de mes occupations chéries , me faire quitter ce *tout petit coin* qui m'était si cher, changer, enfin, mon allure simple et modeste, ma marche paisible et sans orage, non vers la célébrité, mais vers l'estime et l'intérêt des femmes de toutes les classes de la société, bien préférables à ces éloges de coterie, à ces hautes prérogatives littéraires que je n'ai jamais ambitionnées. Le regard d'une jeune fille qui semble me dire : « *J'ai lu vos Contes ;* » le doux sourire d'une mère, qui me fait croire qu'elle me doit les premiers mouvemens d'ame de son enfant ; ce titre, en un mot, d'*Ami des femmes* que tant de fois j'ai reçu d'elles, et qui me fut décerné dans plus d'une solennité : tout cela m'était plus précieux et chatouillait

mieux mon cœur , que ces palmes brillantes qui se fanent bien souvent au moment-même où l'on croit les atteindre. Les fleurs naturelles que je ramassais , en conduisant des jeunes filles sous de salutaires ombrages , conservaient leur fraîcheur , leur parfum ; et c'est alors qu'entouré de mes charmantes élèves , je répétais ces vers devenus ma devise chérie .

Que d'autres pour atteindre à de brillans lauriers ,  
S'efforcent de grimper au sommet du Parnasse !  
Moi , je reste à mi-côte , entouré de rosiers :  
J'aime mon petit coin , et me tiens à ma place.



**LA FÊTE****DE LOUISE CONTAT.**

C'est une grande témérité que d'oser décrire la réunion complète de tout ce que Paris, il y a trente ans, offrait de plus célèbre dans la littérature, les arts, le barreau, les armes, l'industrie nationale.... Et c'est chez une sociétaire du Théâtre-Français qu'avait lieu cette admirable réunion. Tant il est vrai que



*Page 402.*

Publié  
par Louis Janet

MEMORANDUM FOR THE RECORD. DATE: 11/11/54

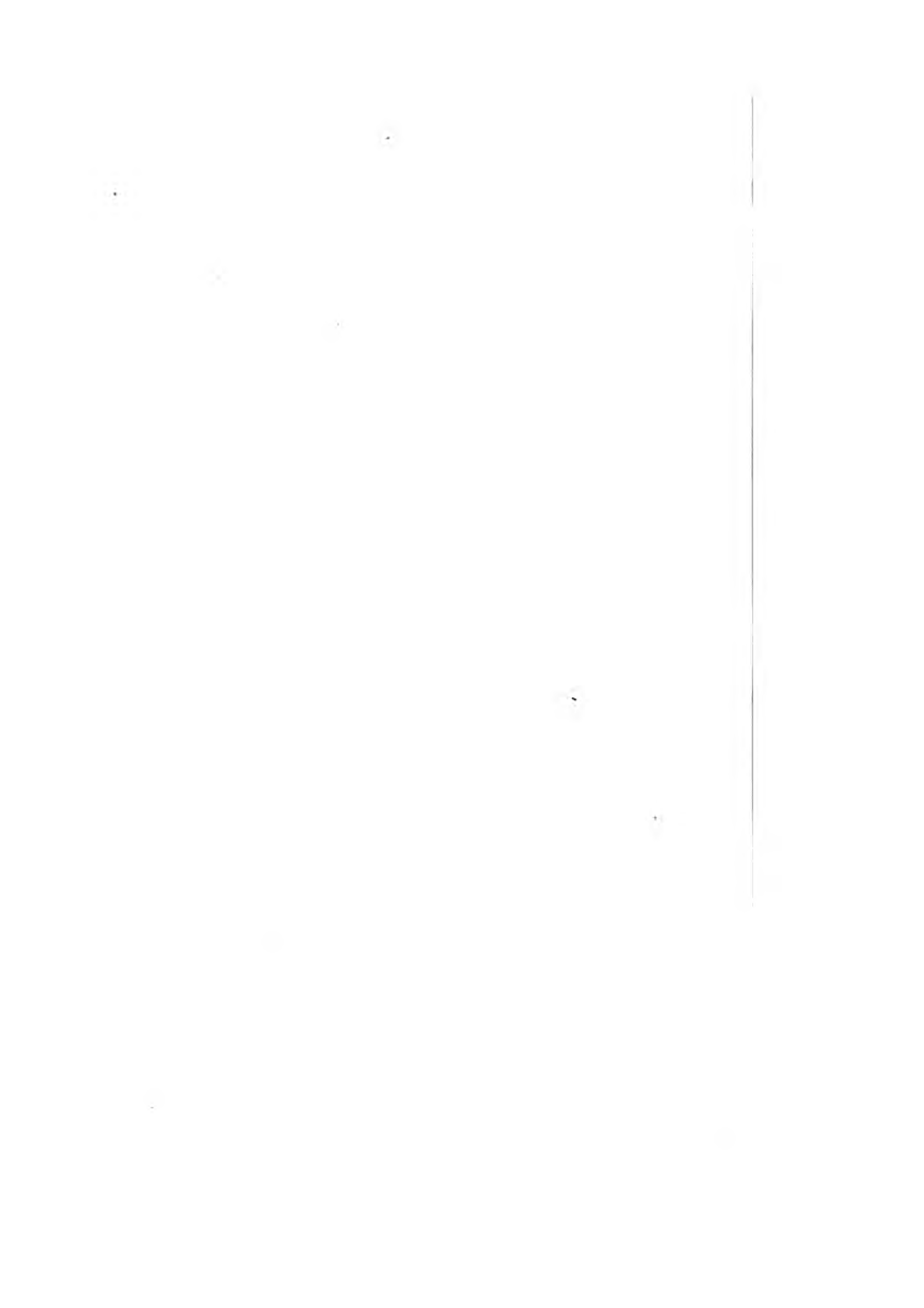


LOUISE = CONTAT.

*Page 402.*

Publié  
par Louis Janet.





le grand talent exerce son empire sur tous les rangs de l'ordre social. J'ai eu l'honneur d'être admis auprès des souveraines, qui, depuis cinquante ans, ont paru sur le trône de France. J'ai fait une étude approfondie de toutes les classes du peuple; et j'ai constamment eu la preuve, j'ai acquis la conviction que ce qui chez la femme, princesse ou simple bourgeoise, séduit, attache et fait des amis dévoués jusqu'à la mort, c'est cette urbanité de tous les instans; c'est cet art de plaire, n'imposant jamais que des chaînes qu'on est heureux et fier de porter.

Lorsqu'à ces rares qualités, dont le plus précieux qu'on puisse recevoir du ciel, on ajoute le charme de l'esprit, un goût épuré, la fine plaisanterie et ce tact délicat des convenances, alors on prend place parmi les êtres privilégiés qui font époque dans leur siècle, et dont la mémoire ne s'efface jamais

du souvenir de leurs contemporains.

Telle fut cette *Louise Contat*, dont je ne pourrai qu'imparfaitement peindre le charme imposant, séducteur; et dont les admirables qualités ne pouvaient être comparées qu'au talent inimitable dont elle enrichit long-temps notre scène. J'ai déjà fait une esquisse de cette favorite de *Thalie*, dans le chapitre intitulé : *Foyer du Théâtre-Français*; je vais essayer d'en achever le portrait. Louise Contat avait vu fleurir environ quarante printemps, lorsque je fis devant elle, chez mon ami Le Gouvé, la lecture de ma pièce intitulée *Madame de Sévigné*, comédie en trois actes, dont je lui destinais le principal personnage. Femme d'esprit et tendre mère, elle accueillit avec empressement le rôle de cette dame illustre. L'analogie parut frappante, et je m'y attendais. Aussi le succès de l'ouvrage était-il assuré d'avance.

Le public voyant aux côtés de *Sévigné* vivante, cette jeune *Marie* si naïve et si charmante, sous les traits de mademoiselle *Mars*; et ce *Pilois* si rond, si naturel et si franc, dont *Michot* saisissait le personnage avec tant de vérité, le public, dis-je, transporté par la réunion de ces trois grands talens, ne savait auquel donner la préférence; et cette indécision faisant redoubler les applaudissemens, j'obtins un succès d'autant plus flatteur, qu'à cette époque où la scène française commençait à se livrer à des ouvrages de genre, offrant de fortes situations, une simple comédie de salon pouvait contrarier le goût du jour.... Mais le moyen de résister à ce trio d'acteurs inimitables que j'avais eu le de bonheur de réunir, et dont l'ensemble admirable et l'accord parfait ont laissé, parmi les spectateurs qu'ils enivraient, un souvenir ineffaçable?

Ce succès eut surtout pour partisans

les vieux amis de la vraie comédie. Il me fit admettre dans les cercles qui se formaient alors chez la Thalie moderne, et qui étaient devenus le rendez-vous de ce qu'il y avait de plus distingué parmi les gens de lettres, les femmes à la mode et les grands du jour. Le salon de mademoiselle Contat représentait fidèlement ceux de l'ancien régime sous lequel sa renommée s'était établie. On y retrouvait ce ton, ces usages de haute société, ces anecdotes piquantes, ces conversations animées, en un mot, cette galanterie française qu'avait tant effarouchée la révolution ; et que les vieux gourmets savouraient avec délices. Jamais princesse ou dame de la cour, jamais femme du plus haut rang, dans la magistrature ou la finance, n'avait fait les honneurs de son hôtel avec plus de charme, d'aisance et de dignité, que ne le faisait celle dont les hauts personnages venaient étudier les nobles

manières et le ton par excellence. Je l'ai vue souvent placée sur son canapé d'où elle ne se levait que pour les femmes, distribuer avec une adresse inexprimable, des mots pleins de verve et d'esprit : chacun avait sa part et se croyait le préféré. Aux personnages de l'ancien régime, elle tenait le langage de la cour de *Marie-Antoinette* ; aux nouveaux grands créés par Napoléon, elle adressait de ces paroles martiales, de ces récits de hauts faits militaires qui prouvaient que la nouvelle armée n'avait point de rivale... Mais c'était sur les femmes surtout qu'elle exerçait une magie enchantresse. L'ancienne marquise était placée à sa droite, comme par hasard, et sans que la comtesse de nouvelle fabrique, pût en être blessée. Pour la première, c'était une révérence à genoux mi-ployés et dont celle-ci sentait tout le prix : pour la seconde, c'était un gracieux mouvement de buste, accompagné d'un geste

expressif que l'on préférerait à tout autre hommage. Un banquier célèbre se présentait-il : à l'instant même s'avancait un grand fauteuil où le millionnaire se gourmait tout à son aise. Un orateur de la tribune ou du barreau se montrait-il dans la foule, il y était aussitôt remarqué par la syène, et recevait d'elle un salut de haute distinction. Enfin l'homme de lettres, et surtout l'auteur dramatique s'offraient-ils à sa vue, ils obtenaient le serrement de main le plus affectueux, accompagné d'un regard qui semblait leur dire : « Vous êtes chez » vous. »

Mais c'était dans les petits comités qui se formaient chez mademoiselle Contat, chaque soir qu'elle ne paraissait pas au théâtre, qu'on pouvait juger de toutes les qualités de son esprit et de son cœur. Quelle étude profonde de la société ! Que d'aperçus fins et délicats ! Que de mots à retenir et de brillantes reparties !

Il m'en est resté dans la mémoire quelques-uns qui trouvent ici leur place, et doivent intéresser mes lecteurs. On parlait souvent, en présence de cette femme si remarquable, de constance et de fidélité, divinités auxquelles on était convaincu d'avance qu'elle n'avait pu rester fidèle, si ce n'est en amitié. Chacun leur donnait telle ou telle acception, selon les épreuves qu'il en avait faites. « *On confond souvent,* » dit Contat, « *la* » *constance avec la fidélité : l'une est la* » *durée des goûts, l'autre celle des senti-* » *mens....* » Je ne pense pas qu'on puisse mieux définir ces deux nobles mouvements de l'ame, et faire sentir avec plus de finesse, la nuance qui existe entre eux... On déplorait un jour le sort d'une des plus brillantes femmes de Paris, déchue d'un grand état de fortune à une existence pénible et à l'abandon de ses amis. « *On ne sait que devenir,* » dit Contat, « *lorsqu'on ne sait qu'être belle....* » Un



auteur de mérite , mais prétentieux , lui lisait une comédie nouvelle , avec l'assurance qu'elle en serait extasiée. Il la trouva d'une indifférence désespérante dont il se plaignait amèrement. « Que voulez-vous, mon cher ? » répond l'interprète de Thalie : « *Le talent met en œuvre ; mais le goût met en place....* » Parmi les gens qui fréquentaient son salon , il en était un qui ne cessait de secouer des paillettes , à l'exemple de Rivarol , dont il était loin d'avoir la brillante faconde ; et sa mémoire ne tarissait pas en mots piquans , en anecdotes galantes qu'il ramassait dans tous les cercles de Paris , et répétait trop souvent sans y songer. Prenez garde , » lui dit, Contat , laissant échapper un malin sourire. « *Qui n'a que de l'esprit de trait , n'est que l'écho des autres....* » Un orateur de la tribune nationale , dont la conduite privée ne répondait pas toujours à l'élévation de ses pensées , par-

lait avec emphase devant cette femme célèbre, des impressions qu'il produisait sur tous ses auditeurs : « Elle est » peut-être moins forte que vous ne le » pensez ; » lui dit-elle en l'observant. » *On juge de l'esprit aux paroles, et du » caractère aux actions. »*

A ces traits de grace et d'esprit, Contat joignait le talent d'écrire le petit billet avec un charme tout particulier, et la concision la plus étonnante. Trois ou quatre lignes de sa plume élégante et correcte, contenaient souvent tout ce qu'une autre eût pu tracer en plusieurs pages. Elle me fit plus d'une fois l'honneur de m'adresser de ces chefs-d'œuvre d'esprit et de laconisme, que je conserve précieusement parmi les autographes que j'ai recueillis. Sa réputation en ce genre était établie parmi les gens de lettres, à ce point qu'ils se les communiquaient comme des modèles en ce genre. Elle n'était pas moins

remarquable, ainsi que je l'ai déjà dit , dans les improvisations qu'elle faisait en vers , avec la plus gracieuse facilité; presque toutes avaient le cachet d'un esprit éclairé, d'une ame aimante et d'un noble caractère. Je ne puis résister encore à faire à mes lecteurs quelques citations qui , j'ose le croire , exciteront leur intérêt. Dans un de ces petits jeux de société , où souvent l'esprit est l'interprète du cœur, on demandait à mademoiselle Contat , si elle croyait à l'indulgence chez les femmes ; elle répondit par ce quatrain :

La femme indulgente pardonne  
L'amour par le temps affaibli ,  
Tous les chagrins qu'un inconstant lui donne...  
Jamais la honte de l'oubli.

On disputait un jour sur l'art de plaire. Celle qui le possédait au plus haut degré de perfection, fut sollicitée par plusieurs hommes de lettres , dont elle était en-

tourée , de leur divulguer son secret.  
 « Le voici ! » dit-elle avec une vive  
 expression :

Quelle est celle qui sait mieux plaire ?  
 C'est la femme qui sait aimer de bonne foi ,  
 Et conserver autour de soi  
 Tous les amis qu'elle a pu faire.

En achevant ces mots , elle tend sa  
 belle main aux auteurs dramatiques  
 dont elle avait soutenu les ouvrages ;  
 et tous à l'envi lui exprimèrent leur  
 reconnaissance et leur inaltérable atta-  
 chement.

Elle venait d'épouser à quarante-cinq  
 ans le comte de Parny, neveu du poète  
 célèbre, et l'un des plus brillans cava-  
 liers de l'époque. Jamais beauté, dans la  
 fleur de l'âge, n'avait inspiré de senti-  
 ment plus vif et plus sincère, que celui  
 dont chaque jour madame de Parny re-  
 cevait l'aveu de son heureux époux. Elle  
 en était orgueilleuse, et saisissait tou-

tes les occasions de le prouver. Dans un grand cercle , chez un des ministres de Napoléon , elle fut provoquée à faire de ces improvisations qui s'échappaient si facilement de sa bouche expressive; et sur cette question qu'on lui adressa : « Quel est le plus grand bien qu'on » puisse posséder sur la terre? » elle répondit, entourée de hauts personnages , et portant sur le comte de Parny le regard le plus ravissant :

Il est un bien plus précieux encore  
Que les grandeurs , la gloire et les talens :  
C'est de pouvoir aimer au déclin de ses ans ,  
Comme on aimait à son aurore.

Je fatiguerais la bienveillance du lecteur , si je retraçais ici les mots heureux et les vives reparties de cette femme adorable ; mais pour achever de la peindre d'un seul trait , je répéterai cette vérité sortie de sa bouche. « *On juge de » l'esprit aux paroles , et du caractère » aux actions.* » Je citerai donc pour

faire l'éloge de son cœur, un seul trait d'héroïsme et de dévouement, dont je fus à même de connaître tous les détails que je vais retracer le plus fidèlement qu'il me sera possible.

A l'époque funeste où le talent et la naissance devenaient un motif de persécution, mademoiselle Contat fut proscrite ainsi que les hautes réputations de la scène française. Détendue dans une maison d'arrêt de Paris, elle apprit par ses compagnons de captivité qu'ils devaient leur incarcération déjà longue et pénible, au ressentiment et à la vengeance d'un auteur dramatique honoré d'un succès éclatant; mais qui avait essuyé de la part d'une portion des comédiens français de ces froideurs, de ces négligences que l'amour-propre n'oublie jamais. Cet auteur, devenu membre de la convention et l'un des grands faiseurs du comité de sûreté générale, accusa la Thalie moderne et ses camara-

des les plus renommés, d'opinions royalistes, alors devenues un crime capital. Tous furent arrêtés et disséminés dans les diverses prisons de Paris. Chénier prit leur défense et les sauva de la mort, en faisant convertir cet horrible arrêt en détention jusqu'à la paix. Mademoiselle Contat tomba malade, et cet empire d'une femme belle encore et d'une célébrité méritée, lui fit obtenir la permission d'être transférée au château d'Ivry, qu'elle possédait depuis quelques années; mais sous la condition qu'elle y serait surveillée par l'administration municipale.

Le règne de la terreur faisait chaque jour de nouveaux ravages; et ceux-là même qui s'en étaient montrés les plus chauds partisans, en devenaient les premières victimes. Le persécuteur des comédiens français fut à son tour persécuté. Les loups affamés se dévorent entre eux. Les coryphées des révolutionnaires, en-

hardis par le dévouement et les criail-  
leries du bas peuple, s'abandonnaient  
avec une sécurité insolente à tous les  
excès de l'anarchie ; car, nous le dit  
Salluste : <sup>1</sup> « Le crime soutenu par une  
» faction, est plus en sûreté, que ne l'est  
» l'innocence isolée. » Mademoiselle  
Contat fut donc aussi surprise qu'ef-  
frayée de rencontrer un soir dans le  
parc d'Ivry son plus mortel ennemi.  
Elle crut d'abord qu'il était suivi de la  
force armée, et qu'elle allait être enle-  
vée de sa paisible retraite, pour être  
conduite à la mort. « Ne craignez rien  
» pour vous, » lui dit le puissant dé-  
chu. » C'est moi, dont la tête vient  
d'être proscrite par ceux qui se disaient  
mes fidèles amis ; et j'ai pensé que je  
ne pouvais mieux être en sûreté que  
chez vous. J'avais médité votre perte, et  
c'est à vous que je m'adresse pour  
échapper à la mienne. — Vous m'avez

<sup>1</sup> Tutius factio noxiorum agat, quàm soli innocentes.



bien jugée , répond mademoiselle Con-  
tat, toute tremblante ; « et vous me faites  
éprouver en ce moment une jouissance  
trop vive pour que je n'oublie pas vos  
torts envers moi.... » Elle le conduit à  
ces mots, par une secrète issue, dans un  
appartement isolé, où pendant plu-  
sieurs jours elle lui portait elle-même  
sa nourriture , ne voulant pas mettre  
dans le secret un seul de ses gens. Ce-  
pendant elle fut instruite que dans  
la matinée du jour qui suivrait l'avis  
qu'on lui donnait, il serait fait des vi-  
sites domiciliaires dans toutes les habi-  
tations du village d'Ivry. Le proscrit  
était perdu s'il ne fuyait pas au même  
instant ; mais où fuir ? il était sans pas-  
seport, et serait arrêté au premier corps-  
de-garde devant lequel il passerait. Son  
ingénieuse protectrice imagina le moyen  
le plus sûr, mais en même temps le plus  
hardi. Elle savait que la jardinière du  
château, belle femme et d'un embon-

point prononcé , allait tous les mercredis vendre son lait à Choisy-le-Roi , où elle se rendait au point du jour. Elle mit cette excellente femme dans sa confiance , et lui proposa de se faire escorter du proscrit , vêtu en garçon de ferme , qui conduirait le cheval attelé à sa charrette. « Je suis trop connue dans » Choisy et sur la route , lui répond la jardinière : on me fera mille questions ; et je craindrais de compromettre la personne que vous voulez » sauver. — Eh bien , dit Contat , je » prendrai votre place ; je me dirai votre » sœur , envoyée par vous retenue malade : vos vêtemens m'iront à merveille ; » tâchez seulement de me procurer le » passeport d'un de vos garçons jardiniers , d'une taille moyenne et d'environ quarante ans ; vous me donnerez » les renseignemens nécessaires sur le » prix , sur les mesures de votre lait , et » je me charge de tout. »

La jardinière suivit ponctuellement les ordres de sa maîtresse : dès l'aube du jour la charrette attelée d'un vieux cheval, fut amenée sous les murs du château. Contat vêtue en laitière, y prit place sur une vieille chaise à moitié rempaillée, tenant les rênes du cheval docile à côté duquel marchait le proscrit vêtu en villageois, le fouet à la main et parlant à la fausse laitière avec ce ton rustique et cette familiarité qui faisaient croire à tous les agens de la terreur qu'ils rencontraient, que c'étaient de simples agriculteurs des environs qui allaient vendre leurs denrées. Contat, pour prêter plus encore à l'illusion, avait chargé la charrette de gros légumes dont on avait dépouillé le potager du château ; et, reprenant, pour ainsi dire, son rôle de la belle fermière, qu'elle jouait avec tant de vérité, elle gagna le marché de Choisy-Le-Roi, où, secondée par celui qui l'escortait, elle

étala ses vases de lait et ses différentes provisions, dont elle eut un débit avantageux, par tous les lazzis villageois qu'elle distribuait aux chalands. Le proscrit en profita pour gagner Ville-Neuve-Saint-Georges; et de là, muni du passeport et de l'or que lui avait remis sa libératrice, il parvint jusqu'à la forêt de Sénart, où il put, du moins pour quelque temps, se soustraire à ses persécuteurs, et à la mort qu'ils lui préparaient. La fausse jardinière regagna son château, s'exposant elle-même aux perquisitions dangereuses, dont la préservèrent sa gaîté naturelle et sa présence d'esprit. Ce trait de dévouement et de grandeur d'ame fut révélé par le proscrit lui-même, au moment de marcher au supplice; et les touchantes expressions dont il se servit, ne permirent plus à sa bienfaitrice de nier une des plus belles actions de sa vie, et qui suffit pour donner une juste idée de la

femme célèbre , si digne de figurer dans cette nombreuse galerie.

Passons maintenant à la fête de cette Louise entourée de tant d'amis, de tant d'admirateurs. La France était délivrée des horreurs de l'anarchie, et la gloire de nos armes avait ramené sous l'empire, le brillant culte des arts, les nobles épanchemens du caractère national, et pour ainsi dire, cette hilarité française et cette galanterie du bon vieux temps. Les ci-devant grands seigneurs eux-mêmes se mêlaient parmi les dignes enfans de Mars, et sollicitaient l'honneur d'appartenir au chef de l'état. En un mot les réunions offraient dans Paris ce mélange de célébrité dans tous les genres, et formaient, aux yeux de l'observateur, un spectacle aussi curieux qu'attachant. Le salon de mademoiselle Contat réunissait les plus beaux noms de tout ce qui compose l'ordre social. La nuance toutefois était très remar-

quable. Le nouveau grand, quelle que fût son élévation, conservait dans son maintien, dans son langage, une certaine raideur, une brusquerie qui contrastait avec cette aisance et ces belles manières des anciens habitués de la cour. Oh quelle était curieuse et remarquable cette lutte de tous les intérêts personnels ! Que d'observations précieuses à recueillir ! Que de portraits à faire dans ce flux et reflux, des favoris de la gloire et de la fortune ! Ce fut au château d'Ivry, près Paris, que le jour de Saint-Louis réunit tout ce qui pouvait charmer les yeux et parler à l'imagination. Devenue aussi célèbre par la grace de son esprit et de son admirable talent, que par les différens traits d'une généreuse bonté, la comtesse de Parny, dont le nom devenait si cher aux gens de lettres, exerçait un grand patronage sur le peuple artiste en général, et tint le jour de sa fête, une

véritable cour plénière, empressée de lui rendre hommage. Là, c'était un groupe de membres de l'Académie française, dont elle avait préparé le fauteuil, s'entretenant de la vogue qu'elle avait donnée à leurs ouvrages ; ici les peintres les plus célèbres étudiaient sa pose, sa figure d'une expression ravissante, et la comparaient tantôt à la brillante Aspasia, tantôt à la séduisante Ninon. Ici l'élite des actrices de nos premiers théâtres prenait une leçon d'urbanité française et de femme du grand monde, dont Contat offrait le modèle accompli. Là, se réunissaient les chansonniers les plus renommés, se disposant à chanter la syrène, non sur le ton prétentieux et guindé qu'on emploie envers les femmes de qualité ; mais avec cette gaîté franche et ce laisser-aller, qui conviennent à Thalie, dont le masque n'est jamais plus séduisant et plus malin que quand Momus

vient y attacher ses grelots. D'un autre côté, des femmes tenant le premier rang dans la banque et l'industrie, faisaient assaut de diamans et de riches parures qu'éclipsaient d'un sourire, les jolis minois et la gracieuse gentillesse des jeunes débutantes aux principaux théâtres dont elles devaient être un jour l'ornement et le soutien. Enfin, pour compléter cette réunion si riche et si variée, plusieurs officiers généraux et de hauts personnages de la cour de Napoléon se mêlaient dans les groupes, et prouvaient, par leur hilarité, par cette belle tenue militaire, que Mars ne se délasse jamais mieux de ses pénibles travaux, que lorsqu'il peut déposer ses armes aux milieu des jeux et des ris.

Mais déjà la grande cour est couverte de danses champêtres : toute la jeunesse des villages environnant Ivry voulait aussi saluer la dame de la fête, et lui prouver que sa renommée ne s'arrêtait



pas aux barrières de Paris. Sous une toile tendue à l'un des angles de la cour, sont préparés des rafraîchissemens offerts à tous les danseurs, parmi lesquels on voit paraître un gaillard à figure ouverte, aux mouvemens vifs et rustiques, accompagné d'une paysanne d'environ trente ans, au visage frais et riant, au corsage arrondi, à la jambe fine, à l'allure svelte, élancée. Tous les deux prennent place à la danse; et bientôt leur pose, leurs gestes, la légèreté de leurs pas, et surtout cette ivresse du plaisir, portée au plus haut degré d'expression, font faire cercle autour d'eux, excitent des acclamations qui attirent la foule. Chacun se demande quels sont ces inconnus et d'où ils viennent. Mademoiselle Contat s'avance attirée comme tant d'autres, par la singularité de ce spectacle, et reconnaît *Chevigny* et *Beaupré* de l'Opéra, qui redoublent à son aspect de lazzi, de folies, et font

partager à tous les assistans la joie qui les inspire. C'est à qui des jeunes villageois obtiendra l'honneur d'avoir la charmante Chevigny pour sa danseuse. Mais à peine a-t-il figuré devant elle, que séduit par sa grace, égaré par ses jolis bras potelés qui l'enlacent, il reste immobile, stupéfait, et n'est plus occupé qu'à l'admirer, qu'à regretter peut-être qu'elle ne soit pas une véritable villageoise. Beaupré, de son côté, ne produit pas moins d'effet sur les jeunes filles, auxquelles il fait exécuter des pas grotesques, des poses expressives qui lui donnent l'occasion de prendre un baiser par-ci par-là, de presser dans ses bras un joli corsage, et surtout d'adresser à chaque danseuse qui figure devant lui, de ces mots joyeux, de ces expressions populaires qui les ravissent. La joie est générale, et son délire est au comble, lorsque s'avancent parmi les groupes deux vieux pères grognards,

se disant pépiniéristes du village de Vitry, et venant porter plainte à la dame du château, de ce qu'elle débauche de la sorte leurs garçons et leurs filles. Celle-ci reconnaît aisément dans ces deux nouveaux acteurs, *Musson* et *Michot* du Théâtre-Français. Ils jouent l'un et l'autre leur rôle avec tant de rondeur et de vérité, qu'elle se fait un plaisir de les provoquer, de lutter avec eux d'esprit et de naturel. Elle excite la querelle à un tel point de vraisemblance, que les jeunes danseurs convaincus que ces deux vieux grognards veulent s'opposer à leurs plaisirs, les saisissent au collet et se disposent à les conduire hors de la cour du château, lorsque Contat riant aux éclats de leur méprise, et tendant la main à *Michot* et à *Musson* qu'elle embrasse, les désigne comme ses intimes amis, et les proclame les plus habiles mystificateurs que possède la capitale.

Mais on entend résonner une grosse caisse, aux sons discordans d'un cor et d'un haut-bois, accompagnés de deux violons de bastringue et d'un tambour de basque. Ce sont, dit-on, des chansonniers forains qui viennent débiter leur marchandise. En effet paraissent à la fois, sous le costume le plus grotesque, *Kreutzer*, directeur de l'orchestre de l'Opéra, *Salentin*, *Frédéric Duvernoy*, *Rode*, munis chacun de son instrument ; *Garat*, jouant du tambour de basque, et *Désaugiers*, jeune encore, vêtu en paille et battant la caisse. Ils se hissent sur des chaises, placent au milieu d'eux un grand tableau roulé sur un bâton ; et par un charivari où l'on remarque au milieu des sons les plus discordans, le talent de chaque grand artiste, ils font faire foule autour d'eux, et annoncent qu'ils vont chanter le cantique de *Louise*, dame aimable, admirable, incomparable, inimitable et respectable, dont ils

signaleront plusieurs traits , propres à la faire canoniser parmi ceux-là qui font cas d'un grand talent embelli des qualités du cœur. On avance aussitôt un siège à la dame incomparable , inimitable ; au même instant Désaugiers donne un coup de baguette sur le tableau, qui se déroule et offre, en douze compartimens, la vie de Louise Contat, qu'on reconnaît parfaitement en suivant les diverses époques représentées sur la toile. Cette peinture fidèle était l'ouvrage de *Guérin* , déjà si célèbre par l'admirable tableau de Marcus-Sextus, et par celui non moins remarquable de Phèdre et Hippolyte. Placé près de Regnault son maître, il attendait, en tremblant, l'effet que produirait ce croquis fait d'inspiration ; et je me rappelle que me trouvant à ses côtés parmi les nombreux artistes qui l'entouraient, je devinai sans peine, à la vive altération de sa figure, qu'il était

l'auteur du tableau magique dont l'effet ne saurait être exprimé.

Chacun des compartimens contenait, comme je l'ai dit, un épisode de la belle carrière de Louise. Garat, en qualité de premier chanteur de la troupe, fit entendre successivement, avec sa voix d'Orphée, les douze récits qu'avaient faits *Désaugiers, Jouy et Longchamps*, sur un air de complainte admirable, composé par Kreutzer; et chaque récit ou couplet était suivi d'une ritournelle, dans laquelle Rode et Kreutzer, sur leurs violons, Salentin sur le hautbois, et Frédéric-Duvernoy sur le cor, formaient un quatuor qu'ils variaient tour à tour avec une perfection bien rare, et dont Garat, sur le tambour de basque, faisait ressortir tout le charme, toute la richesse. Mais ce qui produisit un effet inexprimable, ce fut le refrain de chaque stance, chanté par Désaugiers, affectant la

niaiserie d'un gros paillasse, et qui formait avec le chant gracieux et brillant de Garat, un contraste si frappant, une transition si subite de la grace à la gaucherie, de l'esprit à la bêtise, qu'on passait aussitôt d'une vive admiration au rire inextinguible.

Bientôt un maître-d'hôtel vient annoncer qu'on est servi. Cent convives environ se rendent dans l'orangerie, où s'offre à leurs regards un banquet splendide, dont les mets sont mêlés parmi des fleurs. Au-dessus de cette table immense est un dôme de verdure, auquel sont suspendues les devises les plus ingénieuses, qui rappellent à la fois l'inimitable talent de Louise Contat et ses rares qualités. On eût dit que Flore avait dépouillé ses jardins, pour célébrer la fête de quelque divinité. Chacun prit place à volonté, choisit son voisin, sa voisine : tous les rangs, toutes les célébrités étaient confondus ; jamais

on n'avait vu de plus riche, de plus admirable mélange de ce qui peut parler à l'ame, exalter l'imagination, exciter la saillie, provoquer le rire, enivrer tous les sens. La dame du lieu en donnait elle-même l'exemple. Sa verve brillante et féconde, qu'excitaient les hommages ravissans qu'on lui rendait, semblait être inspirée par la muse dont elle avait le surnom. C'était Thalie au milieu de ses favoris, de ses élèves. On ne pouvait concevoir comment une seule femme pût suffire à tant de vives reparties, tenir tête à de nombreux convives, faisant assaut d'esprit, de talent et de gaîté. Jamais, peut-être, la galanterie française et l'hilarité de bon ton n'avaient été portées à un aussi haut degré de perfection. C'était un véritable feu d'artifice, où chacun lançait sa fusée et contribuait à éblouir tous les assistans. Que ne puis-je transcrire ici tout ce qui fut adressé d'élégant et



de vivement senti à l'héroïne de la fête, par mesdames *Dugazon* et *Branchu* éloquentes interprètes de *Marsollier* et *d'Hoffman*; par cette inimitable *Carline*, faisant ressortir, avec un charme qui n'appartenait qu'à elle seule, les jolis vers d'*Andrieux*; par mesdemoiselles *Devienne* et *Mézeray*, qu'avaient choisies *Collin-d'Harleville* et *des Faucherets*, pour payer leur juste tribut à la muse vivante; enfin par la séduisante madame *Belmont*, qu'*Emmanuel Dupaty* avait chargée de prouver que le tambourin du vaudeville ne fait que doubler les plaisirs de la plus belle fête!.. J'étais assis auprès de cette femme charmante, à qui je devais le grand succès de *Fanchon la Vielleuse*; et je fus d'abord tenté de la prier d'adresser, en mon nom, quelques stances de reconnaissance à celle qui m'avait si bien secondé pour offrir au théâtre *Madame de Sévigné* ressemblante; mais les vers

ingénieux de Dupaty, qu'elle venait de réciter, m'ôtèrent le courage de me mesurer avec un aussi redoutable concurrent. Au risque de passer pour ingrat, pour incapable d'entrer en lice, je remis mes stances dans ma poche, et me condamnai, non sans souffrir, au silence le plus humiliant.

Cependant *Vigée*, *Chazet*, *Roger*, *Campeçon*, et plusieurs autres poètes érotiques, offrirent directement à la célèbre Louise l'hommage qu'elle méritait, et j'allais rester seul sans rien dire : cette idée m'accablait ; je cherchais dans mon imagination quelque roseau tenant aux bords du Permesse, auquel je pourrais m'attacher avec prudence, pour ne pas être entraîné dans le torrent, lorsque mes regards, s'arrêtant au milieu de ma vague rêverie, sur les brillantes corbeilles de fleurs placées devant moi, je remarque une rose encore dans toute sa splendeur,

auprès d'une branche d'immortelle qui semblait en perpétuer la durée. J'improvisai les vers suivans, qui, tout en payant mon faible tribut à la célébrité du jour, me feraient peut-être excuser d'arriver le dernier. Je me lève donc aussitôt, et, muni des deux emblèmes dont je viens de parler, j'adressai, tout en tremblant, les vers suivans à celle qu'on avait comblée des hommages les plus enivrans :

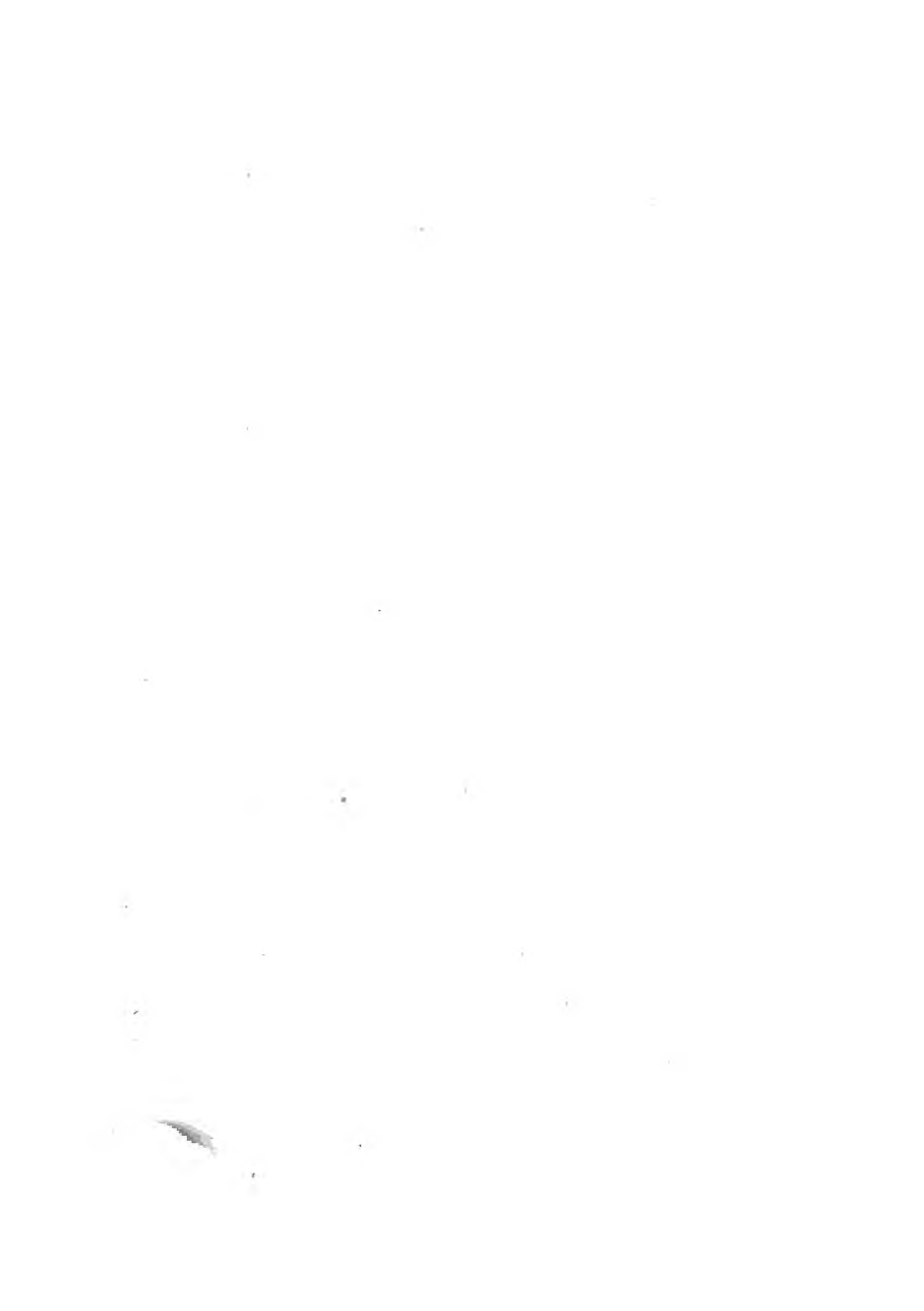
- » Tu viens trop tard, pauvre cervelle,
- » M'a dit Flore ; on a tout cueilli.
- » Cette rose, un brin d'immortelle,
- » C'est tout ce qui me reste ici...
- » Mais Contat doit se reconnaître
- » Dans ces deux fleurs, mon seul trésor.
- » L'une dit ce qu'elle est encor ;
- » Et l'autre ce qu'elle doit être. »

Ma surprise égala ma joie, lorsque je vis la célèbre Louise me tendre la main et me présenter son beau front

où je déposai le baiser le mieux appliqué peut-être qu'elle eût reçu dans toute la soirée. Désignant alors et les couronnes et les vers qu'elle avait entassés devant elle, j'entendis ces douces paroles s'échapper de ses lèvres : « Mes » amis, mes camarades... permettez-moi » de donner à ces deux fleurs la place qui » leur appartient ! » Elle attache aussitôt sur son sein la rose et l'immortelle que je lui avais offertes ; et son regard expressif semblait me dire que mon simple bouquet l'avait vivement émue. Elle le garda en effet à son côté pendant tout le reste de cette mémorable journée, qui fut une véritable fédération des célébrités de l'époque ; et prouva plus que jamais cette vérité qu'un poète moderne a si dignement exprimée :

Les artistes, comme les rois,  
Ont leur congrès et leur puissance.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.



---

## TABLE.

---

Rencontre avec Méhul. . . . .	4
Le secret de Sédaine. . . . .	13
La mort de Berquin. . . . .	36
Règne de la terreur. . . . .	59
Naissance de Flavie. . . . .	93
Comité général d'instruction publique. . . . .	119
Lecture de <i>l'Abbé de l'Épée</i> au Théâtre-Français. . . . .	136
Réunions chez Joséphine. . . . .	155
Double succès. . . . .	177
Déjeuner aux Tuileries. . . . .	209
Le foyer du Théâtre-Français. . . . .	232
Fanchon la Vieilleuse. . . . .	292
Vengeance de deux auteurs. . . . .	317
La vieille édition de Virgile. . . . .	348
Contes à ma fille. . . . .	374
La fête de Louise Contat. . . . .	402

FIN DE LA TABLE.









